YUGCIB OEUVRE INTÉGRALE

LIVRE 5

-Au fil des mots et des visages

-Ecrits de 2007

-Livres et auteurs vrais ou fictifs

AU FIL DES MOTS ET DES VISAGES

AU FIL DES MOTS ET DES VISAGES

J'avais sur différents forums : Alexandrie Online, Le Portail des Auteurs, Passion des Mots, Nota Bene Forum actif, Grain de Sel, Café Babel… émis l'idée d'une anthologie des « petits mots historiques » de chacun d'entre vous… Ces mots drôles, émouvants, ces réflexions, ces phrases courtes mais très belles, ces cris du cœur, ces voix et ces regards qui ne sont que de vous et de vous seul, que j'ai parfois notés dans mes carnets et qui m'ont émerveillé…
Mais les carnets sont trop nombreux, les pages difficiles à retrouver au milieu des brouillons et des ratures.
Alors voici ce fil…

Je pensais créer une nouvelle catégorie sur mon site, en séparant par rubriques chacun de ces « univers » que sont les forums cités plus haut, mais je préfère en définitive tout rassembler dans un même « univers »… Quelque chose comme un « Bagdad Café littéraire Yugcibien »…
Je ne le dirai jamais assez : sans vous je ne suis rien… Sans ces petits mots de vous, sans vos visages, sans vos regards, sans vos rêves, je suis une « coquille » vide… La « consistance », l'intérieur de la « coquille », ma « vie intérieure », tout cela je le dois à votre existence, à ce que vous êtes…
D'autre part, il y a, je le sais, en dehors de mes « univers » de communication sur le Web, des gens que je rencontre tous les jours, des personnes de ma famille, des amis, des copains, des connaissances ou même des gens que je ne vois qu'une fois… Et donc, il y a des mots, des anecdotes, des regards et des visages qui participent, de leur gravité, de leur humour, de leur dérision parfois, de leur émotion souvent, à cette « si drôle d'expérience » : la traversée de la vie…

AINSI COMMENCERAIS – JE… Ce 17 mai 2006,
Parce qu'il faut bien commencer… Par un nom, par un visage…

Dans le Portail des Auteurs, de Sonia Calligaro : « **Le rire c'est comme les essuie glaces, ça n'arrête pas la pluie mais ça permet d'avancer ».** C'est vrai : la pluie n'en finit pas de tomber… Mais elle ne tombe pas toujours. Avez-vous déjà entendu le bruit que ça fait, les essuie glaces ? Surtout quand on met le « balayage turbo » ? Il y a comme une obstination à éclaircir la vitre… Cela me fait penser à une respiration. Sonia, je te comprends… Tu me dis que tu es « un brin narcissique »… Je trouve cela très émouvant : n'est ce pas, je crois bien, aimer cette image de soi et, au travers de cette image, aimer cette quête que l'autre peut avoir de l'image qu'on a ? Au point de la ressentir en soi, cette quête… comme une « piqûre d'héroïne » ? Dont on ne peut plus se passer ? Et au-delà de l'image, il y a bien sûr, tout ce que contient l'image : la vie en soi, les mots, le regard, l'idée de relation, le ressenti… Ah ! la pensée, parfois secrète, que l'autre peut avoir envie de s'y jeter dedans !

Dans Nota Bene forum actif, de Masques de Venise, le 23 octobre 2005 : « **Halloween… Le fêterez vous ? Chez moi je suis obligée. D'abord à cause de nos origines celtes. Ensuite, parce que Céline a grandi et qu'elle a voulu nous cuisiner ce soir des yeux de crapaud et des cœurs de sorcières. »** Certes, il n'y a là dedans, rien de « philosophique » à priori ! Mais quelque chose qui sent bon la famille, la fête, et… une certaine inspiration. Ah que j'aurais eu envie, envie très fort, d'être invité à cette soirée ! Halloween, c'est vrai, on peut ne pas aimer… Mais quand ça sent très chouette la famille et la fête sans « se prendre la tête » et dans la bonne humour et la gentillesse et le désir d'inventer pour faire rire, ça vaut bien Carnaval ou 15 Août à la plage ou la fête des vendanges !
Tu peux pas m'inviter, Masques de Venise, pour le prochain Halloween ? (excuses, je plaisante !)

18 mai 2006

Dans Grain de Sel forum actif, de Swallow (Espagne), le 25 mars 2006 : « **C'est la vivacité de ce forum qui m'a séduite : des milliers de messages en un petit trimestre, juste quelques 50 inscrits parmi lesquels une bonne dizaine qui ne postent jamais. »**
Effectivement, un forum ne doit-il pas être REACTIF ? Presque du « tac au tac » ? Et puis, en définitive, ceux « qui ne postent jamais »… resteront-ils toujours aussi silencieux ?

Sur Alexandrie, de Pascal, le 17 mai 2006 : **« Tu seras le premier humain sur cette planète à m'avoir souhaité ma fête »** dis-tu !
Il était 0heure 01 exactement. J'aime beaucoup cette phrase de toi en réponse à mon message.
Etre le premier dans les petites choses comme dans les grandes, me paraît être une ambition raisonnable. Etre le premier sur la planète à souhaiter sa fête à Pascal sur Alexandrie, n'a certes rien à voir à être le premier navigateur tel Francis Drake à s'aventurer au-delà du Cap Horn là où pointe l'extrémité de la péninsule Antarctique…
Mais il y a, assurément, à être le premier quelque part, dans un « détroit de la Pensée » ou dans l'une de ces passes si nombreuses de la vie… quelque chose « d'alchimique ». Et qui me fait dire en souvenir de certains êtres que j'ai rencontrés dans ma vie : « Par le caractère exceptionnel de la relation, du regard et de la pensée qui les a liés, ne fût-ce qu'un seul jour, à d'autres personnes proches ou non ; ils ont été la preuve certaine que l'esprit humain pouvait évoluer ».
Ici je pense à mon copain Ould Ruis au lycée Duveyrier à Blida en Algérie, alors que j'étais âgé de 13 ans et lui aussi… Il me parlait de cette Algérie de demain qu'il « voyait » alors qu'il fallait pour cela, franchir les trente années du début de l'histoire de ce pays en tant que nation indépendante et arriver dans cette si dramatique dernière décennie du 20ème siècle qu'il « m'écrivait » avec ses mots à lui, de son regard qui n'était que de lui…
Je pense à Madame Félicie Figeac, à Cahors, qui, au 7 rue Paramelle en 1956, fut pour moi comme une deuxième maman et qui pelait des truffes par milliers les soirs d'hiver pour payer des vacances à sa famille…sans jamais extérioriser son affection mais en ponctuant ses réflexions de petits mots verts, acides et drôles…
Je pense à Habiba, la petite Tunisienne de 16 ans que ma mère, à Tunis, en 1958, prenait pour sa fille et dont la gentillesse et l'humilité étaient encore bien plus impressionnantes que son extrême beauté…
Je pense à eux… Et à tant d'autres jusqu'au jour d'aujourd'hui… A ceux et celles qui viendront… Demain. Ceux là furent vraiment des « Premiers », au même titre que Christophe Colomb, Magellan ou Francis Drake.
C'est donc cela, mon école, ma « formation universitaire » : ces visages !

19 Mai 2006
De Papillon, sur PASSION DES MOTS :
« La vie met parfois des personnes sur notre route, qui nous marquent à tout jamais ».
Je pense que ces personnes là sont en fait, un peu plus nombreuses que l'on peut le croire ! Mais c'est vrai qu'il est plus facile… et plus naturel, de dire du bien des gens que l'on aime…Pour ce qu'ils nous ont apporté. Il arrive cependant que l'on rencontre des personnes qui, à priori, soit par ce qu'elles paraissent, soit par les propos qu'elles viennent de tenir, soit parce qu'elles sont d'une sensibilité qui nous surprend ou nous heurte… ne nous semblent pas « fréquentables »… Ces personnes là nous « marquent » aussi, dans la mesure où s'introduit dans notre esprit, l'idée que notre « vision du monde » ou même notre regard, n'est pas une « religion », un refuge définitif ou une « vérité »… Il est donc très difficile de dire du bien, de ces personnes là ! Et si l'on y parvient tout de même, c'est parce que l'on a pu entrer dans leur regard et toucher ce qu'elles sentaient, sans, évidemment le partager…
Les personnes « qui nous marquent à tout jamais » sont donc celles qui nous « forment » alors même que nous préservons notre liberté.

20 mai 2006,

Si j'ai ouvert cette rubrique, c'est parce que j'éprouve le besoin de me sentir relié à l'esprit de la personne à laquelle je pense ou avec laquelle je suis en contact. Sans doute beaucoup de gens ne sentent pas en eux ce besoin là, ou bien le sentent différemment de moi, ou pour des motivations qui leur sont propres… Je peux donc rencontrer en l'autre quelque chose qui me ressemble ou qui est différent. Bien sûr, je le dis, si cela « me ressemble », alors j'en suis fou de joie ! Mais si c'est différent, cela m'interpelle et je m'interroge… Et, très curieusement, par cette différence, je me sens moins seul. Il y a dans la ressemblance, parfois, même si elle rapproche les êtres au point de ne plus se passer de se voir ou de s'écrire, comme un prolongement de cette solitude en soi… Et dans cette solitude là, viennent des pudeurs, des silences, des élans prisonniers du rêve, des mots qui ne viennent pas, des gestes que l'on ne fait pas… Ah ! La solitude à deux… quand on se ressemble trop ! Ce régal absolu de s'être trouvé et de s'être jeté l'un sur l'autre, de la totalité de soi !... A l'orée de ce « désert » qui peut venir !

21 Mai 2006

Sur le forum des Babéliens, de Nina Padilha, écrit le 1 – 4 – 2006 : **« L'envers de notre dangereuse attirance vers des gens qui n'ont rien à nous offrir est notre propension à nous sentir ennuyés par ceux qui ont effectivement quelque chose à nous offrir ».** Si nous aimons des gens qui n'ont rien ou presque à nous apporter, c'est tout simplement parce que ces gens nous ont plu. Et il n'y a pas de raison « logique » ni d'explication à cela… Sinon qu'ils nous ont plu à cause de ce que l'on désirait d'eux et qu'ils ne nous ont pas donné… Il a suffi d'un joli visage, d'une apparence, ou de quelque chose d'eux qui est venu « chatouiller » une espérance en nous, latente, insidieuse, inhibée ou exposée au regard de l'autre… Si nous n'aimons pas ou si nous ne sommes pas attirés par des gens qui ont beaucoup à nous apporter, c'est assez dramatique… Mais parce que nous ne souffrons pas de ce que nous perdons, nous considérons que cela n'a pas d'importance… En somme, cette phrase de Nina illustre bien le sens habituel de la relation humaine : fondée sur les apparences et concentrée sur ses propres aspirations ou désirs.

Le 1er Janvier 2007, voici ce que nous écrit SYLVIE, de PASSION DES MOTS :

J'ai toujours pensé que la solitude était réservée aux personnes âgées, qui ont déjà vécu leurs vies… Mais depuis quelque temps, je ne me suis jamais sentie aussi seule et abandonnée… Et je n'ai que 22 ans. Surtout en cette fin d'année, ou se retrouver seule devant la télé est un peu déprimant ! Alors pour cette année, je souhaite à tout le monde de se sentir aimé et désiré tous les jours, je vous souhaite de n'être jamais délaissé et toujours dans un sentiment amoureux sécurisant… Je vous souhaite de l'amour encore et encore et d'aimer intensément.

Et pour reprendre une phrase de Jacques Brel :

« Je vous souhaite des rêves à n'en plus finir et l'envie furieuse d'en réaliser quelques uns…

Bonne année à tous.

Marie lui répond ceci :

Il vaut mieux être seul que mal accompagné

Et Fée :

Je connais des gens qui auraient pu passer le réveillon avec d'autres et ont préféré être seuls.

Puis, Ishtar :

…A mes yeux, le réveillon de la nouvelle année n'a aucun attrait sinon une magnifique opération commerciale pour les magasins de vêtements, les grandes surfaces, les restaurants, les concepteurs de spectacles de pyrotechnique et les débits de boisson… Personnellement je préfère le réveillon de Noël qui est beaucoup plus symbolique, fraternel et familial… C'est être seul à ce réveillon là qui serait malheureux à mon sens !

Bonané, bonané, bonané !... Perroquette-t-on, dès que Minuit sonne, le verre de champ' à la main !

Et que j'te bizuque, et que tu me bizuques… ça tue pas la solitude, on se regarde on se plaît, ah que c'est bon, ah que c'est chouette, de se serrer très fort… Mais qu'en sera-t-il demain de nos émois, toi en petite robe chic, et moi en turlututu chapeau pointu me retenant de roter ?

Ton vieux voisin a passé le soir du 31 devant sa télé « Bonnes femmes à poil avec des plumes au cul », et le SDF d'Intermarché s'est tapé un magnum de Blanc avec les sous des « Bonnes Ames »…

Bonané, bonané, bonané… Beau Kaka oui ! Beaux glaouis, beaux soussous, bon couscous, beau manteau belle et longue écharpe blanche et bajoues députaines…

Sylvie est un bien trop joli prénom féminin pour être tout seul un soir de fête ! Et dire qu'il y a des mecs qui, fête ou pas fête, rotent à table à côté de leur nana !

Imposture ou pas ?

Mary-j-dan, d'Alexandrie, dans un billet de son blog nous dit ceci :

«Forcer un bayement (facilement décelable et impossible à confondre) en s'exprimant, et diriger son regard vers la gauche, est un signe manifeste d'imposture… »

Où commence précisément, le bayement ? Et le bayement n'est-il pas, comme bien d'autres manifestations involontaires telles que regards, expressions du visage, plis, tics, petits gestes automatiques, sourire, intonation de voix ; l'un ce ces signes extérieurs qui nous trahit, nous révèle ?

Nous avons tous, je crois, de ces petits signes se manifestant à notre insu, et que les autres lisent, interprètent ou traduisent.

Le bayement est donc l'un de ces signes.

L'on baille naturellement… Et presque automatiquement, si l'on a faim, si l'on s'endort ou si l'on s'ennuie. L'on « force » un bayement comme l'on « force » tout autre signe pouvant nous trahir. C'est-à-dire que, plus ou moins conscients de ce qui, relationnellement, pourrait nous desservir, nous masquons par quelque « fioriture » gestuelle, comportementale ou de sourire ou de regard, ce que nous ne voulons pas montrer de nous, qui nous décrédibiliserait.

Et c'est fou ce que nous en usons, de ces « fioritures »… Que les autres ne peuvent vraiment traduire ou interpréter que dans la mesure où ils nous connaissent de longue date, tant ces « fioritures » sont personnelles…

Sans doute y a-t-il en ces « fioritures » parfois, quelque élégance, quelque chose de troublant, d'émouvant ou de séduisant… Mais où se situe véritablement la frontière entre l'authenticité et le mensonge ?

L'idéal dans l'authenticité, mais aussi il faut le dire dans le mensonge (et là ce n'est plus vraiment l'idéal) c'est de s'épurer de toutes ces fioritures et de ces arrangements afin de ne conserver d'elles, en soi, que celles qui nous singularisent dans un sens ou dans un autre mais aussi sans dessein…

Je pense à certains vins de table qui, dès les premières gorgées nous brûlent l'estomac… Et par analogie, à ces êtres que l'on rencontre et qui dès le premier abord, nous déplaisent souverainement par leur agressivité ou leur vulgarité. Mais je pense aussi à ces vins de marque ou de qualité certaine… Et par analogie à ces êtres que l'on rencontre et qui dès le premier abord, nous plaisent et dont nous rêvons d'être l'ami… S'il est aisé de se défier et de s'éloigner des êtres qui nous déplaisent ; il est parfois risqué de s'ennamourer d'êtres qui nous plaisent…

C'est en effet une drôle de forme de prédation, que celle qui consiste à sucer doucement ses victimes alors même qu'elles jouissent de se sentir sucées… Comme si elles buvaient chaque jour un excellent vin dans lequel aurait été jeté tous les midis, une pincée d'arsenic prise entre les bouts d'une pince à épiler. Mais l'arsenic en vérité, on le verse à dessein en sachant qu'il détruira… Ou bien on ne sait pas que c'est de l'arsenic parce que l'on a décidé que c'était « pour rendre meilleur le vin »…

Il est de ces prédateurs qui ne savent pas qu'ils sont des prédateurs… Ou font semblant de ne pas l'être jusqu'à vraiment croire qu'ils ne le sont pas… Ce sont ceux là les pires.

Saint Thomas a dit qu'il voulait d'abord toucher avant de croire… Ce n'était pas une si mauvaise idée que ça ! Disons que c'était à expérimenter…

Quant au mensonge, il y aurait beaucoup à dire… Et matière à réflexion.

Il y a le mensonge par omission, le mensonge par dissimulation, le mensonge par moitié sachant que l'autre moitié est la vérité… Ce qui est certain cependant, c'est que le mensonge est toujours le mensonge quelle que soit sa forme, puisqu'il fausse tout et qu'il invalide la relation, en particulier lorsque l'idée que l'on se fait de la relation est une aspiration élevée de l'âme et de l'esprit, et que l'on « s'existe » plus ou moins sincèrement dans cette aspiration.

Il y a aussi le mensonge par ignorance ou par méconnaissance, le mensonge quand on ne sait pas que l'on ment. Je ne parle pas du mensonge qui consiste à faire semblant de croire que l'on ment sans savoir : c'est peut-être là, le pire des mensonges…

Et je m'aperçois en définitive il m'est impossible d'apporter une conclusion déterminante à tout ce que je viens d'écrire là…

L'incertitude et l'interrogation demeurent… Faut-il pour autant s'en désespérer ? Non, il faut vivre, aller jusqu'au bout de l'expérience… Pour le meilleur et pour le pire. Vivre et espérer, avec ou sans « fioritures »…

« Le judéo chrétien ne peut être qu'un homme de prohibitions sexuelles et d'inquisition », écrit Ishtar d'Alexandrie…

C'est bien cela, oui ! Et ce qu'il y a de paradoxal, de l'autre côté si je puis dire, de cette inclination « formatée » aux normes « bienséantes » qui consiste à exclure du débat public, de l'expression écrite ou imagée, et même de la vie quotidienne en famille, entre amis, certains gestes et comportements où le corps (autant celui de la femme que celui de l'homme) se manifeste… Ce sont ces pulsions, ces émotions, ces rêves, cette « face cachée » de soi, que l'on a bel et bien, et contre lesquels on prétend « lutter »… Avec une souveraine hypocrisie, comme si l'on souhaitait à tout prix se définir « meilleur que les autres et au-delà de tout soupçon »…

Et « l'inquisition » consiste, par une habile expertise, par une « reconnaissance affichée » de la sensibilité de son prochain, ainsi que par toutes sortes de « pirouettes », de mots à double sens, et d'une « mise en confiance » trompeuse (et abusive sans en avoir l'air)… A déterrer la « bête » qui sommeille dans son terrier… Et lorsque la bête est « déterrée », on lui brise les reins, on la poursuit, on l'accule aux chiens et aux pieds des autres chasseurs, on lui sonne du cor aux oreilles, on en fait un jouet pour des enfants sages devenus polissons autorisés (mais tout cela c'est selon, au gré des modes, des humeurs et des violences du temps)…

Est-ce bien « Chrétien », tout cela ?

Par chance, il y a la littérature, l'art, l'écriture… Et un « certain regard » en symbiose avec un ressenti très profond, par lesquels il devient possible d'oser dire, de se libérer, et peut-être alors… De toucher, d'émouvoir, de vraiment rencontrer l'Autre dans ce qu'il a d'intime et d'authentique en lui… Cela s'appellerait « aimer »…

Mais je sais bien aussi, pour l'avoir perçu parfois dans ma vie, qu'à un certain niveau de regard, et selon la nature même et la singularité d'un ressenti, que ce soit en des situations très difficiles et très sensibles, dont on peut être le témoin, que l'on peut soi même vivre… Il vient ce moment terrible, ce moment de désarroi, de doute… Où l'on se dit « le monde est le monde » (comme la banque est la banque, et les affaires sont les affaires)… Alors là, l'on sent bien qu'on est « en exil »… Et qu'il n'y a plus grand monde à tes côtés…

MOTS ET VISAGES Suite

De Coline, dans le forum littéraire de Grain de Sel

Le blues de fin d'année…

Y a-t-il un moyen d'y échapper ? C'est statistiquement prouvé ; beaucoup de gens ont des coups de déprime ou de blues pendant la période des fêtes de fin d'année. Certains se souviennent d'êtres chers qui ont disparu à cause de la mort, d'un divorce… Des amis ont déménagé au loin. Certains sont stressés par des réunions de famille difficiles à l'occasion des fêtes. Un manque de lumière aussi peut-être. Et tout ce qu'on avait espéré et qui ne s'est pas réalisé cette année. L'angoisse d'aborder la suivante…La perception du temps qui passe est ravivée…

Et de Adl, dans ce même forum Grain de Sel

Les fêtes sont propices à cette nostalgie lorsqu'on a définitivement perdu ces êtres chers (les souvenirs d'enfance remontent à la surface, leur absence est pesante). A cela on ne peut échapper. Les personnes croyantes y arrivent plus facilement peut-être ? Passer le cap d'une nouvelle année,

c'est laisser aussi quelque chose derrière soi, on a toujours un petit deuil à faire d'une partie de soi. Moi, c'est janvier que je redoute…

Oui, ça passera et il en viendra d'autres… De ces « blues ».

Le flux et le reflux.

L'espoir, l'enthousiasme, la convivialité… Et puis la désespérance, la solitude, les « grandes interrogations ».

Et ce « rapport à l'autre ».

La fragilité de la relation… Même de celle dont on dit qu'elle est « pour la vie ».

C'est drôle : ça vient comme ça, tout d'un coup, avec ou sans raison… Justement, à la fin de l'année (mais là il y a souvent des raisons) et, c'est drôle aussi, juste après le solstice de Juin, dans les premiers jours de l'été, avec les jours qui refluent et les nuits qui enflent.

Nous sommes tous des êtres fragiles, et nous croyons d'une manière ou d'une autre, avec plus ou moins de « talent »… Etre le meilleur, jusqu'à ce que cesse l'illusion, l'illusion de paraître, d'être, de « changer le monde »…

Mais il y a la beauté des êtres et des choses, par ce regard qui nous vient parfois, ce regard un peu « différent » de celui que « la vie qui court et qui mord » nous fait habituellement avoir… Ce regard qui renverse la tendance… Pour un temps.

Flux et reflux… Comme les marées.

En janvier, trente et un jours de janvier, l'on regagne 55 minutes de soleil, même s'il pleut trente jours durant…

ECRITS DE 2007

TEXTES DIVERS

Unique et ordinaire

Chaque femme ou homme de ce monde où nous vivons est un être unique, exceptionnel… Par ce qui le différencie de tous les autres et ne peut être « copié/collé ».
Mais chaque femme ou homme de ce monde est aussi un être ordinaire… Par tout ce qui le rend semblable aux autres humains.
Entre ce qui est exceptionnel et ce qui est ordinaire, d'un même être de ce monde, il y a là une contradiction.
Mais il y a parfois dans cette contradiction, une beauté émouvante… Lorsque l'être, se servant de ce qui est exceptionnel et unique en lui, reconnaît ce qui est ordinaire en lui.

Visages, visages, visages…

Je cultive dans ma mémoire Yugcibienne, tous ces jours heureux qui depuis mon enfance ont enchanté ma vie et m'ont ouvert de nouveaux visages…
Et je ne cherche pas la « Citadelle », ce lieu si commun où se croisent tant d'êtres de ce monde, et en lequel paraît-il selon ce qui est cru, vu et ressenti de tous ; l'on y trouve ses marques, ses repères, sa vie…
Ce lieu si commun où se consument les égoïsmes, les aspirations, les désirs d'amour, d'argent, de notoriété et de reconnaissance…
Je ne cherche donc pas la « Citadelle », je cherche des visages…
Et les visages qui me cherchent ou me connaissent pour ce qu'ils trouvent en moi et les rend heureux ; ces visages -là, je ne vais pas leur claquer la porte au nez parce qu'ils ont une belle maison, une grosse voiture, un « statut social », qu'ils votent à droite, qu'ils se rendent le dimanche à la messe…
Ou qu'ils seraient, aux dires de certains, des parias, des « imbuvables » ou des « ours ».
Ces visages- là, qui me cherchent ou me connaissent pour ces « essences » de moi qu'ils aiment tant respirer ; de quelque univers qu'ils viennent, me sont toujours « cadeaux du ciel ».
Je ne sais pas si cela est « très à la mode » aujourd'hui, mais j'ai la particularité de demeurer fidèle à mes amitiés.
J'admets l'existence (que je conçois d'ailleurs) de ces « continuums d'espace sidéral » qui rendent distincts, séparés ou opposés, les différents univers en lesquels je « voyage »… Et qui sont autant « d'histoires d'amour » (histoires dont le « cancer absolu » s'il survient, s'appelle « fracture relationnelle »).
J'ai déjà dit sur mon blog et sur mon site, ou sur quelque forum, ce que je pensais, ce que je ressentais au vrai, d'une « fracture relationnelle »…
Etant d'une indépendance d'esprit quasi absolue, je ne m'en réfère qu'à mon seul regard sur le monde et sur les gens (regard qui d'ailleurs peut évoluer, à dire vrai s'affiner)…

Questions…

Bleu de ton âme, où est ton ciel?

Gros toutou, quand tu fais « waouh waouh » très fort et très méchant, ne veux-tu pas en fait me dire bonjour?
Grosse vache, si, au lieu d'être brune, rousse ou blanche, tu étais bleue ou verte, est-ce que les limaces auraient des pattes? ¨
Pourquoi le petit oiseau ne vient-il pas picorer dans ma main alors qu'il y a plein de bonnes choses entre mes doigts?
Peux-tu être sale dans ton cœur avec un aussi joli visage?
Pourquoi le crapaud a-t-il si mauvaise presse?
Pourquoi c'est que les Huiles qui sont dans le journal et à la télé?
Pourquoi être né, puisqu'on doit crever?
S'il y a tant d'amour sur Terre, est-ce que c'est pas parce qu'il y a aussi tant de haine et de violence?
Est-ce qu'un curé ou une bonne sœur va forcément au Ciel?
Pourquoi une femme ou un homme peut dire « je t'aime » en te regardant tout droit dans les yeux et, le jour même ou un autre jour, être dans les bras d'un autre?
Est-ce que les ordinateurs qui ne bouffent ni du poulet Belge, ne boivent pas de Coca Cola, ne mangent ni de cochon ni de vache folle, peuvent te chier une pendule au milieu de l'écran?
Pourquoi le gros intestin d'une jolie fille bien habillée peut-il émettre d'aussi mauvais gaz que le trou de bale d'un vieux fonctionnaire à crâne d'œuf?
Pourquoi demain et pas aujourd'hui alors que demain je serai peut-être mort?
Pourquoi c'est si important, quatre sous de plus, pour un Riche?
Si les pauvres pouvaient devenir aussi riches que les riches, est-ce qu'ils feraient encore plus suer le burnous que les riches qui nous exploitent aujourd'hui?
Arriverait-on à dresser des singes comme on dresse encore, même après l'abolition de l'esclavage, des hommes?
Quand on met deux euros dans le Dada, pourquoi ça trémousse si peu de temps?
Et pourquoi d'ailleurs, être obligé de mettre tout le temps, deux euros dans le Dada?
Est-ce uniquement une question de rentabilité, de mettre deux euros dans le Dada?
Si ta tête ne m'a pas plu, pourquoi je te dis pas bonjour avec le même sourire qu'au joli visage qui m'a émerveillé?
Si l'Homme descend du Singe, pourquoi la Vache ne descendrait-elle pas de Pythagore?
Et si toutes ces vérités, ces repères, ces croyances, ces définitions, ces postulats, ces concepts, ces Humanusculeries… Ce n'était pas, en fait, pour nous voiler à tout prix cette incommensurable « Non Connaissance »?
La Religion, la Philosophie, la Science, la Politique… Ne seraient-elles que « croquettes pour toutous de meute »?

A propos de « Visages, visages, visages »…

Je disais, de ces visages qui me cherchent et trouvent en moi ce qui les rend heureux, que je n'allais pas leur claquer la porte au nez parce qu'ils ont une belle maison, une grosse bagnole…
… Mais tout de même, pour être logique et honnête dans mon propos, il va sans dire que la personne qui manifeste à mon égard de la condescendance et du mépris, et de surcroît s'oppose systématiquement à tout ce que j'exprime ; si cette personne là, roule dans une grosse bagnole genre 4/4 à rallonge très mastoc avec un grand museau américain, c'est sûr que ça va pas arranger les choses!

L'indifférence des bons

"Ce qui m'effraie, ce n'est pas l'oppression des méchants ; c'est l'indifférence des bons" [Martin Luther King]

L'oppression des méchants me semble non seulement une évidence, mais une "normalité fondamentale"... Une "normalité" qui participe activement et universellement à ce qui, dans le "sens du monde", ne peut que s'imposer naturellement et sans qu'il soit possible d'y "remédier". (Aucune intelligence, humaine ou autre dans l'univers, ne peut "changer" de par sa seule volonté un "principe absolu et universel" selon quelque "arrangement que ce soit")... Et si une intelligence (humaine en l'occurrence), tente par la science ou la recherche ou la connaissance,de modifier selon ses aspirations ou ses besoins ou son "confort", l'une de ces "normalités fondamentales" (celles qui sont à l'origine de la vie d'une part, et celles qui sont ces "mécaniques motrices et immuables de l'univers tout entier")...Alors c'est comme si l'intelligence humaine (ou autre) introduisait dans le "principe originel et naturel" ou dans la "mécanique", un "virus"... Et un virus n'est pas, en vérité, "bon ou mauvais" selon un principe dit "moral" (ou religieux) mais il évolue lui même ou fait évoluer ce en quoi il entre; et nul ne sait et ne saura jamais à quoi il contribuera dans le devenir des êtres et des choses du monde et de l'univers... La seule chose que l'on puisse scientifiquement affirmer est qu'un virus est un organisme incomplet (je dirais pour ma part "un projet avorté qui serait viable, séducteur mais aléatoire")

En conséquence, pour ce qui est de "l'oppression des méchants" en particulier, il n'y a pas lieu de s'en inquiéter et encore moins de s'en effrayer puisque "l'on n'y coupe pas" de toute manière... (C'est comme quand on s'effraie de la mort)... Par contre, il y aurait sans doute de quoi s'inquiéter ou de s'effrayer selon les choix, les projets ou les dispositions, les orientations sociales et économiques, que font les Humains contre "l'oppression des méchants".

"L'indifférence des bons" quant à elle, m'effraie vraiment et même me désespère... Je la vois, dans la manière dont "fonctionne" cette indifférence, comme un "virus" que l'intelligence humaine aurait introduit dès la constitution des premières sociétés ou civilisations, dans le principe naturel et originel de la bonté...

Le "virus" serait alors à mon sens, le "produit manufacturé" selon une "alchimie" dont le but est de rendre les "bons" fatalistes, assujettis à une sorte d'impuissance, et donc "devenus sourds" à cette "parole" en soi, à ce "verbe" d'une puissance infinie qui est celui de la bonté, que parfois les religions nous révèlent (ou la poésie ou la philosophie)...

Alors les êtres "bons" s'effacent, ne disent rien (ou n'osent plus rien dire)à l'exception de quelques uns d'entre eux.

Cependant, "l'oppression des méchants" est telle ou devient telle en se renforçant et en évoluant...Qu'elle finit par se manifester aussi par l'indifférence.

La chèvre et le chou…

…Ou histoire sans fin…

Le problème entre la chèvre et le chou, c'est que si tu veux du chou à midi pour accompagner tes saucisses, il te faudra attacher ta chèvre afin qu'elle ne broute pas le chou…

Tu me diras : « Oui, mais avec mes saucisses, je peux faire des pâtes »… Et dans ce cas-tu laisses la chèvre brouter le chou.

Ce qui est sûr, c'est que si le chou avait des yeux ; la chèvre et le chou ne passeraient pas trois heures à se regarder dans le blanc de l'œil…

Tu peux aussi, si vraiment tu veux du chou à midi, et ne pas attacher ta chèvre afin qu'elle puisse cavaler à sa guise dans ton jardin (et oui, toi qui est pour la liberté) placer un grillage sur les

choux… Mais ta chèvre broutera tes épinards et tes salades.
De toute manière, quand tu auras cueilli le chou, il te faudra replacer tout de suite le grillage sur le plan de choux, ou sur le plan d'épinards ou sur tous les autres plans, selon ce que tu veux, toi, manger à midi ou selon ce que tu conçois que ta chèvre broute (le chou, les épinards, les salades ou rien)… Ou te résoudre à attacher la chèvre si tu veux encore bouffer du chou ou des épinards.(Mais dans ce cas, la chèvre perd sa liberté)…
Au bout du compte viendra un jour où tu auras tout bouffé. Et tu devras alors refaire des plans.
Quant à la chèvre, comme tout être de ce monde, elle mourra… Et si tu es romantique c'est de vieillesse (ou de maladie) qu'elle mourra, parce que jamais tu n'en feras un méchoui.
Tu devras quand même en plus de renouveler tes plans, racheter un jour une chèvre si tu veux toujours avoir une chèvre.
Bien sûr, si tu es à la fois romantique et pragmatique, tu peux traire la chèvre chaque jour pour en boire le lait ou faire des fromages…
On le voit bien : cette histoire de chèvre et de chou n'a pas de fin…
Et sur le « plancher des vaches », par les temps qui courent ça commence à sentir le roussi…L'on se demande bien si la chèvre, le chou et l'humain pourront encore longtemps, vivre de ce qui vient du « plancher des vaches »…

Sans branches ni racines

Globalement je n'aime pas le monde dans lequel je vis, immergé en ce bourbier putride que sont devenues les civilisations ou les sociétés humaines de toutes les parties du monde en lesquelles on ne croit qu'au pouvoir de l'argent, à l'acquis des biens et des connaissances, au progrès de la Science, à la performance, au profit immédiat, aux exploits sportifs, aux valeurs d'apparence et d'appartenance, aux modes, aux marques…
Tout me semble sans consistance, dérisoire, périssable et donc sans intérêt. Non seulement ce monde est violent, hypocrite, encroûté dans ses cicatrices et dans les saletés dont il se nourrit, mais il est absurde, de surcroît… Et son absurdité même, est une insulte à l'intelligence et à l'agencement de l'univers tout entier.
Ce monde là, le nôtre, celui des Humains de la Terre, est absurde parce qu'il s'est désolidarisé de son avenir pour ne plus se préoccuper que de son seul présent. Un présent d'ailleurs, en lequel il est « pressé de vivre », et donc si impatient, si tendu et si « stressé » qu'il en oublie de vivre ce que ce présent contient encore de réel et de tangible ou percevable…
Et si ce monde là s'est désolidarisé de son avenir, il s'est aussi éloigné d'un passé dont il n'a retenu que ce qui le conforte ou l'arrange dans le présent qu'il vit.
Ainsi représenterais-je le monde, tel un artiste peintre réalisant une « croûte » brutale et obscène : un tronc d'arbre, rien qu'un énorme tronc affreux et difforme, un tronc noueux semblable à un sexe gonflé de sang noir ; un tronc creux, sans branches ni racines… Et ce tronc aurait deux orifices aux lèvres boursouflées et purulentes : un trou pour évacuer, d'un côté ; un trou pour avaler, de l'autre côté… Et au milieu, ou au fond de chacun de ces deux trous béants, l'on y verrait tourner l'œil d'un typhon.

Je pense en ce jour de plongée infernale des valeurs boursières, ce « lundi noir » qui dans le temps d'une rotation sur elle-même de notre planète a balayé les ela, grandes places financières du monde entier ; à tout ce qui fait le sens de ce monde : l'idée, à dire vrai la « pensée unique » (et inique) selon laquelle « rien ne peut se faire en tout pays ou toute partie du monde sans croissance, développement économique, consommation et renouvellement de produits et de biens »… Une croissance qui n'est soutenue en réalité que par la capacité des gens et des pays à s'endetter sans limites ; à l'anticipation de nouveaux besoins et de services générant des marchés « émergeants ».
Il nous vient un temps alors, de « chienne du monde », un temps où « l'œil du typhon » dans ces trous par lesquels on avale et évacue, nous rappelle que l'arbre est sans branches ni racines…

Le monde a-t-il un sens?

Le monde a-t-il un sens?
Oui, assurément il en a bien un : celui que l'on lui donne, nous, humains, depuis le début des civilisations…
Mais le monde a-t-il un AUTRE sens que celui qu'on lui donne?
Cela, c'est une question à laquelle on ne peut donner de réponse… Ou alors, un grand nombre de réponses mais provisoires et incertaines…
Le monde n'aurait donc à priori que le sens que l'on lui connaît. Et c'est dans ce sens là qu'existe très provisoirement, la vie qu'il nous a été donnée de vivre et qui résulte de la rencontre fortuite entre un spermatozoïde et un ovule.
Si le monde n'avait pas de sens, pas de sens du tout, c'est-à-dire pas même le sens qu'on lui donne… Il ne serait pas. C'est sans doute son existence, l'existence des êtres et des choses, qui lui donne son sens, au monde… L'existence est une réalité concrète, même très provisoire… Mais l'existence dans son élément le simple tel que la science nous l'a révélé, est encore quelque chose dont on ne peut déterminer ni appréhender l'origine… Si tant est qu'il y ait une « origine »…

Ces vies en « solo »

Il y a des gens qui semblent à priori très bien organiser leur vie « en solo », soit parce qu'ils ne sont pas mariés, n'ont pas vécu en couple, n'ont pas eu d'enfants ou sont demeurés seuls après un divorce ou un deuil…
Ces gens là auxquels je pense, sont ceux qui s'accommodent assez bien et sans pour autant se sentir résignés ou frustrés, d'une telle vie « en solo »… Et qui en outre, ne cherchent pas à faire partie d'une association, ne fréquentent aucune personne en particulier, n'ont que des relations épisodiques et même rares avec les membres de leur famille, ne connaissent pas leurs voisins…
Leurs soirées se passent devant un poste de télévision ou à visionner des DVD ou encore à lire un livre ou une revue…
Ils se font leur « petite popote », ne se rendent jamais au bistrot ni au restaurant ni au cinéma ni au théâtre ni dans une médiathèque. Et s'ils ont Internet, ils ne s'inscrivent jamais sur des forums de discussions.
Se peut-il qu'il y ait parmi ces gens là, des écrivains, des artistes?
J'imagine mal une personne qui écrit, joue de la musique, dessine ou peint, vivre ainsi « coupé du monde », se « faisant sa popote », passant des heures devant sa télé, sans jamais « sortir », chercher à rencontrer des gens, du monde… Et je me demande ce que l'on peut apporter à une personne vivant ainsi et semblant s'en arranger… A part « lui foutre une paix royale! »
Quand j'étais petit, je ne pouvais jamais m'endormir pour la nuit dans mon lit et enfoncé roulé en boule sous la couverture, sans me « faire un cinéma » : je retrouvais avec une grande joie et une grande émotion, de très gentils copains et copines avec lesquels on se racontait des histoires amusantes. Dans ces rencontres imaginaires il était toujours question de voir ou de revoir un tel, une telle ; de se réunir tous ensemble lors d'une fête, d'un goûter ou d'un jeu chez l'un ou l'autre, de se lire des petits poèmes, de se montrer des dessins ou encore de faire des numéros de clown.
J'ai aimé l'école, les colonies de vacances, les « centres aérés », les cantines et les dortoirs et ensuite dans ma vie de jeune adulte célibataire, j'ai habité durant plusieurs années dans un appartement en compagnie de deux copains…
Pour la « popote » il faut être au moins deux sinon ce n'est pas marrant du tout! Tout seul « comme un con » devant son assiette de steak nouilles entre 4 murs devant sa télé ou à côté de son poste de

radio… Et en train de se « faire un cinéma » qui ne profite à personne et dont l'illusion ne fait « pas long feu »… Franchement c'est « crevard »! Autant se rendre au p'tit resto du coin ou s'asseoir sur un banc public et « gnaquer » un « casse dalle »!

Si jamais un jour je deviens vieux, moche et veuf, je serais bien tenté par une « maison de vieux » ou je « foutrai la panique » et draguerai de « jeunes vieilles »… Mais je sais pas si j'arriverai à supporter les règlements et les « médicaments pour pas faire le mariole »… Non, j'irai plutôt dans un hôtel au mois dans un quartier populaire et sympa de Paname, je crois bien…

Ni noyé ni vidé ; ni Dieu ni Maître ni gourou ni Darwin…

Des yeux, un visage, une silhouette, un sourire, un geste, une parole… Tout cela dans lequel on se jette parce que ça nous a plu ou ému… Tout cela n'est pas pour moi, de l'eau où je me noie.

Je sais fermement parce que la vie me fut une rude école de désenchantements et de certaines vérités abruptes ; que je ne puis perdre ce que je suis… L'ai-je d'ailleurs en d'autres temps, perdu?

J'aime mais ce qui me plaît ne m'asservit pas… Ma vie et mon âme sont libres et je sais que j'existe. Non seulement dans le regard de ceux qui m'aiment, mais aussi (et peut-être surtout) dans le regard que je porte sur moi.

Personne au monde ne m'a jamais vidé… Je veux dire vidé dans le sens de « pomper l'intérieur de la coquille »…

Ma seule et vraie souffrance c'est celle de l'exil et de la solitude d'une part ; et celle de l'impuissance du meilleur de moi-même d'autre part…

L'exil et la solitude c'est quand s'ouvre, s'étend et se perpétue le « désert relationnel »… Parce qu'il n'y a rien que de l'aridité, ou parce que tu n'as pas pris « la voie royale »…

Et l'impuissance du meilleur de moi-même c'est quand s'enracine et se complait dans la violence, l'indifférence…

Dieu, je veux bien le « reconnaître » mais dans ma vie, je ne veux pas de ce Dieu que l'on dit, ni de gourou ni de démons ni de maître ni de Darwin… Je ne crois qu'en moi et j'assume…

Solitude confortable, solitude nécessaire…

La solitude est parfois confortable ou nécessaire… Mais elle n'est plus alors la solitude dans son sens profond : elle devient une suite discontinue de moments de solitude…

Et il y a dans cette discontinuité quelque chose de « rassurant » dirais-je… Parce qu'en chacun de ces moments d'une solitude confortable ou nécessaire ; la pesanteur ainsi que le caractère « dramatique » de la solitude « solitude », disparaissent.

Il est de ces penchants, de ces inclinations, de ces habitudes « secrètes »… Que l'on ne communique pas à son prochain et pour lesquels il faut que viennent ces moments où nous sommes enfin seuls…Sans autre regard que son propre regard, sans partage et sans communication aucune… A dire vrai l'on court après ces moments là.

Ce n'est pas, certes, qu'à aucun prix l'on n'en parlerait… Mais révéler ce que l'on fait c'est prendre un « risque relationnel »…

C'est ce que j'appelle « solitude confortable », soit une solitude dans laquelle on se sent bien et libre, parce qu'il n'y a pas ce regard de l'autre ou des autres, à subir.

Et dans cette solitude là, l'on peut aller jusqu'au viol… [Une phrase terrible que j'écris là, et que l'on peut interpréter dans tous ses sens possibles]

Quant à la solitude nécessaire, je dirais qu'elle est celle de ces moments de réflexion, d'introspection, de révision, de rêve… Il y vient un travail de pensée, une éruption de souvenirs ;

une gestation de « quelque chose en soi » qui viendra et sera produit, exprimé…
Cette « solitude nécessaire » peut cependant s'accommoder de la présence de l'autre ou des autres, autour de soi… D'autant plus que cette présence peut être en symbiose avec ce qui vit en soi dans une « solitude nécessaire »…

L'arbre chargé de petits singes

Moko, le singe de la brousse, ne comprenait pas que la plupart de ses congénères puissent passer leur vie entière juchés sur les branches des arbres. Et il en était un, de ces arbres, plus chargé encore de petits singes que tous les autres arbres…
Etait - ce cet « Arbre Roi » aux vertus plus supposées que réelles, dont on disait qu'il avait les faveurs du Ciel et les branches plus solides? Sans doute pas, puisque les petits singes semblaient tous figés dans une immobilité permanente, tristounets et silencieux…
Dans l'Arbre Roi ils se grattaient, s'observaient, se retournaient, se masturbaient ou se sentaient entre eux leurs humeurs…
Dans l'Arbre Roi il n'y avait pas plus de fruits, pas plus de feuilles que dans les autres arbres…
Un jour Moko se mit à secouer l'Arbre Roi, espérant faire tomber les petits singes tristounets et immobiles…
Et les petits singes s'agrippèrent aux branches qu'ils serrèrent fermement dans leurs mains. Ils refusèrent de tomber. Certains d'entre eux crièrent, d'autres pissèrent sur Moko… D'autres encore se sentant fort bien juchés ne bougeaient pas et ressemblaient à de petits ours en peluche, le derrière collé à la branche qui balançait…
Moko revint un autre jour secouer l'Arbre Roi… Il secoua plus fort et plus longtemps. Aucun petit singe ne tomba…
Alors Moko décida de passer ses journées entières et même des nuits, à secouer l'Arbre Roi ainsi que les autres arbres… Il n'arrêtait de secouer que pour dormir et manger…
Moko secoua des jours, des nuits, des semaines, des mois… Et aucun petit singe ne tombait…
Moko secouait à la longue, comme s'il jouait de la musique, inventait un rythme…
Un jour un petit singe tomba, puis d'autres encore. Ils tombèrent tous à l'exception des « petits ours en peluche » et des « pisseurs enragés » dont l'urine brûlait la peau de Moko.
Les petits singes tombés furent tous très surpris parce qu'ils n'avaient ni mal au dos ni au derrière…
Ils virent la grande brousse qui s'étendait à perte de vue, se dispersèrent seuls ou en groupes, ils n'étaient plus aussi tristes qu'avant, juchés sur les branches de l'Arbre Roi.

Fiction et ou réalité…

Ce qu'un artiste peintre réalise sur toile, de ces visages, de ces êtres qu'il a aimés ou remarqués dans sa vie, de ces visages et de ces êtres vrais qui ont donc existé… Pourquoi un écrivain ne ferait-il pas de même dans un livre, de ces visages et de ces êtres aimés ou remarqués ayant existé?
Dans la fiction l'on peut s'autoriser tous les arrangements possibles et l'imaginaire y pourvoit…
Dans le réalisme pur, ce qu'il faut avant tout s'autoriser, est-ce qui d'un visage, d'un être, en peut devenir un « tableau » exprimant ce qui a animé ce visage ou cet être sa vie durant… Et cela de préférence sans arrangement de fiction ou de vision personnelle dont on ne pourrait à mon sens, que s'autoriser avec une certaine discrétion, une « petite touche »…
Peut-on dire d'un artiste peintre, parce qu'il fait des portraits de son père, de sa mère, des gens qu'il a connus, aimés, remarqués dans sa vie… qu'il est « autobiographique »?
Peut-on dire d'un écrivain, parce qu'il parle dans son livre de gens qu'il a aimés, connus ou remarqués dans sa vie… qu'il est « autobiographique » dans ce livre là?
Etre « autobiographique » n'est-ce pas s'autoriser dans le « film réaliste » de sa propre vie, tous ces

arrangements de fiction et de vision personnelle… qui font qu'en définitive, les personnages évoqués ne sont plus tout à fait ces êtres qui furent, au vrai?
En somme, une œuvre autobiographique « de qualité » (il en existe peu à mon sens) n'est peut-être pas « si autobiographique que cela »…

L'écriture thérapeutique

Céline dit :
« …L'écriture est la source de mes emmerdes. Depuis le Voyage… que les emmerdes s'accumulent, mesquineries, jalousies, embrouilles… Alors ne venez pas me causer de thérapie et de guérison de la nature humaine par l'écriture, je laisse ça aux autres, les spécialistes de la mou mouche.. C'est malsain l'écriture quand tu ne fais pas partie de la confrérie, ça active les haines »…

Effectivement lorsque l'écriture est atypique, singulière et surtout qu'elle dérange, surprend voire indispose… le lecteur et le critique, alors elle ne peut être une thérapie… Elle rend même malade, provoque et attise la violence, l'intolérance… Ce qui bien sûr « ne fait pas de bien ».
Comment retrouver une certaine sérénité lorsque s'insinue dans l'esprit mesquinerie et jalousie?
Jalousie et mesquinerie parce que dans le cas de Céline en particulier… Et en général pour tout auteur dont l'écriture est tout de même une « œuvre d'art » et que consciemment ou non l'on s'en rend compte ; l'on en est d'autant plus dérangé ou surpris… Et sans doute jaloux de « ne pouvoir faire de même »…
Si, comme on le voit le plus souvent, l'écriture d'un auteur dans un monde peuplé d'auteurs est aussi une écriture dérangeante et surprenante mais n'ayant pas un grand impact auprès du public ; alors cette écriture (qui n'est pas elle non plus, une thérapie pour les lecteurs) ne suscitera qu'indifférence et oubli… Et si l'écriture a quand même un effet thérapeutique, ce ne peut être que pour l'auteur lui-même…
Je dirais pour ma part que, si un romancier, un conteur ou un poète envisage que l'écriture puisse avoir un effet thérapeutique, alors il vaut mieux qu'il « verse » dans la « littérature de gare » ou dans le roman de terroir « bien émouvant, bien mélodramatique, bien limpide et d'une langue savoureuse »… Quoique je doute fort que cela résolve les vrais problèmes personnels des gens…
Et c'est malsain, oui, l'écriture… quand tu ne fais pas partie de la confrérie, c'est-à-dire quand tu n'as pas derrière toi ou avec toi, d'autres « locomotives » de ces genres d'écritures qui « décoiffent » et essayent d'expliquer aux lecteurs, aux braves gens ; que TON écriture a peut-être de l'avenir…
Sans la « confrérie », ce sont les haines, l'exclusion, le rejet, qui viennent presque inévitablement… du moins pour ces auteurs « hors normes »
Pour conclure je dis que cette « confrérie » si elle doit exister et si tu peux en être… Il faut qu'elle en soit vraiment une… Vraiment une. Sinon, il vaut encore mieux « crever tout seul dans son trou en étant sûr et fou de ses rêves »…

Non rien de rien ; je n'ai peur de rien… Ou du moins je l'espère

Je fus conçu un jour d'avril, j'ai commencé ma formation alors que poussaient les jours et battaient en retraite les nuits ; j'ai vécu tout un grand été, l'un des plus brûlants du siècle dernier, à l'intérieur de ma mère, protégé de la chaleur et du soleil; je n'ai pas vu diminuer les jours ni tomber les feuilles l'année de ma vie avant la vie ; je suis né un jour d'hiver en janvier dans la douceur des Landes océanes, enveloppé dans la chaleur de ma mère et regardant monter le soleil chaque jour plus haut…
Comment pourrais-je craindre la chaleur et le soleil de l'été, la pluie et le froid de l'hiver?
Comment pourrais-je préférer la diminution des jours et la tombée des feuilles, que je ne crains

cependant pas davantage que la chaleur, le froid, le soleil ou la pluie?
[Yugcib, 5 avril 1947 - 9 janvier 1948]

Le vécu, l'écrit…

Et si le vécu ne s'écrivait pas? S'il ne pouvait qu'être raconté, une fois, une seule fois, un jour, à un être en particulier?
C'est fou, ce que l'on exprime, par écrit, par la parole… Mais il arrive que le vécu ne puisse s'écrire…
Alors il y a, ainsi, dans la vie d'un être, ce que le « monde »… Et même le « monde qu'on aime »… Ne saura jamais.
Ce « vécu »… Qui ne s'écrit pas… N'est-il pas « l'écriture absolue »?
Ecrit-on par exemple, ce que se disent des regards entre eux, des doigts qui se touchent, des silences entremêlés?
Ecrit-on quand l'écriture de ce qui vient tout juste de se vivre, n'est pas encore née… Et ne naîtra peut-être jamais?

Vivre entre deux mondes et dans ces deux mondes…

Entre un monde, un univers, un environnement… Appelez cela comme vous voulez… Où l'on n'est pas reconnu, et un monde où l'on est reconnu… y'a pas photo!
Par notre cœur, notre esprit, nos affinités, nous inclinons naturellement du côté où l'on se sent reconnu…
Il existe bien au demeurant dans notre environnement social, celui de notre famille, de nos voisins, de nos connaissances, des gens que nous fréquentons ; dans cette vie « ordinaire » que nous vivons au quotidien… Des personnes fort sympathiques certes, avec lesquelles nous entretenons de bonnes relations… Mais il n'en demeure pas moins que ces personnes là ne nous reconnaissent pas vraiment. C'est-à-dire qu'elles ne reconnaissent pas ce qui anime notre vie entière.
Ainsi, l'artiste, l'écrivain, le comédien, le « saltimbanque », le poète, le musicien, le chanteur et d'une manière générale le créateur sont-ils dans le pays, la ville, la famille où ils vivent, ces êtres dont ne connaît guère - ou très peu - les œuvres, les réalisations… On ne les a pas vus jouer, on ne les a pas entendus chanter, on ne les a pas lus, l'on ne sait que très vaguement, ce qu'ils font : écrire, peindre… Et l'on ne les voit que le jour de la sortie pédestre, sportive, cycliste, ou de toute autre activité… De la semaine ou du mois.
Et l'artiste, l'écrivain, le comédien, le poète ; lorsqu'il rencontre des gens de « son monde » qui de surcroît sont accueillants envers lui, va forcément « trouver une différence » entre ce monde là et « l'autre monde »…
Je crois que l'on ne peut passer sa vie ou des années durant, à « s'exister » soi même, c'est-à-dire à sans cesse « mettre en avant » ce qui anime notre vie… A se battre contre cette indifférence des uns et des autres, cette absence de vraie reconnaissance. Il est des moments pour cela, dans notre vie, des moments pour, effectivement, « s'exister », montrer ce que l'on fait … Quand on « sort un livre », quand on se « produit » sur une scène ou dans un café concert par exemple… Mais c'est comme « un feu de paille qui brûle »… Après, « tout redevient comme d'ordinaire »…
Alors vient un temps ou un moment dans notre vie où, sans cependant « baisser la tête » on n'a tout simplement « plus envie de rien dire », plus envie de « s'exister » : c'est une sorte « d'épuisement » qui vient, une sorte de « fatigue »… où il entre du désenchantement, où les émerveillements semblent se décolorer…
Je ne pense pas que « ce qui est ressenti au plus profond de soi » dans toutes ces situations

relationnelles vécues en « ce monde où l'on ne se sent pas reconnu »… puisse vraiment évoluer : le ressenti est le ressenti, dans toute sa réalité, dans toute son acuité, point barre!
Par contre… et là demeure, réside toute mon espérance si je puis dire… Ce qui peut réellement évoluer, c'est le REGARD que l'on porte… Sur les situations vécues elles mêmes, mais aussi sur son propre ressenti… Et le REGARD, croyez moi, ça aide!

Pourquoi la mondialisation c'est absurde?

Parce qu'on est des milliards d'humains à consommer des aliments, à utiliser des objets et à se couvrir de vêtements qui sont produits à l'autre bout de la planète par rapport à l'endroit où l'on vit et que pour transporter tout cela, il faut construire toujours et toujours plus des avions cargos, des camions et des bateaux qui ne se déplacent pas avec du « syntesprit » pour faire tourner leurs moteurs…

Imaginons en France par exemple, une petite « PME » récemment « boostée » par une nouvelle loi lui permettant d'exporter plus facilement sa production et l'y encourageant par des mesures fiscales ou autres tout aussi « incitatives »…
Soit « TOTAL - LAMBDA » le nom de cette PME innovante… Ayant inventé le « TOUIT'PAT », un produit révolutionnaire qui va « changer la vie » de milliards d'humains… De beaucoup de Chinois, d'Indonésiens et d'Indiens par exemple…
Si ce « TOUIT'PAT » produit à des milliards d'exemplaires, peut être transporté par containers sur d'énormes bateaux, il peut aussi être acheté « en ligne » donc par Internet… Et parvenir à un habitant du fin fond d'une campagne Chinoise ou Indienne par colis postal…
La Poste, qu'elle soit Française ou Internationale, achemine les colis selon une tarification étudiée… « TOTAL - LAMBDA » supporte donc une charge financière si lourde en dépit des conditions qui lui sont faites pour expédier son « TOUIT'PAT » partout dans le monde, qu'elle finit par décider de se « délocaliser »…
« TOTAL - LAMDA » s'implante en Chine, près de Pékin… pour une raison encore plus logique que celle du coût de fabrication : il y a en effet dans ce pays, la Chine, un milliard et demi de « clients potentiels »… A portée de camions, de trains et de livreurs…
Comme les « TOTAL - LAMBDA » deviennent peu à peu légions dans le monde et que nombre d'entre d'elles délocalisent en Chine, en Indonésie ou en Inde… Et que la moitié des humains (et donc des « clients potentiels ») vit en Afrique, Amérique et Europe… Les « TOTAL - LAMBDA » Chinoises quant à elles, s'implantent en Afrique, Amérique et Europe…
Résultat : il faut construire toujours et toujours plus de routes notamment en Afrique et en Amérique du Sud, faire rouler encore plus de camions… Et cela ne veut pas dire qu'il faudra moins d'avions cargos ou moins d'énormes bateaux…

Pour conclure, voici juste une petite question :
Avez-vous déjà bouffé, à Paris, à Nice, à Bordeaux ou à Bruxelles ou à Berlin… Enfin, là où vous vivez en France, en Europe ou en Amérique… Des cervelles d'agneau de Nouvelle Zélande?

Ces sujets graves qui divisent les gens

Il y a dans le monde, dans la vie que nous vivons au plus proche même de notre famille, de nos amis… Et à plus forte raison dans notre environnement social « élargi »… Des sujets graves, des sujets qui divisent…
Je me suis demandé… Et je ne cesse de me demander… S'il ne serait pas possible d'aborder de tels sujets aussi graves et qui divisent autant les gens, autrement que par la confrontation et l'argumentation ; autrement que par le choc de deux sensibilités souvent exacerbées et nourries, entretenues par l'expérience et le vécu de chacun…

La confrontation si elle ne se manifeste pas dans l'immédiateté du contact entre les interlocuteurs, par la violence ; n'en évolue pas moins, presque toujours, à une forme de violence… Peut-être plus insidieuse, plus « pétrifiante »… Et certainement sans espérance…
L'argumentation s'articule sur des faits, des situations vécues, des références littéraires ou scientifiques ; sur la pensée, la réflexion de tel ou tel écrivain, intellectuel, chercheur ; sur des découvertes ou des expériences… Mais aussi, assez souvent d'ailleurs, sur de simples hypothèses, habitudes ou croyances enracinées…
Et si l'argumentation est bien menée, si elle s'avère convaincante et justement fondée, alors de son exercice, se dégage un « vainqueur », un « juste »… Et bien sûr, un « vaincu » ou plus exactement, un « juste qui n'a pas vu tout à fait juste »…
Je doute fort que l'argumentation, même la mieux conduite, puisse apporter une « vraie réponse » à chacun des interlocuteurs. Cette « vraie réponse » n'existant pas vraiment, en fait…
Si l'argumentation est « moins bien menée » c'est-à-dire si elle s'articule davantage sur des hypothèses ou des croyances, alors vient la polémique, un « jeu » incessant de balle et retour de balle, épuisant à la longue…
Aussi, afin d'aborder ces sujets graves du monde et de la vie que nous vivons, ces sujets qui nous divisent et nous sensibilisent autant ; formulerais-je une proposition :
Pourquoi n'essayerions nous pas de percevoir en nous, comme si nous le vivions en nous, le ressenti de l'autre? Et non seulement ce ressenti de l'autre mais aussi (et peut-être surtout) l'interrogation qu'il a sur son ressenti?
Est-ce que l'on se demande vraiment d'ailleurs comment les autres se sentent au fond d'eux-mêmes, dans leur propre ressenti?
A partir de cette tentative ou de cette approche de connaissance du ressenti de l'autre, et dès lors que commence à s'ouvrir une porte de communication ; je propose la voie ou le cheminement d'un questionnement un peu à la manière de ces très jeunes enfants qui « veulent tout savoir »… Mais l'enfant ne se laisse pas « piéger » car il pose les questions fondamentales…
Pour « faire simple »… Et « illustrer » la teneur ou la gravité de ces « questions fondamentales » : regardez le ciel de la nuit, lorsqu'il n'y a plus ni lueur crépusculaire du soir ou du matin, lorsque la lune ne traverse pas le ciel… Et regardez bien les étoiles qui brillent, toutes les étoiles d'un seul grand regard… Puis une étoile en particulier, n'importe laquelle : cette étoile là, est-ce qu'elle brille mieux, plus fort, plus longtemps que les autres ; est-ce qu'elle est plus proche ou plus loin de la Terre?
Alors vous vous dites qu'au fond vous ne savez pas… parce qu'il vous vient une réflexion et donc une question…
Evidemment si vous étiez un astrophysicien dans la coupole d'un télescope géant, vous sauriez peut-être si cette étoile là est oui ou non, plus proche de la Terre… Ou même tout simplement si vous savez lire dans le ciel et donc identifier les constellations…
Mais il y a cependant une chose absolument certaine, irréfutable : cette étoile là existe! Et ce qui existe d'elle c'est sa lumière qu'on voit, même si l'étoile a physiquement disparue…
Et pour finir, regardez le ciel de la nuit en des zones où ne brillent pas d'étoiles… Là, n'importe où, il y en a cependant une… ou une autre… Qui existe. Et ce qui existe d'elle, c'est sa réalité physique même si l'on ne voit pas sa lumière…

Trois paquets de biscuits tombés d'un rayon…

Antoine, sur un forum d'Alexandrie Online nous raconte cette petite anecdote : « Un individu fait tomber 3 paquets de biscuits dans un supermarché en prenant un article dans le rayon, sans le ramasser ensuite. Et je l'ai fait exprès de le ramasser derrière lui pour le mettre dans l'embarras ; il me semble que ça a fonctionné, puisque d'autres clients l'ont regardé au moment où je le faisais, tandis que lui a baissé les yeux en passant son chemin.

Pourquoi ai-je si souvent le sentiment d'être un anti conformiste lorsque je fais preuve de civisme? »

Peut-être que « civisme » veut dire ici : exprimer par son comportement tout le respect ou toute la considération que l'on a vis à vis de ce qui nous entoure… En l'occurrence, ici dans ce supermarché, les produits disposés sur les étagères… Des produits, certes, dont on a le droit de dire en toute liberté qu'ils sont ou seraient « de qualité médiocre et tout à fait standardisés », ou encore « conditionnés chimiquement par toutes sortes d'additifs, de colorants, agents de saveur et de texture »… Mais ce sont néanmoins des produits que les gens achètent et que d'autres gens (qui travaillent pour un salaire) ont contribué à fabriquer, à concevoir, à rendre « consommables »…Et de surcroît, ces produits ont un coût et par là même une valeur représentant pour l'acheteur une part de son budget alimentaire ou autre…
Or dans le monde où nous vivons vous entendez souvent cette réflexion de bien des gens : « l'on ne respecte plus rien »… Enfin, c'est ce que beaucoup disent… Mais il y a, hélas, tout ce que l'on voit… et qui est loin de redonner de l'espérance en la venue d'un temps où enfin, l'on respecterait vraiment les gens et les choses…

Les gens et les choses en réalité, d'une manière générale, sont traités avec indifférence, désinvolture ou mépris… Le « civisme » peut effectivement être perçu par une majorité de nos concitoyens pour marginal ou « passé de mode »…
L'anti conformisme aurait-il « changé de camp » lorsqu'il prend le parti de ce qui, en d'autres temps était perçu par une majorité de gens comme une normalité? L'anti conformisme doit-il cependant « suivre des règles »? Et quelles règles? L'anti conformisme est à mon sens l'expression d'une révolte contre un état de fait ou un ensemble d'habitudes ou de comportements jugés par le plus grand nombre comme « coulant de source » et défini en « pensée unique »… J'ose dire qu'un tel anti conformisme devrait même être considéré comme un devoir, et que dans la volonté et dans l'énergie qui l'animent, il peut être combat… L'anti conformisme dans le sens de révolte ou d'opposition à une ou des modes, à un ensemble d'habitudes, à une « pensée générale et unique », peut-il, de même que le conformisme, s'exprimer et se définir selon des règles établies ou codifiées? N'a-t-il en vérité « pas de règles du tout »? N'est-il pas plutôt qu'une sorte de « religion » ou de « credo » ou de « nouvelle mode », une « authenticité de l'être profondément sensible et sincère »?

Et voici maintenant une autre petite anecdote de supermarché…

Un jour dans je ne sais plus quel supermarché (et peu importe si c'était dans les Landes, dans les Vosges ou ailleurs) j'ai rencontré une femme qui visiblement, détestait faire tomber quelque chose d'un rayon…
Cette femme était très élégante, habillée comme une comédienne jouant un rôle d'invitée de noce chic ; d'un visage typé et fort bien coiffée… Elle fit par mégarde tomber un pot de confiture en équilibre il faut le dire instable… Le pot se brisa net en mille morceaux et la confiture fut projetée et répandue sur le sol, éclaboussant les jolies chaussures à talons hauts de la belle dame…
Juste à ce moment là je passai et je vis cette femme toute rouge de confusion et presque les larmes aux yeux, cherchant désespérément un employé du magasin… Il en passa un, je l'appelai et nous expliquâmes « l'accident »…
L'affaire passa au profit des pertes et des fracas, la femme essuya ses chaussures avec un petit mouchoir… Et je crois bien que, de ma vie entière, le sourire et le regard dont cette femme me gratifia, me demeureront pour toujours en mémoire…

Auto contre vélo ou vélo contre auto?

Un cycliste traverse la ville… Après le pont, la rue principale de cette ville est en légère pente et sur la gauche en descendant vers la maison de la presse, il y a un virage sur lequel débouche à droite une rue étroite à sens unique…

Le cycliste selon son habitude, se rendant à la boulangerie depuis la maison où il habite à la sortie de la ville, est lancé à vive allure et aborde le virage…

A cette heure avancée de la matinée, au moment de la sortie des écoles, la circulation est dense et les embouteillages sont fréquents dans la rue principale que cherchent à rejoindre les automobilistes venus de la petite rue adjacente débouchant sur le virage.

Une auto surgit, conduite par une femme qui s'engage dans la rue principale sans avoir aperçu ce cycliste lancé à pleine vitesse… Mais le cycliste a bien vu cette auto ralentir et s'est dit « elle ne va tout de même pas s'engager et me couper la route! »

Le cycliste freine cependant afin de réduire sa vitesse mais ne s'arrête pas pour laisser passer l'auto car derrière lui arrivent d'autres voitures qui devraient nécessairement freiner brusquement…

Le cycliste vient de réaliser en une fraction de seconde, que le choc est inévitable et qu'il va tomber, être blessé…

Par quelque hasardeuse… Et heureuse acrobatie le cycliste parvient à se maintenir en équilibre, glisse devant le pare choc de la voiture sur lequel cogne son pied droit, et sa main droite s'appuie en même temps sur le capot de la voiture… Avec autant de violence que de détermination.

Le cycliste s'arrête enfin à deux mètres environ, se retourne et aperçoit la femme au volant, toute surprise et exprimant son regret… Mais d'un regret qui semble dire « je n'avais pas vu! »

Le cycliste est fou de rage, fou d'une de ces colères spontanées qui vous viennent ainsi, irraisonnées, comme surgies de ces « bas fonds » sommeillant tapis au fond de soi telle une horde cachée de bêtes sauvages…

Il crie, insulte la femme, brandit un poing et prend à témoin une autre femme traversant juste à ce moment là sur le passages des piétons. « Quelle connarde celle là! »

Et le cycliste s'enfuit, poursuivant sa route, laissant derrière lui cette voiture arrêtée, conduite par la femme qui « n'avait pas vu ».

Deux visages se sont croisés : l'un était noir comme le trou d'un cabinet sale et jetait un feu tout aussi noir ; et l'autre était une île de lumière désolée par une bourrasque inattendue…

Sans doute cette femme conservera-t-elle de ce cycliste l'image d'un être abject et pourra-t-elle d'ailleurs mettre un nom sur son visage? Si tant est que ce visage ne lui serait pas inconnu et que de surcroît elle l'aurait identifié, ayant tout à fait par hasard « zappé » sur son site ou sur son blog?

Si ce personnage surgi dans la vie de cette femme d'une manière aussi violente et dévastatrice, avait pu se douter, juste au moment de l'explosion de sa colère, qu'il pouvait être reconnu ; la colère aurait-elle explosé?

Dans la ville où il demeure, ce « cycliste abject » sans doute très différent là où voyage son esprit et son cœur (c'est-à-dire sur la Toile)… n'a pas comme on dit « pignon sur rue »… Il n'est donc pas connu tel le « loup blanc » et de ce fait, la « bête » en lui rompt l'entrave qui la retient et montre ses dents, en un coup de fièvre et de chaud lors d'une confrontation auto/vélo…

Pour conclure je me demande si la « bête » peut arriver à rompre l'entrave qui la retient, lorsqu'il n'y a, autour du « cycliste »… Que de vrais amis ou des personnes sachant QUI est-ce « cycliste »? Ou alors si dans un environnement de gentillesse et de reconnaissance où tu ne peux plus faire un pas dans la rue sans qu'on sache « que c'est toi »… La « bête » n'est pas si entravée, si muselée, qu'elle ne peut plus se libérer?

… Mais, mais… Au fait : pourquoi des personnages si « crédibles », si « vénérés », si « connus », si talentueux, si « agissant au mieux »… Peuvent-ils parfois être de « parfaits salauds »?

Peut-on « se permettre » d'être parfois un « parfait salaud »…Parce qu'on n'est qu'un « être Lambda »?

Les personnages de roman

Les personnages de roman, s'il peuvent nous paraître constants, à nous les lecteurs… Ils peuvent aussi, dans une « incandescence émotionnelle » avec laquelle l'auteur les « immortalise », se révéler des « messagers » dans nos vies, dans notre propre vécu, et rejoindre ainsi ce « quelque chose en nous » qu'au fond nous sommes nombreux à partager… Quelquefois sans le savoir ou après l'avoir oublié et retrouvé…
Encore faut-il que cette « incandescence émotionnelle » mise en scène par l'auteur puisse cependant « coller au vrai » c'est-à-dire sans être l'objet d'une interprétation fictive et personnelle, au personnage du roman (et cela est d'autant plus vrai dans le roman réaliste, dans l'œuvre autobiographique)… Et encore vrai également dans la fiction : il doit y avoir du vrai dans la fiction! … Parce qu'au fond, c'est le vrai qui est vraiment crédible, qui peut « changer quelque chose dans notre vie ». (L'invraisemblable, on sait bien qu'il ne pourra jamais que nous faire rêver sans espoir… Et c'est frustrant de rêver sans espoir)…

Les femmes auxquelles vous ne plairiez pas… Selon Pètedanlecaviar, aficionado nouveau du forum Pisistrate…

Voici une réflexion que j'adresse aux hommes…
Vous êtes vous demandé en fonction de votre caractère et de votre sensibilité, à quel type de femme vous ne plairiez pas?
Je crois savoir en ce qui me concerne, quel doit être ce type de femme…
Et lorsque j'en perçois une censée appartenir à ce type de femme, il ne me reste dans ma mémoire visuelle que le plaisir éventuel que j'ai pu avoir en la regardant passer « en coup de vent » dans ma vie… Ou « de temps à autre » lors de sa présence…
Il est à peu près certain qu'il me suffirait d'ouvrir la bouche et de commencer à m'exprimer pour que je « bassine de première » cette femme là, dont je n'attends d'ailleurs pas la moindre reconnaissance ou considération ni même le plus petit signe de sympathie ou de gentillesse non feinte… A moins que je n'aborde avec cette femme une discussion tout à fait banale, ou une communication de pure nécessité…
Il me paraît « utile » pour ne pas dire « vital question cœur et esprit », de savoir en fonction de son caractère et de sa sensibilité - pour un homme - à quel type de femme l'on ne plairait pas ; parce qu'il est heureux dans la vie, et notamment en matière de relationnel, de ne pas se fourvoyer…
Se fourvoyer est inconfortable et parfois dramatique.
L'on entend souvent dire par les femmes elles mêmes en général : « le physique d'un homme n'est pas le critère essentiellement retenu pour fréquenter cet homme ou avoir avec lui une relation suivie »…
Seules je crois, les « hédonistes » pures, c'est-à-dire celles qui privilégient les relations « multiples et épisodiques » où le plaisir de se retrouver ensemble parce qu'on se plaît ; ne vont pas « sortir » avec un type moche (à moins que ce « type moche » soit très marrant et très séducteur à sa manière et qu'il accomplisse des « prouesses »!)
« Bassiner de première » une femme qui à toi te plaît mais qui visiblement ou à priori n'a pas l'air de partager ta sensibilité, c'est comparable à un gamin qui : soit met un crapaud mort dans une boite de conserve pour montrer à sa petite copine, soit récite un poème de dix pages avec plein de mots difficiles à une copine qui veut jouer aux dés…

Propos de Diocène :

« Me détestent donc, à priori, toutes celles qu'effraient la contradiction et le paradoxe… »

Propos de Samovar :

« Je suis certain, Pètedanlecaviar, que ces femmes à qui tu ne peux pas plaire au premier abord, te tomberaient dans les bras après avoir été forcées à passer toute une journée en tête à tête avec toi »…

« Forcées, peut-être pas… » dis-je.
« Dans la mesure où ces femmes là se trouveraient fortuitement ou par relation, tout à fait occasionnellement en ma présence…
Il y aurait je crois ce dont j'ai horreur au départ, c'est-à-dire ce genre « soft faux chic fausse classe » où l'on se regarde comme deux chiens n'osant se « sentir le derrière »… Et puis peut-être… Et même sans doute… Par la suite et au fil des heures passées, quelque chose « sorti du fond des tripes » surgi de je ne sais d'où »… Et qui « niquerait en beauté » ce faux chic/fausse classe si « soft » et si « olive dans le trou de bale »… Alors la « tountoune et le toutou » qui d'ordinaire ne se régalent jamais du ou des mêmes nonos en viendraient à se frotter le museau et à se humer leurs senteurs…
C'est fou en définitive ce qui peut faire que les gens se rapprochent les uns des autres… Lorsque vient dans l'air cette longueur d'onde qui dans l'instant porte ce qui relie les gens… »

Propos de Diocène :

« Je persiste à considérer la femme et les femmes comme un continent que les hommes ne parviennent jamais à dominer »…

… Je pense qu'il faut sortir de l'idée de domination soit par l'homme, soit par la femme…
Je pense aussi qu'il faut sortir de l'idée d'un « continent à explorer »… Comme si la femme (ou l'homme d'ailleurs) était un « continent » pris dans le sens de « autre terre à découvrir »…
L'erreur c'est la domination c'est-à-dire : mettre en avant une puissance, une supériorité qui ne prouve rien et qui est d'ailleurs tout à fait relative… Et peut-être détruite du jour au lendemain par la maladie, l'accident, la mort…
La vérité c'est le partage, l'alliance, la complémentarité entre des différences « disloquées » par la solitude de l'être.
Le « continent à explorer » c'est aussi une forme d'erreur - moins grave cependant que la domination cependant - car explorer peut conduire à la conquête d'un territoire ou du continent. Et entre la conquête et la domination il n'existe qu'un tout petit « no man's land ».
L'on n'explore pas un être comme on explore un continent inconnu… Quand on explore un être c'est pour découvrir et si possible, apprendre à aimer l'essence qui est en lui…
Enfin les différences, ces différences qui opposent en général assez profondément les êtres, se révèlent irréconciliables et ne peuvent vivre ensemble parce qu'elles sont disloquées en plusieurs parties contradictoires… Si chacune de ces différences se reconstituait en un ensemble homogène, je pense qu'elles parviendraient à coexister comme le fait la nuit avec le jour…
Je crois que la complémentarité résout le problème de la dislocation des différences…

Propos de Alcyone :

« Tant qu'il s'agit de prendre pouvoir sur l'autre, soit parce qu'on prétend en faire le tour, soit parce qu'on veut se l'approprier, on gâche tout, à mon sens. »

… Ce pouvoir auquel tu penses, Alcyone, n'est pas le « pouvoir » au sens de ce que l'on entend par

« pouvoir » c'est-à-dire au sens de puissance dominante par la force, l'intelligence ou l'ascendant pesant sur un être, ou toute forme d'emprise « dés existant » un être…
Je définis ce pouvoir auquel tu penses, Alcyone, et dont le sens rejoint le sens que je lui donne, comme celui qui ressemblerait à la sagesse, au regard, à l'intuition profonde et à la capacité d'aimer d'un tout jeune enfant… Et je pense que c'est vers ce pouvoir là que nous devons tendre…
Un tel pouvoir met KO tous les autres pouvoirs qui ne sont que des « ersatz de pouvoir, des pouvoirs « fantoches », bien plus fragiles que ce que l'on croit ou nous fait croire…
… Il y a aujourd'hui, encore plus sans doute que dans n'importe quelle époque du passé proche ou lointain, beaucoup trop hélas, de minorités opprimées, de peuples bafoués et exploités, muselés/réduits au silence ; beaucoup trop de fanatismes, d'intolérances, de mépris, de haines vivaces, générationnelles et séculaires ; de racisme et de rejet de l'autre… Et beaucoup trop de dominations politiques ou économiques, d'armées, de matériels de guerre… Et au bout de tout cela, on met Dieu, le Bien, la lutte du Bien contre le Mal, et tous les « bons » arguments soit disant les mieux fondés, tout cela bien en avant, bien brandi au bout des fusils mitrailleurs, des machettes et dans le ventre des avions…
Et pendant ce temps là, les financiers et les gros actionnaires se frottent les mains, se remplissent les poches, le Pape dit des messes et chez les Chrétiens comme chez les Musulmans, on bat encore les femmes…
Y'en a marre de tout ce merdier! Heureusement il y a encore les poètes, les clowns et les artistes! Et celles et ceux d'entre nous qui les écoutent, pleurent en silence ou descendent dans la rue pour manifester ou se battre contre le grand merdier général!

Le chemin, le but

Le but à atteindre nous paraît souvent plus important que le chemin à parcourir.

Ainsi recherchons nous tout au long du chemin, les moyens de parvenir au but. Et nous les trouvons ces moyens, de manière aléatoire, opportuniste ou calculée…
Mais le chemin n'est-il pas plus important que le but? Le chemin ne serait-il pas lui-même le but… Sans but personnel défini?
Le chemin c'est celui que l'on partage avec les gens qui, en face, derrière ou de côté, cheminent aussi avec nous.
En somme dans ce « chemin de vie » qui est celui que nous suivons, nous portons sur notre visage et dans notre esprit ce « quelque chose à remettre quelque part en souvenir de… » ou bien à une ou des personnes en particulier que l'on ne connaît pas forcément… De la même manière que ces pèlerins de Compostelle marchant sur le « Cami.no » et portant dans leur sac un objet, une photographie, une lettre à remettre en un lieu précis à une personne qui leur a été désignée…
Notre vie même si elle est « riche » relationnellement, emplie de succès et de ce qui nous conforte, est en réalité « toute petiote ».
Cette vision que l'on a du monde et des gens, tout ce qui nous concerne personnellement, tout ce à quoi nous aspirons, tout ce qui est de notre Ego… Tout cela n'a plus vraiment tout à fait le même sens, devient dérisoire et parfois indécent lorsque les gens que l'on aime beaucoup sont affligés ou malades…
Le chemin tel qu'il se présente à l'état brut, avec toutes ces personnes en face, derrière ou de côté, porte par chacune de ces personnes autant que par nous-mêmes, toute sa charge, toute sa vie, toutes ses beautés, toutes ses richesses, toutes ses misères, toutes ses singularités, toutes ses croix, tous ses messages, tout ce qui n'est jamais dit, tout ce qui est rêvé, tout ce qui est seul, tout ce qui ne se voit pas… Alors ce que l'on peut penser de l'une ou de l'autre de ces personnes, de ces visages connus ou inconnus sur le chemin ; tous ces différents que nous avons eus avec des gens, tout ce qui nous a séparés parce que nos aspirations étaient opposées ou inconciliables ; tout ce qui a pu se passer et qui nous a blessé, contrarié, obligé, entraîné… Tout cela n'a plus vraiment d'importance, n'est plus

« d'actualité » lorsque les gens qui « ne sont pas de notre cosmos », nous sont indifférents ou nous paraissent « ceci ou cela »… Sont affligés ou malades… Tout comme les gens que nous aimons beaucoup mais là c'est dans le « sens du monde »…
Dans la souffrance et dans la solitude venue de la souffrance, je crois que l'être humain redevient comme un tout petit enfant qui a peur et qui a du chagrin.
Dans ce but à atteindre qui serait le chemin lui-même - et non plus avec autant d'insistance ou parfois de déraison ce but que l'on poursuit personnellement - il y aurait alors une finalité : ce qui de près ou de loin nous relie à ces êtres qui cheminent en face, derrière ou de côté. Et dans une telle finalité si je puis dire, prend forme le but que l'on poursuit, par ce que le lien peut produire et dont on peut bénéficier…

Fatalité

« Le monde est le monde »… La mort est la mort… Mais cela n'est peut-être pas une fatalité.

La fatalité n'existe que dans le sens où l'on pense, où l'on vit, où l'on subit et où l'on n'espère que ce qui nous semble espérable, sachant que dans l'inespérable il y a fatalement l'impossibilité qu'un évènement dont on rêve puisse se produire…

Dans ce que nous ne savons pas encore, réside l'inconnu.

Par ce que nous croyons savoir, nous avons donné une forme à l'inconnu : alors la fatalité est devenue dans l'inconnu auquel nous avons donné une forme, comme un mur transparent et traversable…

Et dans l'inconnu où nous ne savons rien encore, peut-on penser qu'il n'y a plus aucun mur, même transparent et traversable ?

Photos, images, documents et écrits sur les blogues

De très nombreux auteurs de blogues et de sites publient des photographies qui, à mon avis, sont bien plus à leur place dans un album que l'on regarde en famille ou entre amis ; plutôt qu'ainsi exposées à la vue de tous sur la Toile.

Est-il vraiment nécessaire (et souhaitable) dans un monde aussi dangereux, ouvert à toutes les curiosités, à toutes sortes de motivations, à toutes les utilisations possibles de documents personnels, voire intimes… De se découvrir ? De s'exposer comme dans une vitrine, de diffuser des images certes très belles et parfois même originales mais si personnelles ?

Ou encore de produire des photographies de personnes très proches ?

Qu'un auteur, un écrivain, un artiste reconnu dans le monde ; qu'une personne connue de longue date dans l'environnement relationnel qui est le sien ; puisse produire dans un livre, sur un blogue ou sur un site, des documents le concernant, des photographies par exemple ; cela je le conçois et le juge même parfois nécessaire. Mais seulement dans la mesure où ces documents entrent dans ce que l'on peut définir comme une œuvre littéraire ou artistique pouvant survivre à son auteur… Et encore ! Faut-il établir une différence entre ce qui est du domaine de l'intimité, et ce qui ne l'est pas…

L'intime, à mon sens, ne peut être directement révélé et encore moins exposé. [Cela dit, que penser d'André Gide et de son « Si le grain ne meurt » ?... Par exemple]

L'intime, par contre, peut être « transposé » dans un récit ou apparaître dans une œuvre, et cela par des personnages inventés ou créés de toutes pièces, en des situations imaginaires… Ou ayant eu lieu mais « arrangées »…

L'intime, directement produit sur la scène du monde, même embelli et « atmosphérisé » ; ou divulgué avec la plus grande sincérité selon l'idée affichée que « l'on n'a rien à cacher »… serait presque une forme d'exhibitionnisme en laquelle « Moi Je » est le personnage central… Et dominant de tout son ressenti, de toutes ses émotions, de tout son « Ego »…

Ce qui n'est pas du domaine de l'intimité, qui appartient au monde, à notre environnement ; peut cependant y entrer puisqu'il existe un lien entre l'intime et ce qui est extérieur à l'intime.

Et dans l'existence même de ce lien, dans sa durée, dans sa destinée, par la portée qu'il a et par son retentissement ; l'intime relié à ce qui l'entoure mais sans l'éclaboussure que peut produire sa nudité ; peut, oui, être exposé, révélé, diffusé…

L'on peut aller, oui, jusqu'à cette nudité même, de l'intime… Mais pour cela, il nous faut éduquer notre regard, et apprendre à percevoir le regard de l'Autre…

Ayant à ce jour consulté un certain nombre de blogues, et cela en plusieurs univers de la Toile, je constate que, dans le sens de ce que je viens d'exprimer, les photos ou les documents diffusés dans ces blogues, ne sont pas toujours dans l'esprit d'un projet littéraire ou artistique… Et qu'il y a parfois confusion possible avec un simple journal intime tel qu'on en peut voir, et par milliers sur la Toile…
Il faut bien « remettre les pendules à l'heure » et différencier ce qui est purement une conversation écrite au jour le jour entre copains, ou un journal intime d'une part ; et un projet littéraire ou artistique d'autre part…
Un blogue peut être l'un ou l'autre… Ou même les deux, pourquoi pas ?
Et l'on ne peut, non plus, prétendre qu'un projet littéraire ou artistique, même s'il est d'un contenu tout autre que celui d'un simple journal ; doit nécessairement être considéré comme une œuvre…
Ce sont là, tout simplement, deux réalisations différentes qui peuvent cependant être reliées entre elles.

Se découvrir, surtout sur un blogue ou sur un site, que tant de personnes étrangères à notre environnement visitent ; c'est assurément prendre quelques risques, susciter des convoitises, s'exposer et se fragiliser dans la mesure où ce que l'on divulgue, ce que l'on montre en images, peut être exploité dans un sens défavorable pour nous.
Mais se découvrir, c'est aussi par le choix que l'on fait de diffuser des photos ou des images, des écrits ; exporter « quelque chose de soi » qui est peut-être attendu, espéré, rêvé… Par l'autre, par les autres…

Les biographes des siècles à venir

Je m'interroge sur la manière dont les biographes, les journalistes littéraires et les commentateurs des siècles futurs, rechercheront écrits, articles, documents, notes et courriers des écrivains et auteurs actuels… Lesquels, de plus en plus nombreux en ce début de 21ème siècle, utilisent des fichiers informatiques, compilent leurs œuvres sur des clés USB, sur le disque dur d'un ordinateur ; et rédigent romans, essais, récits, en tapant sur un clavier de PC… Et non plus comme jadis, sur des cahiers ou des feuilles de papier, au stylo plume ou à la machine à écrire…
Quand je pense au travail que les biographes de Gustave Flaubert, de George Sand, d'Arthur Rimbaud, de Louise Michel, de Marguerite Yourcenar, d'Elisée Reclus, d'Albert Camus, de François Mauriac, d'André Gide, d'Antoine de St Exupéry, d'Emile Zola, d'Honoré de Balzac, de Colette (et de tant d'autres écrivains)… Ont accompli, et que tout ce que cela a nécessité de recherches auprès de descendants des dits auteurs ; d'investigations dans des greniers, des caves ou des sous sols de maisons ; de rencontres de personnes ayant en leur possession des lettres ou des documents… Oui je suis déjà admiratif et très étonné !

Alors, en ce qui concerne nos auteurs actuels qui, de surcroît s'expriment dans des forums littéraires sur la Toile ; je ne vous dis pas le travail encore plus considérable (et sans doute aléatoire) que devront accomplir les biographes des siècles à venir !
L'on change aujourd'hui d'ordinateur comme de chemise, perdant ainsi des données ; les disquettes (aujourd'hui obsolètes) qui contenaient des documents et des fichiers n'ont peut-être pas été copiées ; les clés USB et les disques durs ne sont pas à l'abri d'une disparition ou d'une destruction accidentelle…
Et tout ce qui est écrit dans les forums du Web (et qui pourrait intéresser les futurs biographes)… au fil du temps est effacé ou stocké dans des « archives », lesquelles archives ne peuvent tout de même pas être « immortelles »…

D'autre part, le fait d'être l'auteur d'un blogue ou d'un site, ne garantit pas forcément une longue durée de vie de ce blogue ou de ce site…
Nous ne savons pas si dans un avenir plus ou moins proche, il n'existera pas de nouvelles

dispositions légales ou autres (qui seront à mon avis imposées et « cadrées » selon des normes établies par un « Pouvoir » en place)… Ou des discriminations élitistes visant à « faire le ménage »… Ou des intérêts stratégiques, économiques, sociaux, financiers ; privilégiant des moyens d'expression au service de ces intérêts dominants…
L'on sait également avec quelle facilité un blogue ou un site peut être effacé ou déconnecté des fils de la Toile…

Peut-on imaginer de surcroît, comme le prix du mètre carré constructible en zone urbaine, touristique ou rurale ; ou le prix du kilowatt/heure, ou le prix du mètre cube d'eau… Ou encore le prix d'un livre édité à compte d'auteur… Le prix du « Webètre carré » ?
(1 W.C = 100 Mo d'espace personnel, par exemple) payé par les internautes aspirant à la postérité en diffusant leurs écrits sur un blogue ou un site.
Déjà existent l'abonnement et l'adhésion tarifés, comme à France Télécom, EDF et les services bancaires…(Tout a un prix, et cela est bien normal). Alors l'on peut bien imaginer, oui, dans l'avenir, un cours du « Webètre carré » en fonction de l'importance, de la notoriété, de la « plus value » selon la tendance ou la mode en cours, de l'univers en lequel on souhaite « se faire une place au soleil »…
Comme dira un futur sosie de Coluche en 2077 :
« Si t'as du talent mais si t'es pas riche, ça sera très dur !... Mais si t'as pas de talent, si tu es pauvre, avec le bec qui pue, et si t'es un clodo littératoque et que tu rêves plus grand qu'un cosmos, alors ça sera encore plus dur ! »
En vertu de ce principe, et donc, de l'évolution du cours du « Webètre carré », je vous laisse imaginer le nombre de « croûtes friquées » et de « casinos littératoques » sur les plages « branchées » du vaste espace virtuo relationnel.

Pour conclure, je pose cette question :
Le Web littéraire ouvre-t-il la « porte des étoiles » (et donc la postérité) aux écrivains et auteurs actuels, qui en ont fait, du Web, leur principal univers de communication et de diffusion de leurs écrits ?

Normalité, tu me bassines !

Comment ressentez vous le fait de recevoir une lettre émanant de votre centre de contrôle automobile, vous invitant à faire vérifier l'état de votre véhicule avant telle date ?
Ou encore, une autre lettre, émanant celle là, de votre centre de sécurité sociale, vous demandant de remplir un formulaire « assommant » ?
A la réception de ce genre de lettre, c'est là que l'on réalise à quel point « le temps passe vite »…
Parce que l'évènement par lui-même (et ce qu'il implique pour nous de faire par obligation) est, dirais-je, d'un pragmatisme sans magie, sans une once de rêve dans son aspect, routinier, tracassier…
Nombre de nos braves concitoyens cependant, réagissent en face de ce genre d'évènement comme les élèves d'une classe dans une école de la normalité, du « sens du monde », du bien fondé des lois et des usages (et de toutes sortes d'obligations, de contraintes)… Où la vertu première est la résignation, l'obéissance (et cela bien entendu « sans se poser de questions », sans faire la moindre « philosophie »… De surcroît, la peur de la punition gèle toute velléité, toute initiative personnelle visant à remettre en cause le sacro saint « principe »…
Assurément il y a dans cette école, des premiers de la classe, des « fayots » à dire cru et vrai !
J'ai parfois envie de bien m'en moquer, de ces premiers, de leur faire un pied de nez, et même, pipi dans leur cartable !
J'aurais donc tendance à « cancréïser », à ne point rendre ma copie, au risque d'être puni, de devoir écrire cent fois « Je ne bavarde pas en classe »…
Dieu merci, mes très chers parents ne m'ont pas aiguillé » vers les leçons de catéchisme qui, en ce

temps là, étaient dispensées le jeudi matin.
Et que dire de ces rédactions « bêtes comme chou », genre « racontez vos dernières étrennes », que l'on nous imposait à longueur d'année scolaire !
Cette école de la normalité qui, dans les années 50 du siècle dernier, nous formatait « travail, devoir, égalité, fraternité » faisait encore de nous, bons ou mauvais élèves, des hommes et des femmes…
J'ai bien peur que l'école de la normalité des années 10 du siècle présent, qui nous formate désormais « travail/training/jeu de rôle/forcing/exécuting/boulot/télé/dodo/tais toi et prends les sous qu'on te donne/paye et si ça va pas, fais le 08 892 tatata »… fasse de nous des « humanuscules ».
Je descendrais bien dans la rue, j'adhèrerais bien à des associations de résistance, je signerais bien des pétitions… Mais je préfère l'écriture et je rejoins de tout cœur les poètes, les chanteurs, les musiciens, les artistes de tout Art, qui ont choisi d'être les « mauvais élèves » de la normalité…

Le contrôle de l'état des véhicules ? Ce n'est pas que je sois résolument contre… Mais il y a peut-être dans les normes dites sécuritaires, des points « à discussion »…
En voici un :
La fermeture/ouverture automatique par commande électronique, de la vitre côté conducteur ou côté passager. Les véhicules neufs aujourd'hui, ne sont plus équipés de poignées (à l'avant) aux portières afin de fermer ou d'ouvrir manuellement la vitre. Si le système électronique a une défaillance et que l'une de ces vitres, celle du côté du conducteur par exemple, est perpétuellement fermée, il n'y a plus alors qu'à ouvrir la portière pour payer son essence avec la carte bancaire, ou régler le péage de l'autoroute… Ou tendre son permis et sa carte grise au policier qui vous contrôle. Peu pratique certes ! Il vaudrait mieux se rendre chez son garagiste et faire effectuer la réparation. Mais le garagiste lui, vous répondra qu'il faut revoir tout le système électronique, immobilisera votre voiture durant une semaine… Et bonjour la facture !
Alors, non au point de contrôle « capital » pour la fermeture automatique de la vitre !
Cela fait un an que je roule avec ma portière avant côté conducteur fermée, et je ne m'en porte pas plus mal !
A travers cet exemple je démontre à quel point la normalité nous impose ses fonctions automatisées sur lesquelles les êtres que nous sommes ne peuvent plus intervenir librement.
J'abomine cette normalité, et si je dois la subir je ne lui dis jamais « merci » et encore moins « amen » ! Cette normalité, je lui suis infidèle, peu amène, irrévérencieux et si je puis m'y soustraire, j'en suis fort aise !

Tout a un prix

Dans le système économique marchand et clientéliste qui est celui que nous connaissons aujourd'hui, le prix d'un produit ou d'un service n'est autre que celui de la valeur en argent que représente la transaction réalisée entre la personne (ou le groupe de personnes) qui achète ; et la personne (ou le groupe de personnes) qui vend… Quand ce n'est pas – ce qui semble le plus important de nos jours – la valeur que ce produit ou ce service représentera dans un avenir proche ou dans un projet de société dominé essentiellement par de nouveaux besoins, de nouvelles aspirations plus individualistes que collectives.
Pour les uns, ceux qui achètent ; le prix à payer représente la dépense en argent à envisager tout d'abord, puis à effectuer ensuite, selon l'importance de son budget, afin d'acquérir ce produit ou bénéficier de ce service.
Pour les autres, ceux qui vendent ; le prix déterminé représente le plus grand profit possible à réaliser.
Dans ce contexte de dépense pour les uns et de profit pour les autres, le prix a perdu son sens originel, naturel…Et véritable, puisqu'il n'était autre que celui que représentait concrètement, par la monnaie, moyen d'échange fluide et universel ; le travail accompli pour fabriquer ce produit ou procurer ce service.

Or en ce sens là, le sens naturel et originel, tout a un prix !
Ce prix est déjà au départ, celui de l'existence même de la matière première ou des éléments constitutifs de base de ce qui va devenir un produit fini. Ensuite vient le travail, la « facture » (au sens de façon), la conception de la forme puis l'étude de l'adaptabilité en vue de l'utilisation pratique.
Dans le prix d'un service, la matière première est l'intelligence qu'il y a, à concevoir en son esprit, l'existence de ce service… Ensuite, tout comme pour le produit, vient le travail de réalisation pour l'adaptation et l'utilisation.
Notons que l'on retrouve autant dans la fabrication d'un produit que dans la conception d'un service, l'intelligence… Et j'irais même plus loin, du fait de cette intelligence : le prix a une âme !
L'on pourrait selon un vœu maintes fois exprimé par certains d'entre nous (on peut rêver)… Supprimer l'argent. Mais cela ne changerait rien au prix des choses et des services, le seul et vrai prix, celui qui a toujours existé, et que l'on nous a forcé à oublier pour nous convaincre que « gagner encore plus », réaliser des profits, satisfaire notre « ego », c'était mieux.

Entre évènement culturel et effet mode

Le succès et l'engouement auprès d'un large public, la reconnaissance médiatisée d'artistes, de chanteurs ou d'écrivains ; et qui parfois traversent plusieurs générations ou tout au moins une époque, sont bien plus un phénomène de mode qu'un véritable évènement culturel, dans la mesure où cet effet de mode imprime et impose sa trace sur la portée de l'évènement culturel par lui-même s'il en est…
C'est l'effet mode, par l'engouement qu'il suscite, par le ralliement du plus grand nombre, qui fait la « pensée unique », l'espérance unique… Et je dirais même la « foi unique »… Autour du succès de l'artiste, du chanteur ou de l'écrivain.
L'évènement culturel par lui-même s'il en est ; s'il n'est pas porté par le succès, ni soutenu par les médias, s'il ne s'inscrit pas dans un courant de mode ou de tendance, et cela quelle que soit sa portée ou son destin, apparaîtra toujours dans sa naissance, puis dans son développement et dans le temps de sa poussée, comme un personnage « orgasmique », étrange, souvent dérangeant et contesté… Un personnage reconnu par les uns mais exclu par les autres.
C'est cette disparité entre des sensibilités culturelles, émotionnelles et personnelles, souvent irréconciliables et ennemies, qui constituent à mon sens le « fait marquant », de l'évènement et de son auteur.
Lorsque la plupart des contemporains de l'évènement et de son auteur se rallient à cet évènement et à l'auteur de l'évènement, par un phénomène de mode amplifié par les médias traditionnels, se forme alors une « pensée unique » pouvant devenir une « pensée inique » se ramifiant en voies dérivantes qui, pour la plupart d'entre elles, finissent par se rejoindre autour d'un même concept : celui du « bien fondé » excluant ou invalidant tout ce qui n'appartient pas à ce « bien fondé ». Ainsi le « bien fondé » entre dans le « formel »… Et ce qui contrevient au « bien fondé » entre dans « l'informel ».

L'éternel débat « Droite/Gauche »

Sans entrer dans une polémique « Droite/Gauche »… C'est fou ce que depuis des temps immémoriaux, une telle opposition génère de débats d'idées, de combats souvent féroces, d'opinions diversement tranchées et argumentées, mais toujours irréconciliables tant les sensibilités sont exacerbées, et dépendantes d'une expérience personnelle.
Je me pose tout de même la question suivante :
De quel côté selon ce que l'on pourrait définir comme un « esprit de vérité » (si tant est qu'il existe un esprit de vérité) se trouvent la générosité, la bonté, l'humilité, les valeurs d'humanisme ; la non

dépendance (vécue en soi et prouvée par ses actes et par ses choix) à l'argent, aux apparences et à tout ce qu'un pouvoir dont on peut disposer, exerce sur les autres ?
Tout cela, est-ce de droite ou de gauche ?
Le seul fait d'être dépendant (et semble-t-il, heureux de l'être) du pouvoir que l'on peut avoir sur la destinée des êtres, tant par son intelligence et sa force que par les moyens matériels dont on dispose… M'incline à penser que cette dépendance au pouvoir, si « confortable », serait plutôt de droite…
Mais au sens « noble » du pouvoir, même la générosité, la bonté, l'humilité, les valeurs humanistes portées en soi… Parce qu'elles constituent un pouvoir, seraient « de droite »… Dans la mesure où l'on chercherait à les imposer sinon de force mais le plus souvent (et je dirais « le plus insidieusement ») par un système de pensée « séducteur » et fédérateur de sensibilités diverses.
La générosité, la bonté, l'humilité, les valeurs humanistes… Ne devraient elles pas être dissociées de ce pouvoir qui devient le leur, du fait de l'idée généreuse et forcément vraie que l'on se fait de ce pouvoir ?
Etre essentiellement et uniquement des réalités, du vécu, des faits, des actes ?
Voici donc la réponse que je suggère : du côté de la réalité nue des êtres qui pratiquent la générosité, une réalité vierge de toute idéologie.

Il faut reconnaître qu'au-delà de cet éternel débat « Droite/Gauche », il est une autre réalité dont la conscience de l'existence devrait nous éclairer de manière à ne pas nous « fourvoyer » lorsque nous exportons notre pensée vers des personnes de notre environnement relationnel, que cet environnement soit proche ou plus général…
Cette réalité selon une expression populaire, imagée et couramment utilisée, c'est celle des « atomes crochus ».
Il est parfaitement clair qu'en présence de personnes d'une sensibilité (culturelle ou émotionnelle, d'idées ou de mode de vie) très opposée à la nôtre, il est bien difficile de manifester par exemple, de l'affection ou de souhaiter rencontrer ces personnes, ou encore de correspondre avec elles.
L'on ne peut alors tout au mieux que reconnaître leur existence et concevoir qu'elles puissent s'exprimer ; sans envisager de les convaincre à tout prix du bien fondé des inclinations de notre pensée intime ou de notre sensibilité.
D'ailleurs, quoi que nous réalisions, quelque plus favorable soit à notre égard l'opinion d'autres personnes, nous « n'aurons jamais la côte » auprès de gens qui ne nous estiment pas… Et que selon leurs dires nous « bassinons » souverainement.
Alors pourquoi, avec ces gens là, se lancer dans d'épuisantes polémiques, « ferrailler » de la plume ou de la parole… Jusqu'à ce moment inévitable d'affrontement, de violence, de brutalité, de vulgarité ? D'autant plus que, dérivant ainsi jusqu'à l'intolérance manifeste, l'on se discrédite aux yeux des gens qui, habituellement, nous apprécient…Ou hésitent encore à nous reconnaître.

L'écrivain, le poète et l'artiste, eux, peuvent dans une œuvre, traduire leur ressenti, leurs émotions, le regard qu'ils portent sur le monde, et même leur pensée profonde… Sans pour autant s'exposer directement ni se découvrir totalement ; créant ainsi dans leurs œuvres, des personnages représentatifs, en imaginant des situations, des évènements ou en transposant ces situations ou ces évènements par eux-mêmes vécus.
Mais les gens ordinaires que nous sommes (par ce qu'il y a d'ordinaire en nous)… Même si certains de ces gens ordinaires que nous sommes, sont aussi des poètes, des écrivains ou des artistes, ne pouvons passer notre vie à sans cesse « ferrailler » ; ou à vouloir à tout prix avoir raison, « avoir la côte ».
Cette contingence aux « atomes crochus » (ou « non crochus »), qui est de notre condition humaine ; c'est comme une force gravitationnelle dont on ne peut se libérer.
Ne plus dépendre de cette force, serait la preuve que l'esprit humain évoluerait… Parce qu'il franchirait une limite jusqu'à lors jamais atteinte.

En des situations très graves et très sensibles cependant (guerre, révolution, émeute,

émergence d'un pouvoir totalitaire, arbitraire) lorsque sont menacées des valeurs essentielles telles que la liberté et la vie, et par là même l'existence de gens que l'on défend ; il est alors nécessaire de recourir à la violence…
Nous sommes encore bien loin d'atteindre cette limite au-delà de laquelle l'esprit humain peut évoluer… D'un « palier historique » dans le temps d'une génération.

Ils n'ont rien compris

Et alors ? Faut-il les en blâmer, les présenter dans les biographies d'écrivains et d'auteurs disparus, comme des êtres, des mères, des pères, des membres de la famille, des chroniqueurs de l'époque, ou des éditeurs… Qui ont méconnu, ignoré, sous estimé, méprisé ces rêves, ces écrits, ces œuvres de toute une vie, d'écrivains ou d'auteurs devenus aujourd'hui étudiés et lus ?
Faut-il par exemple brosser un portrait peu flatteur de la mère d'Arthur Rimbaud, qui fit ramener son fils par les gendarmes après une fugue ?
Faut-il maudire la belle mère de George Sand, qui voyait en sa bru une femme si peu disposée à élever des enfants, tenir une maison, un rang social, et toujours dans ses écritures, ses rêves et ses histoires ?
Faut-il reprocher à Madame Sintès, grand-mère d'Albert Camus, d'avoir voulu faire de son petit-fils un tonnelier comme l'était son père à Belcourt, un quartier populaire d'Alger? D'avoir hésité lorsque Monsieur Germain, l'instituteur du jeune Albert, proposa de présenter ce dernier au concours des Bourses ?
C'est fou ce que l'on s'attache à donner le « mauvais rôle » à ces êtres qui, selon les biographes et les chroniqueurs d'aujourd'hui, n'ont « rien compris » au talent, à la portée d'une œuvre de l'écrivain de jadis…
En somme ces êtres là seraient pour la postérité, voués à une sorte d'enfer, pour n'avoir pas en leur temps, su reconnaître le talent de l'écrivain ou de l'auteur aujourd'hui étudié et commenté…
Il a toujours été habituel, de fustiger, de maudire, de condamner, d'exclure, et cela en vertu d'une morale, d'une mode, de mœurs et d'usages ayant cours, ou d'une nouvelle culture…
Je ne pense pas que l'esprit humain puisse vraiment évoluer tant que l'on n'envisage pas de se libérer de la pesanteur exercée par le regard que l'on a sur le passé, un regard qui ne s'est fait que par ce que l'on nous a mis sous les yeux (même si ce que l'on nous a dévoilé était vrai)…
Peut-on en vouloir à une vache qui, dans son pré, voyant passer un train, ne fait pas la différence entre un TGV et un TER ?
Peut-on en vouloir à une mère, de ne pas avoir encouragé son fils ou sa fille dans une voie qui lui était étrangère et qu'elle n'envisageait donc pas pour son fils ou sa fille ?
Peut-on en vouloir à tous ceux et celles qui, en leur temps, n'ont « rien compris » ? Cela a-t-il vraiment de l'importance, d'insister, de revenir sans cesse sur toutes sortes d'anecdotes, de faits, d'évènements, de propos rapportés ; bien plus pour maudire ou condamner les contemporains de l'auteur de jadis, que pour parler de l'auteur dans son environnement relationnel ?
Ils n'ont rien compris ? Foutez leur la paix déjà, pour commencer… C'est-à-dire : ne leur tapez pas dessus comme il arrive parfois que l'on frappe d'un coup de torchon un chien qui n'a pas fait pipi au bon endroit…

Tribunal de l'Histoire

Le seul enfer ou paradis auquel je crois, pourrait être le « Tribunal de l'Histoire ».
Ainsi certains personnages célèbres, selon les œuvres dont ils sont les auteurs, selon ce que leurs contemporains ont subi ou bénéficié de ces œuvres ; sont en enfer ou en paradis…
Le « Tribunal de l'Histoire » est en quelque sorte la mémoire d'un peuple ou d'une civilisation.

Mémoire de ce qui a été réalisé, dit, écrit, puis transmis de génération en génération par des témoins, des biographes, des historiens ou des observateurs du monde et de la société, en un temps étudié de l'Histoire humaine… Entrent cependant dans cette mémoire, les jugements, les avis, les idées, le regard ou la vision des contemporains d'une part ; puis des gens de notre génération présente d'autre part, selon ce qui est présenté…
Volontairement je ne cite ni « saint », ni « démon », ni héros ni lâche ; ni aucun personnage de l'Histoire, de la littérature, d'un quelconque contexte politique, économique ou social ; aucun scientifique, « sauveur », grand découvreur, bienfaiteur, tyran, criminel, philosophe, homme de religion, de révolution ou de guerre…
En tant qu'écrivain et poète, je ne puis ni directement, ni avec engagement, participer au « réquisitoire » des uns, ni à l'habilitation des autres… Pas plus que je ne puis, de l'autre côté du réquisitoire me constituer « avocat de la défense »… Ou de l'autre côté de l'habilitation, prendre le parti des détracteurs ou opposants.
Le « Tribunal de l'Histoire n'est rien d'autre que cette mémoire collective d'un peuple ou d'une civilisation, une mémoire qui déjà, porte en elle-même son réquisitoire ou son habilitation.
Mais c'est bien à mon sens, cet enfer ou ce paradis dont le « juge suprême » est la mémoire de l'humanité toute entière.
Ma femme me faisait observer au sujet de ma réflexion sur le « Tribunal de l'Histoire » qu'en définitive, puisque toute chose, toute vie, toute civilisation est appelée à disparaître ; et qu'en comparaison des centaines de millions d'années de la Terre, de l'immensité de l'univers ; l'être humain n'est rien… Alors l'enfer, le paradis, le « Tribunal de l'Histoire », ne sont que des mots ou des idées vides de sens…
C'est elle, ma femme, ainsi que nombre de gens pensant comme elle, qui en définitive, a peut-être raison.
En somme ce « Tribunal de l'Histoire » que je compare au paradis ou à l'enfer des croyants d'une religion, ne serait qu'un même verdict déjà déterminé avant tout « procès »…
Allez donc demander à un condamné dans un « couloir de la mort » d'une prison Américaine, ce qu'il ressent vraiment tout au fond de lui, de ce verdict de mort avec lequel il vit dans son étroite cellule durant des années…

Ce qui fédère, ce qui rassemble…

J'accorde plus de crédit à l'idée de ce qui fédère plutôt qu'à l'idée de ce qui rassemble.

L'on ne rassemble pas autour d'un régime politique, d'un système économique, d'une idéologie ou d'une pensée, des gens d'origines ethniques, de sensibilités, de cultures et de modes de vie très différents les uns des autres.
C'est pourtant ce qu'on tenté de faire des régimes de dictature, des rois, des princes, des généraux d'une armée ; ou même d'autres régimes politiques tels que des démocraties ou des républiques, dans des états aux frontières sans cesse mouvantes au gré des traités, des alliances ou d'arrangements dynastiques, économiques ou stratégiques. Frontières d'ailleurs, souvent mal définies et ne tenant compte ni de la langue parlée par les gens ni de la géographie.
Par contre lorsque des réalités de la vie quotidienne directement vécues par les gens, deviennent très sensibles, alors ce sont bien ces réalités qui s'imposent d'elles mêmes en tant que moteurs d'une révolution ou d'un changement important.
Si, par exemple, tu gagnes 60 euros par mois dans un pays d'Afrique, d'Amérique ou d'Asie et que du jour au lendemain, ce dont tu te nourris (galette de maïs ou bol de riz) te coûte plus que tu ne gagnes en travaillant ; c'est bien cette réalité là, et elle seule, et tout ce qui lui est liée, qui va « fédérer » des gens d'origines ethniques ou culturelles aussi nombreuses que diverses.
Prétendre rassembler est une imposture… Ou une forme d'exercice du pouvoir visant à uniformiser par la force, à « formater » une société, un pays (et pourquoi pas le monde).

Mais fédérer c'est se lever, s'insurger en face d'une réalité inacceptable, en entraînant derrière soi et avec la participation de quelques uns à l'action que l'on mène ; des gens qui, de toute évidence, ne peuvent être « rassemblés », mais sont unis dans la même souffrance, la même privation de liberté, le même besoin d'exister…
Fédérer, je le conçois, n'est pas gouverner, édicter des lois ni former un projet de société. Mais c'est peut-être par là qu'il faut commencer… Avant de prétendre rassembler.
Autour de la réalité d'une souffrance, d'un besoin ou d'une aspiration jamais encore pris en compte, il y a une œuvre commune à réaliser entre gens de pensées, de cultures et de modes de vie différents.

Couverture médicale

Comment meurt un Américain ou un Irakien sans couverture médicale ? S'il ne meurt pas de vieillesse ou, plus jeune, brutalement ?
Sur les champs de bataille Européens du temps de Louis 14 ou de Napoléon, l'on versait de l'alcool par un entonnoir dans l'estomac d'un grand blessé, provoquant ainsi un coma éthylique, avant d'amputer le blessé d'un bras ou d'une jambe…
Un chirurgien de l'armée Française du 1er Empire lors de la bataille d'Essling, recherchait à Vienne chez un quincaillier, une scie « spéciale » pour couper des os aussi importants qu'un fémur ou un tibia…
Et de nos jours, n'y a-t-il pas des « hôpitaux » à ciel ouvert où l'on étend les blessés ou les malades à même le sol, où l'on pratique une « médecine » ou une « chirurgie » semblable à celle des champs de bataille Napoléoniens ?
Plus de cinq milliards d'humains n'ont pas de « couverture médicale ». Comment mourront-ils s'ils ne meurent pas de vieillesse ni brutalement ; c'est-à-dire de maladies ou de cancers, si ce n'est que là où ils gisent, dans la rue, au fond d'une cabane ou dans ce qui ressemble à des hôpitaux mais n'en ont que le nom ?
Les étouffera-t-on de quelque chiffon pour abréger leur souffrance, leur versera-t-on de l'alcool avec un entonnoir afin de les plonger dans un coma éthylique précédant la mort ?
Les humains qui eux, bénéficient d'une « couverture médicale », dans nos hôpitaux équipés en soins palliatifs, meurent sous oxygène, branchés à des poches de sérum nourricier, et maintenus en une vie précaire, dans une conscience atrophiée et nébuleuse, parfois même dans une vie végétative…
Chaque jour « gagné sur la mort » est, dans une certaine mesure, pour les médecins, une sorte de « victoire »… Mais à quel prix !
Puisque la vie est un combat jusqu'au dernier jour de l'existence, je comprends que l'on puisse donner à un être humain, la possibilité par les traitements de la science médicale, de lutter jusqu'au bout, même dans une situation désespérée.
Mais il est une autre réalité :
Une réalité que l'on n'évoque pas, par pudeur, par hypocrisie… Ou parce que si l'on en parlait comme on parle des profits boursiers, ce serait plus scandaleux, plus inacceptable encore, qu'un licenciement de dix mille salariés, aux yeux des gens que nous sommes.
Et cette réalité là, c'est bien celle qu'en terme d'argent, de profit, une journée de plus rapporte aux géants de l'industrie médicale et pharmaceutique.
Lorsqu'une personne qui nous est chère disparaît, le seul fait de sa disparition est pour nous un grand chagrin.
Lors d'une disparition accidentelle, rapide et donc brutale, le chagrin est aussi grand (ou pas moins intense si l'on veut) que lors d'une disparition « lente »…
La mort est la mort, quelle qu'elle soit, et de quelle manière elle survient. Lorsqu'elle est rapide, et

donc brutale, il y a en moins… Ces journées qui n'en finissent pas et qui se succèdent au goutte à goutte… Ces journées durant lesquelles la vie qui fut, n'est déjà plus que du souvenir… Alors qu'elle est encore.

Le suicide

Si je devais un jour me suicider, plutôt que de « mourir pour rien », je choisirais de mourir en défendant des gens dont la liberté et l'existence sont menacées et qui se trouveraient dans une situation désespérée…

Et si par miracle je ne mourais point et que de surcroît les gens que je défendrais seraient sauvés ; et si je persistais dans ma résolution de suicide, alors je saisirais l'occasion d'une nouvelle situation pour défendre des gens…

Et si d'aventure en aventure, à chaque fois je ne mourais point et des gens seraient sauvés ; alors peut-être renoncerais-je à ma résolution de suicide dans la mesure où je commencerais à croire qu'en définitive, on ne meurt pas vraiment en défendant les gens.

Il ne resterait assurément, que le « suicide pour rien », c'est-à-dire le suicide parce que l'on fait le choix délibéré de mourir de sa propre main. Et dans ce suicide là, qui est de toute évidence le suicide le plus courant ; la seule forme de suicide qui ne soit pas « pour rien » est celle que l'on décide parce que l'on souffre trop et que l'existence nous est devenue insupportable.

Se suicider par exemple, pour « montrer » aux gens (de sa famille ou de son environnement professionnel) qu'ils « ne nous ont pas compris »… Ou pour « laisser un message » au monde, à sa famille, aux gens qui nous ont maltraité, bafoué, mal aimé… C'est se suicider pour rien. Le « message » en fait, n'est rien d'autre dans sa réalité nue, qu'une éclaboussure de sang sur un vêtement… Après l'éclaboussure, les « ah » et les « oh », les larmes, les questions sans réponse, les regrets… Et le « Grantenterrement général », la vie reprend ses droits, nos droits… Ces droits qui sont comme une « force gravitationnelle » à l'intérieur de notre « bulle »…

Sondage

Vous avez le choix entre :

-La réussite d'un projet en lequel vous êtes associé à d'autres personnes de votre connaissance et d'aspirations semblables aux vôtres

-La réussite de votre projet personnel par la venue d'une circonstance, d'un évènement ou d'une rencontre favorisant votre réussite

Estimez vous possibles, et donc réalisables conjointement, les deux projets ?

Privilégiez vous la réussite de votre projet ou du projet commun ?

Dans le cas où la réussite de votre projet personnel impliquerait nécessairement que vous ne participiez plus comme avant au projet commun :

-Seriez vous prêt à renoncer à votre réussite personnelle ?

-Mettriez vous votre réussite au service de la réussite du projet commun dans la mesure où votre réussite pourrait entraîner celle du projet commun ?

-Si vous renonciez à votre seule réussite personnelle, investiriez vous pour l'avenir dans la réussite du projet commun ?

Pensez vous que les deux moitiés ou parties coupées et séparées d'un fruit « pas tout à fait mûr » peuvent parvenir à maturité ?

Loi ancienne, loi nouvelle…

Pour ceux et celles d'entre vous qui auraient lu la Bible « de fond en comble »… Bien que je pense au fond de moi que la Bible est « probablement » un livre d'homme écrit par des hommes dits et reconnus comme des « prophètes inspirés directement de Dieu »…
L'ancien testament serait en quelque sorte « la loi ancienne », et le nouveau testament serait « la loi nouvelle ».
Dans la certitude qui est la mienne, de l'évolution de l'esprit humain, je dirais que « la loi ancienne » est une forme de pensée ancienne ; et que la « loi nouvelle » est une forme de pensée nouvelle…
Une pensée, qu'elle soit ancienne ou nouvelle ; habituelle et traditionnelle ou révolutionnaire, n'a pas « force de loi » et ne vient pas en vérité d'un homme en particulier ou d'un courant d'idées partagé et susceptible d'être imposé par des hommes… Elle procède d'une « alchimie » de l'évolution des êtres vivants. Et dans cette « alchimie » entrent les éléments d'une connaissance qui viennent peu à peu dans le « creuset ».

La « postérité positive », condition du bonheur ?

La « postérité positive » peut-elle être une condition du bonheur dans la définition et dans le ressenti que les êtres humains ont du bonheur ? Dans l'idée bien sûr, que les êtres humains se font de la postérité, du temps de leur vivant ?
Je m'explique :
Un riche salaud, craint et détesté, n'ayant de toute évidence pour avenir au-delà de sa mort, qu'une « postérité négative », peut-il être « de son vivant », vraiment heureux ?
Ne vaut-il pas mieux être pauvre, bon et populaire, sachant que viendra probablement une « postérité positive » ?
La vie « de son vivant » passant comme un souffle, je ne puis en mon entendement, concevoir que l'on puisse être riche salaud, craint et détesté, et cela dans le seul bonheur « de son vivant » que celui qui consiste à se tortiller de régal comme un gros asticot sur un bout de viande pourrie… Imaginons que l'asticot soit de surcroît un « asticot prédateur » ayant éliminé du bout de viande pourrie, tous les autres asticots « concurrents »…
A mon avis, le riche salaud, craint et détesté se moque de la « postérité positive ». Et, dans cette vie qui passe comme un souffle, le riche salaud, craint et détesté s'évertue et se complaît à se tortiller comme un gros asticot prédateur, puisque après sa disparition, il n'y aurait que du néant ou « un grand trou noir »… Et dans l'idée d'une postérité, il sait bien, le riche salaud, craint et détesté, qu'une « postérité négative » n'aurait aucun effet sur lui « de son vivant »… car, si elle en avait vraiment une, il cesserait d'être salaud et deviendrait peut-être bon et populaire.
Bien évidemment, toujours dans le même ordre d'idée, de ressenti et d'entendement que j'ai ; un pauvre salaud et détesté « de son vivant », aura, si l'on peut dire, une « postérité négative » (dont il se moque éperdument). Postérité d'ailleurs, qui « ne fera pas long feu »…
Quant au riche, bon et populaire, lui, on l'aime « de son vivant », sans doute pour sa bonté et pour la popularité qu'il a en fonction de sa bonté… Mais « de son vivant » il est aussi certain qu'on l'aime parce qu'il est riche et pour ce que sa richesse apporte aux gens.
Et dans une « postérité positive », le riche bon et populaire sera dans l'esprit des gens qui se souviendront de lui, l'égal du pauvre bon et populaire, puisque l'argent n'est une valeur que « du vivant » du riche ou du pauvre.
Il est cependant une postérité bien meilleure et plus « valorisante » à mon sens, que la « postérité positive » consécutive à une vie riche ou pauvre, de bonté et de popularité… C'est la postérité de

celui ou de celle que l'on a aimé autrement que « parce que… » et dont on se souvient comme un rêve que l'on a fait dans son enfance, un de ces rêves vrai, aussi vrai que celui de voir la mer pour la première fois, ou une étoile nouvelle dans le ciel de la nuit.
Certes, par comparaison avec une vie qui passe comme un souffle ; quelques dizaines, centaines ou milliers d'années de postérité ne représentent presque rien en face des cinq milliards d'années que notre planète peut vivre encore jusqu'à ce que le soleil ait brûlé tout son hydrogène…
La postérité de Jésus, de Mahomet ou de Bouddha, par exemple, qui a déjà traversé des centaines de générations d'humains ; durera-t-elle cinq milliards d'années ?
La vie passe comme un souffle… La postérité c'est le prolongement du souffle.
Le riche salaud, craint et détesté ; le pauvre salaud et détesté… Ne savent pas ce qu'ils perdent. Et s'ils le savent (parce que les curés et les moines le leur disent ou parce qu'ils en ont malgré eux l'intuition), comment peuvent-ils encore accepter de n'être que de gros ou petits asticots prédateurs se vautrant dans la viande pourrie ?

N'oublions pas, entre le riche et le pauvre, bon ou salaud, populaire ou non, aimé ou détesté « de son vivant »… Une catégorie qui comporte tout de même sur Terre un très grand nombre d'humains : le « pauvre manne de riche ». Et celui là, de toute évidence, il est exclu de la postérité, il n'est classé ni « bon » ni « populaire », il est le « légume à mouliner », le « veau » à forcer, il est pressurable, corvéable et modelable à merci… (enfin, c'est ce que se disent entre eux avant de se bouffer, les riches salauds, craints et détestés qui se tortillent de régal sur le bout de viande pourrie) …

L'égalité des chances

De toutes mes forces avec la plus grande violence, je m'oppose au principe de la sélection par l'argent…
Si tu es riche avec une âme « lambda » et une petite culture, ou pire si tu es riche avec une âme « eau de vaisselle », ou pire encore si tu es riche avec une âme noire ; il est inadmissible que tu puisses réussir tout simplement parce que t'as l'argent pour payer…
D'une âme « lambda » et d'une petite culture, tu produis une élucubration personnelle aussi « lambda » que ton âme.
Avec une âme « eau de vaisselle » et une culture pauvre comme un jour sans pain, ton œuvre est un torchon.
Et avec une âme noire et une culture inexistante, ton œuvre est un tas de fumier…
Ame « lambda », âme « eau de vaisselle » ou âme noire, si tu es riche tu n'as que l'argent pour payer…

Si tu es pauvre avec une belle âme et une culture honorable voire phénoménale, il est inadmissible que tu ne réussisses point.
Moralité, pour que les pauvres avec de belles âmes puissent « monter sur le podium », il faut virer du podium les riches à l'âme lambda, eau de vaisselle ou noire.
… Mais je « fais une fleur », cependant… Aux riches qui ont une belle âme et une culture honorable voire phénoménale : ceux là, j'oublie leur argent et je leur accorde l'égalité des chances…
En tapant au clavier…

En tapant au clavier l'on fait à son insu des fautes d'orthographe que l'on ne ferait pas si l'on écrivait à la main… D'autant plus que l'exprimé suit directement la pensée et que l'on tape vite.
Certes il est possible de se relire avant de valider et donc d'envoyer, mais à ce sujet je donne en exemple une situation précise pouvant survenir…
Tu écris la dernière phrase d'un message. L'on sonne à ta porte. C'est un ami, un visiteur. Et tout juste avant d'ouvrir la porte, tu cliques sur le bouton « envoyer »…

Pourquoi ce réflexe immédiat qui consiste à publier le texte sans avoir « prévisualisé » et donc relu ?
Pour une raison purement « technique » si je puis dire. Parce que, « planté » sur l'action entreprise (l'écriture du message) ton ordinateur au bout d'un certain temps d'inutilisation, va s'éteindre tout seul et que lorsque tu reprendras ton travail, les données risquent d'être perdues puisqu' entre temps, la connexion aura « lâché »…
Il te faut tout recommencer, et bien sûr, tu n'as pas fait de brouillon ni écrit ton message sur un fichier word.
Tu as écrit en direct…

J'écris toujours sans jamais me demander si ce que j'écris, sera oui ou non, un « monument littéraire ».
Je travaille à vrai dire certains textes plus que d'autres, et même beaucoup plus encore parfois… Et de toute évidence, si je « balance » l'un de ces textes sur un forum, ce sera forcément par un « copié/collé ».
Il m'arrive, tout à fait naturellement et spontanément, et cela depuis mes débuts sur Alexandrie ou ailleurs, d'écrire en direct, sans brouillon et sans avoir rédigé et enregistré le texte dans un fichier word.
Parfois après coup, je me dis : « tiens, c'est dommage de ne pas récupérer ce message » et de faire cette fois un « copié/collé » en « sens inverse » c'est-à-dire du forum vers le fichier word. A ce sujet je dois dire que j'ai eu des expériences désastreuses, tant dans la gestion « usine à gaz » de mes fichiers (Où inclure par exemple le texte ?) que dans la manière dont le texte est reproduit dans le fichier (il n'y a pas forcément adéquation entre les systèmes d'exploitation).
Je me suis retrouvé avec des « copié/collé » style « olé – olé », où les mots se trouvaient espacés n'importe comment ; et pour tout remettre en place, cela m'a pris plus de temps que de recopier à la main le message du forum et de le taper ensuite sur mon fichier word.
Les expériences désastreuses étant trop nombreuses à mon goût, j'ai renoncé à « tout récupérer » de ce que je souhaitais récupérer.
Aussi ai-je dans ma forge et dans tous les ateliers que j'ai visités, de ces productions « torchées » selon l'humeur ou l'esprit du jour, et éparpillées en d'impossibles recoins oubliés ou inexplorés… quand elles n'ont point pris, purement et simplement, le fil de l'eau ou de l'air, ou la route des étoiles…
La route des étoiles ? C'est peut-être la seule « vraie postérité »…

A propos de « copié/collé »…

Il y a dans les forums de Passion des Mots : « Ecrits de nos membres »…
Si je comprends bien, c'est là que nous pouvons produire nos textes.
J'admets volontiers qu'un « copié/collé » puisse être ressenti comme une « pièce rapportée », dans la mesure où ce qui est lu n'a peut-être pas lieu d'être présenté dans un forum essentiellement destiné à un échange, à une communication, à un dialogue entre membres…
Mais… « Ecrits de nos membres » est suffisamment explicite à mon sens, pour que l'on envisage de produire là, quelque chose « de son cru ».
Publiant d'ordinaire mes textes sur mon site ou sur mon blogue, il me paraît évident (et tout à fait normal) qu'un membre de Passion des Mots ou d'ailleurs, ne se connecte point, occasionnellement ou régulièrement, sur mon site ou sur mon blogue… A moins qu'il ne s'y connecte par pur hasard, par curiosité ou même… pourquoi pas, d'une manière « inquisitoire »… Alors dans ce cas, l'on découvre que le texte a été aussi reproduit dans le forum.
Quel intérêt ? Pourquoi reproduire un texte en plusieurs exemplaires ?
Tout simplement parce que ce texte est comme un livre dans deux ou trois librairies. Tu ne vas pas forcément dans les trois librairies et tu n'y aperçois pas forcément non plus trois fois le même

livre…
A quoi servirait un livre édité que l'on ne présenterait nulle part ?
Et pourquoi ce même livre édité, ne serait-il pas visible dans deux ou trois librairies ?

La honte de notre époque…

La honte de notre époque sans repères, sans valeurs, sans avenir, complètement pourrie où l'on ne respecte plus rien, où l'on ne croit plus en rien et où l'on propulse sur les scènes du monde des guignols en couleurs au ventre vide et à la tête pleine de tripes en plastique... C'est que sur le Web, on n'y va à 90% pour le porno!
Dès que tu oses rêver de visages, d'étoiles et de "belles choses", tu passes aux yeux du monde (et des offichiens et faiseurs de modes et autres crétins décideurs prédateurs) pour un pauvre con que l'on écrabouille de souverain mépris.
Rien que le Cul, la Gueule et le Fric, dans ce monde pourri... C'est pas le monde que je souhaite voir crever, c'est cette pourriture! Et y'en a marre du Cul, de la Gueule et du Fric!
En tant qu'écrivain et poète, j'entre dans le maquis et je prends le fusil à mots pour mitrailler toute cette vermine dont je ne veux pas devenir l'esclave... Ou l'adorateur béat qui se vautre comme un asticot sur le bout de viande pourrie...

Egalité des chances, suite…

A mon sens, le gosse que l'on a sorti de l'école pour qu'il aille « bosser », il a peut-être contre les apparences, une belle âme... Si ses notes sont bonnes dans toutes les matières… Et "on n'a pas des bonnes notes" -des vraies bonnes notes-je m'entends, pour rien!)
Bien sûr, "avoir une belle âme" n'est pas forcément "être meilleur qu'un autre"... C'est un "état d'esprit", un comportement, un regard, un "relationnel" avec les autres, une "culture", des "dispositions", une volonté, une énergie, une réflexion personnelle...
"Avoir une belle âme" c'est aussi "avoir du ressenti", des "coups de gueule", des spontanéités parfois "un peu limite"... Mais bon, "personne n'est parfait"...
Les autres élèves de la classe de ce gosse, qui ont rigolé "connement" parce qu'il était venu en classe un jour d'hiver en short, furent dans le temps de cette stupide rigolade, d'une âme "eau de vaisselle"... En l'occurrence, même une âme "lambda" (avec un pouvoir de réflexion très "basique") n'aurait peut-être pas "autant rigolé"...
Je ne dis pas que ce gosse dont on a « coupé les ailes » aurait forcément été titulaire d'un BTS ou d'un diplôme d'ingénieur après quelques années d'études supérieures... Mais ce qui est certain c'est qu'il n'a pas bénéficié de cette égalité des chances que défend Azouz Begag...

Ce n'est qu'un cri mais il pourrait un jour porter…

J'appelle tous les peuples du monde à s'insurger et à se révolter contre toutes les oligarchies économiques, financières et idéologiques.
Nous en avons assez de mourir de faim et de maladies par la faute de toutes ces oligarchies.
Nous ne voulons plus travailler comme des forçats sur les grands chantiers du monde.
Nous ne voulons pas que notre planète meure asphyxiée et empoisonnée par la faute de toutes ces oligarchies.
Nous en avons assez de ces dictatures militaires ou dynastiques, qui mettent devant nous des tanks et des fusils quand on crie notre faim et notre misère dans la rue.
Nous en avons assez de ces gouvernements qui font alliance avec les oligarchies de prédateurs.
Nous en avons assez d'être trompés et volés.

Nous en avons assez d'être maintenus dans l'ignorance, de ne pas savoir et de ne rien pouvoir décider par nous-mêmes pour nous-mêmes et pour nos enfants.

Le Pouvoir

Ceux qui ont le pouvoir ne peuvent exercer leur pouvoir que par l'existence de ceux qui soutiennent ce pouvoir et en profitent.
Ainsi, sans les « aide prédateurs » il n'y a plus de prédateurs.
Perdant les moyens d'exercer leur pouvoir, les « prédateurs en chef » tombent à terre.
La première des violences contre le pouvoir autoritaire, arbitraire et prédateur, consiste à s'opposer, à s'insurger, à se révolter et à « éclaircir les rangs » de ces légions de collaborateurs implantés dans toutes les structures administratives, économiques et sociales d'un pays… et du monde.
Il est peut-être moins difficile de négocier avec des généraux ayant perdu leur pouvoir, qu'avec les représentants de ces légions scélérates et sans âme, prêts à se rallier par opportunisme à une idéologie au sein de la quelle ils espèrent « se faire une place au soleil ».
Certes, négocier avec les « grands chefs » n'est pas une entreprise aisée, loin s'en faut !
Mais là où réside l'intelligence, même prédatrice ; le combat par une autre intelligence a plus de sens qu'un combat contre la bêtise et la lâcheté…
Dialoguer et négocier avec les lâches, c'est donner au pouvoir prédateur la possibilité de se reproduire.

A propos de la postérité…

Georges Réveillac sur un forum d'alexandrie, nous dit : « je vois deux sortes de postérité.
-Postérité personnelle, celle de Victor Hugo, par exemple.
-Postérité assurée par autrui, celle d'un inventeur méconnu dont l'invention est utilisée tout au long des siècles. Celle de l'éboueur qui, lui aussi, a fait son possible pour améliorer la condition humaine.
Pour faire court, j'appelle la première « postérité égoïste » puisqu'elle concerne l'égo, et la seconde « postérité altruiste »… »

Que penser de la « postérité égoïste » ?
L'égoïsme est-il un mal, un bien, ou ni l'un ni l'autre ?
La vache dans son pré, qui voit passer un train, et ne fait d'ailleurs à priori aucune différence entre un TGV et un TER, est-elle égoïste ?
Si la postérité, concept purement humain, est le prolongement de ce « souffle » qui symbolise la durée de la vie ; alors on peut dire de la postérité (pourquoi pas) qu'elle est pour l'animal, la faculté de se reproduire.
En somme l'animal, en se reproduisant, prolonge le souffle de sa vie. Et en ce sens, il en est de même pour l'humain.
L'humain et la vache sont-ils « égoïstes » en prolongeant le souffle de leur vie par la reproduction ?
La « pensée » écrite, parlée, dessinée, sculptée ou traduite en musique ; peut-elle se reproduire ?
Imaginons que la « pensée » soit spermatozoïde ou ovule… Et que de la rencontre entre deux pensées [ou entre plusieurs pensées, l'une ou les unes « spermatozoïde(s), et l'autre ou les autres « ovule(s)]… Naisse une pensée nouvelle, tout comme un être nouveau, ou plusieurs pensées nouvelles ?
En somme, la pensée, en se reproduisant, prolongerait le souffle de ce qu'elle contenait lorsqu'elle s'écrivait, se parlait, se dessinait, se sculptait ou se traduisait en musique…
Aucun être vivant n'a « inventé » la reproduction… Ni l'humain, la postérité.
La reproduction n'est pas une « idée » mais une réalité.

Ce bois dont tu es fait…

A trop s'évertuer à présenter la meilleure image possible de soi, et cela d'une manière continuelle et parfois ostentatoire ; l'on se fait plus d'admirateurs que de vrais amis…
Ecouté, cru, apprécié, lu, invité… Tout cela tu le seras, certes…
Mais tes vrais ami(e)s sont ceux et celles qui savent de quel bois tu es fait ; de quelle sève vit ce bois, de quelle résine il peut saigner et de quels petits insectes il est habité dans sa chair…
Les admirateurs ne savent pas la sève, ni la résine, ni les petits insectes… Que cependant ils imaginent à leur façon.
Et lorsque apparaissent sève, résine et insectes (car ils viennent toujours, quelque image de toi que tu présentes) ; alors s'envolent ou se détournent de toi les admirateurs dont toi-même tu ne chéris que l'admiration qu'ils te portent.

La planète en mal d'énergies

Ce brave « toutou » que l'on aperçoit, tout seul, assis entre deux baraquements, « dénote » un peu, au beau milieu de cette « foire » qu'est le festival international de géographie à Saint Dié des Vosges… D'un côté l'espace François Mitterrand, bâtiment d'architecture ultra moderne ou se tient le salon de la gastronomie ; et de l'autre côté de l'allée (où personne ne passait à ce moment là) ces baraquements, vus de l'arrière : des chalets aménagés pour de la petite restauration ou pour du commerce de produits de terroir…
Devant le bâtiment ultra moderne, et dans l'allée située entre les chalets, il y avait « un monde fou », à cette heure de midi. Mais du côté du toutou, c'était le désert… Tout seul, le toutou !... Comme la Terre dans le vaste univers et dans l'expérience unique et solitaire de son existence éphémère… Comme la vie en nous que nous vivons au milieu de la foule, des bruits de voix et de la mouvance, de la grande mouvance de l'humanité en marche…

Le « catastrophisme » n'est-il pas, par lui-même et donc, par les comportements qu'il induit, responsable des catastrophes qui surviennent ? D'autant plus que ce « catastrophisme » est organisé, médiatisé et présenté comme une « religion nouvelle » dans un monde où l'on ne croit plus en rien (à l'exception de l'Argent) ?
« La planète en mal d'énergies »… Ou si l'on veut, en France en 2007, un « Grenelle de l'Environnement » ?
N'y a-t-il pas là, en effet, une « religion » censée nous rassembler tous ensemble dans cette idée très actuelle de croissance économique compatible avec le respect de notre environnement naturel ?
Le nucléaire… Par exemple, dont on nous a tant débattu, dans ces conférences lors de ce festival… Le nucléaire qui, selon les experts, les partisans, les « nouvelles technologies plus sûres », serait « la solution » (combinée avec les énergies renouvelables)…
Mais pour Tchernobyl (où l'on n'avait pas la technologie d'aujourd'hui) nos gouvernements, nos scientifiques, nos « décideurs économiques » nous ont menti à l'époque.
Alors, comment « leur » faire confiance, avec ces « nouvelles technologies » qu'ils nous présentent, dont ils nous expliquent qu'elles sont « sans risque »…

Pour ce « FIG » version 2007, sur un thème aussi grave, celui de la planète en mal d'énergies… En fait, en mal général de réchauffement climatique, de pollution atmosphérique et de ce « toujours plus » de profit, de croissance, de recherche d'un modèle économique calqué sur les pays les plus « développés »… Je vous invite à prendre connaissance des articles, textes de conférences, sur http://fig-st-die.education.fr/ (il y a là en effet, tous les thèmes, toutes les conférences et tables rondes des dernières années, et bien sûr de 2007)

Ce qui m'a cette année le plus interpellé, c'est ce film de Jia Zhang Ke, un réalisateur

Chinois : « Still Life »…
Une ville du Fengié est en partie engloutie (construction d'un barrage), et l'autre partie de la ville est en démolition. Arrivent dans cette ville des personnages brisés par leur vie amoureuse. L'on voit des milliers de gens sur les chantiers de démolition, armés de masses et de pics, gagnant 50 Yuans par jour (une misère)… De part et d'autre de l'immense vallée où vivent 20 millions d'habitants, s'échelonnent des kilomètres et des kilomètres de rangs d'immeubles gris, sans architecture définie (comme des « cages à lapins », de 10/15 étages, à perte de vue… Un paysage en perpétuel bouleversement, le paysage du barrage des Trois Gorges.
Je me suis dit : « Et comment sera le monde lorsque tant et tant d'humains, tant de villes et de constructions sans fin, engloutiront les paysages ? »
Je nous vois nous, actuellement, en Europe, avec nos jolies maisons fleuries, nos beaux petits lotissements bien arrangés, nos tonnes d'eau à gogo, nos bagnoles, notre confort, nos vacances, nos voyages organisés, tout ce qu'on bouffe, tout ce qu'on consomme, toutes ces cartes de crédit dans notre portefeuille… Et, d'une manière générale, tout ce dont on jouit… Par le travail de forçat de millions de gens sous alimentés, sans eau, sans électricité, qui vivent à 15 dans 6 mètres carrés !
Et l'on voudrait (pour se donner bonne conscience) que tous ces millions de millions de gens arrivent à vivre comme nous !... Sans rien partager, sans rien remettre fondamentalement en cause (de tout ce dont nous jouissons)… Comment cela pourrait-il être possible ?
La Terre « pètera »… Hélas !
En attendant, nous vivons dans la nouvelle religion du catastrophisme médiatisé, et nous chantons dans nos églises Chrétiennes les jours d'enterrement, de mariage, de Pâques : « cela est juste et bon » !

De Grammophone, dans un forum d'Alexandrie, le 24 octobre 2007

« Pour chaque député non réélu, les Français devront payer 417 120 euros = 60 mois x 6952 euros

C'est la nouvelle indemnité chômage des députés ! Repris ce matin sur RMC par JJ BOURDIN qui souligne que les élus de la gauche à la droite sont tous d'accord !

La plupart des médias n'en parlent pas !

A l'issue des 5 ans d'indemnités, les députés non réélus percevront " à vie " 20 % de ce traitement : soit 1390 euros par mois.
L'information sur la nouvelle indemnité "chômage" des députés a été révélée par "Le Canard Enchaîné" le 7 février 2007. Puis reprise et précisée par le Midi Libre, le 1er Mars 2007. Curieusement, ce sont les seuls médias à en avoir parlé. Silences totaux du côté des télés, radios ou des autres journaux, habituellement pressés de dénoncer les parachutes en or de certains grands patrons (certes avec raison...). »

Et voici ce que je dis…

…Voilà bien la preuve certaine d'une inégalité flagrante entre :
-Les méritants qui méritent, c'est à dire ceux qui bossent toute leur vie dans des métiers difficiles où il faut avoir du talent, de la responsabilité, du courage, une grande "force de travail" et beaucoup d'investissement personnel...
-Les "non méritants" qui évidemment ne méritent pas, sont plutôt des voleurs, des privilégiés

du fric, des combinards véreux...
N'en déplaisent à ceux qui ne sont pas spécialement choqués par cette injustice là, je ne vois pas en quoi le fait de siéger à l'assemblée nationale justifierait une indemnité de 417120 euro puis d'une pension à vie de 1390 euro par mois... lorsqu'on n'est plus élu à la fin de la période.
Il est clair, d'autre part, qu'en 20 ans, depuis 1985 environ, l'écart entre les salaires moyens des Français, et les revenus des 3500 "plus riches" de ces Français, a été multiplié par 10 (grâce aux revenus fonciers, locatifs et surtout boursiers)... Ce qui veut dire qu'on gagne beaucoup/beaucoup plus avec du capital (immobilier ou en actions) qu'en travaillant en exerçant un métier, une activité, ou en étant salarié...
Personnellement, je ne respecte que la valeur travail. Je n'ai aucune vénération, aucun respect, aucune reconnaissance pour "le pognon sans le vrai travail"! (et qui plus est, ce qui va avec d'ailleurs, le pognon sans le mérite, c'est à dire le pognon facile, ramassé à la pelle par spoliation et prédation...)
N'en déplaise aux gens qui ont encore des doutes à ce sujet (ou qui trouvent "ça" normal, ou qui trouvent des arguments pour avancer que c'est "concevable"... je dis : cela est inadmissible et il faut l'exprimer vivement et publiquement... Et ne pas hésiter à attaquer les "aficionados" (convaincus ou consentants) de cet état de choses...
Ce qu'il y a de sûr, c'est que jusqu'à la fin de ma vie, personne, absolument personne (du côté des convaincus et des consentants) ne me fera jamais changer d'avis quelque argument qu'il me présente; et que j'aurai toujours la même violence, la même hargne, le même rejet, le même dégoût pour ce genre d'injustice (l'inégalité à ce niveau là)... Et pour bien d'autres choses encore, tout aussi inacceptables.
Au moins c'est clair : on sait ce que je pense.

…Les seules inégalités que je conçois et que je reconnais, sont les inégalités naturelles : celles qui procèdent de la réalité (du monde, des êtres vivants, de l'univers)...
Ainsi dans une portée de cinq chatons, il en est un "moins fort, moins résistant que les autres"... Et un arbre résistera mieux au vent qu'un autre par exemple...
Cela c'est "dans l'ordre des choses". Je le reconnais donc.
Par contre, toutes les inégalités qui sont le fait de l'homme (et qui ne sont pas du fait "naturel"), celles là, je ne les accepte pas, je ne les reconnais pas et je les combats.
Mais il y a cependant (et c'est heureux) une égalité "souveraine et incontournable" : l'égalité par le fait de cesser d'exister (mourir)...
Ainsi le riche, le "salaud de riche", celui qui gagne mille fois plus avec ses stock-options, ses dividendes d'actions et ses revenus financiers, qu'un salarié, un artisan, un PME... Même s'il vit cent ans et plus, le fait qu'un jour il cessera d'exister, cela me "sérénise" en quelque sorte...
En effet, s'il devait pouvoir vivre mille ans, ou dix mille ans, je crois que j'en crèverai de rage en cinq minutes!
Je suis "très heureux" de cette égalité par la mort...
... Dans le fond, le "bon dieu", il a "bien fait les choses"!
"K't'y bouffes k't'y bouffes pas, t'y crèves quand même"... Dit la cigale arabe à la fourmi arabe!
Eh bien que l'une chante jusqu'à sa mort, et que l'autre amasse des provisions jusqu'à sa mort!

…Pour un "vieux" député (de droite ou de gauche) non réélu et qui percevrait donc cette indemnité de 417120 euros, et ensuite une rétribution mensuelle à vie, de 1390 euros ; il serait tout de même bien difficile à ce député, séduit par le "rêve américain", de se faire construire une belle villa à

Malibu en Californie afin d'y "couler les jours heureux" de sa retraite... Sans doute ce "pactole" de 417120 euros ne suffirait-il pas, quand on pense à ce que coûte déjà, avec l'achat du terrain, la construction d'une maison sur la côte Basque ou méditerranéenne en France...
Aujourd'hui, en cet automne 2007 annonciateur de tous les dangers (ceux liés aux grands bouleversements climatiques) la Californie est en feu. Plus de 250000 personnes déplacées, des villes en flammes, cent mille hectares déjà dévastés, et vu du ciel, une immense langue de fumée noire et de bouillonnements de flammes avançant, poussée par les vents brûlants des déserts ou descendant des montagnes...
1700 pompiers protégeaient initialement la ville de Malibu, cet "Eldorado" du "grand rêve américain" (un rêve qui, notons le, implique tout de même pour devenir réalité, d'être en possession de colossaux moyens financiers)...

Ce nombre de 1700 pompiers a été réduit à 900, suite à de nombreuses protestations d'autres habitants d'autres villes.
Faut-il se réjouir du fait que Malibu (et tant et tant de belles villas californiennes) soient autant la proie des flammes que les quartiers "populaires" (si l'on veut) de Los Angelès?
Y voir là, par une sorte d'esprit de vengeance, par animosité ou haine des "riches", par quelque "malédiction divine", une "justice"?... Ce qui à mon sens, serait complètement absurde, irresponsable.
Les grandes catastrophes naturelles, celles qui dévastent des pays entiers, et contre lesquelles on ne peut rien faire au moment où elles surviennent ; ne font aucune différence entre les "riches" et les "pauvres", entre les peuples et la vie vécue par ces peuples...
Outre les biens matériels (villas, monuments, infrastructures de loisirs, parcs d'agrément, voitures, propriétés privées...) que possèdent ou dont jouissent les gens, il y a aussi tout ce que les gens ont fait, leurs souvenirs, leurs écrits, leurs oeuvres, leurs albums de photos, leurs documents personnels... Que tout cela soit de n'importe qui, riche ou pauvre.
Un milliardaire, s'il n'a pas péri dans les flammes, peut se faire reconstruire une belle villa.
Un "pauvre bougre" dont la petite maison en éléments péfabriqués a brûlé, s'il est mal ou pas assuré, se retrouve à la rue...
Mais l'un et l'autre ont perdu des souvenirs qui ne peuvent jamais être reconstitués ou rachetés.

Petite chronique d'un jeune pompier de Los Angelès

Dans les décombres encore fumantes d'une villa de Malibu, notre groupe d'intervention d'arrière garde chargé de la surveillance de feux couvant, a exhumé hier après midi sous une dalle de béton disloquée, à proximité d'une armoire métallique tordue et noircie ; une caisse éventrée contenant de gros livres à couverture de cuir…
Ces livres, assez épais, n'étaient pas cependant des livres imprimés. Nous prîmes l'un d'eux et le feuilletâmes. C'était le journal intime du propriétaire des lieux dont nous venions tout juste de retrouver le crâne noirci et quelques ossements éparpillés dans la couche de cendres, entre deux poutrelles fracassées.
Dès la lecture des premières pages nous fûmes atterrés par le contenu de ce journal, vraisemblablement rédigé par un milliardaire septuagénaire… Une confession accablante, macabre, obscène et détaillée d'un vieux pédophile, nécrophile de surcroît.
Nous trouvâmes dans les décombres d'autres habitations, des journaux intimes, ainsi que des manuscrits, des documents autobiographiques, des lettres… Tout cela écrit par des gens qui, de toute évidence, avaient été des personnages importants ou fortunés.
Il n'était question, à la lecture rapide de ces feuillets, de ces journaux intimes, de ces manuscrits dont certains étaient visiblement destinés à la publication ; que de relations de vacances, d'histoires d'amour raté, de déconfitures sentimentales, d'ambitions personnelles, d'érotisme grossier et de

fantasmes de toute nature… En somme, une « littérature » assez médiocre et d'une banalité exaspérante à mourir d'ennui.
C'est inimaginable tout ce que nous récupérâmes dans les décombres, de livres – journaux et de manuscrits pour la plupart d'entre eux à demi calcinés ; et nous jetions pêle-mêle ces ouvrages disparates dans de grandes brouettes que nous poussions, convergeant ainsi vers un foyer encore incandescent que nous avions repéré, un entassement de cendres de boiseries provenant de ce qui subsistait d'un chalet.
Nous lançâmes avec violence, insolence et dégoût, et d'une joie mauvaise il faut le dire, dans le foyer encore activé, tout le contenu des brouettes.
Très vite montèrent vers le ciel de gigantesques flammes dévorant ces œuvres scélérates, abjectes, obscènes, indignes de l'humanité ; ou d'une médiocrité, d'une banalité désespérante et sans avenir désormais…
Nous réservâmes toutefois au livre journal du vieux milliardaire pédophile, un sort particulier, à la mesure de ce que nous pensions qu'il méritait… Nous le déchirâmes en petits morceaux, le mélangeâmes à de l'eau boueuse, le réduisîmes en boulettes pétries avec rage, puis nous enfonçâmes les boulettes l'une après l'autre en les tassant dans la cuvette renversée et fendue d'un WC en marbre blanc. Et nous pissâmes tous ensemble dans la cuvette…
Poursuivant notre mission de surveillance des feux couvant, lors de la traversée d'une zone urbaine plus « populaire », tout aussi ravagée après le passage des flammes, nous trouvâmes, abandonnée sur un trottoir, une petite valise métallique contenant des carnets, des cahiers, des livres, quelques CD-ROM, clés USB et une dizaine de disquettes informatiques…
Au vu d'une étiquette collée à l'intérieur de cette valise, tous ces documents épars, qui en apparence n'avaient subi aucun dommage, appartenaient à un nommé Gaye Thenbuck, poète des rues…
Nous lûmes quelques feuillets, parcourûmes des pages de carnets et de cahiers, et fûmes tous très étonnés, et ravis à dire vrai, de l'écriture pour le moins inhabituelle, étrange et fort émouvante de ce poète des rues totalement inconnu…
Nous décidâmes d'un commun accord, de porter tout cela, rangé dans la valise, jusqu'au bureau de la DAPPMC [Département d'Archives Pour le Patrimoine Mondial Culturel]

Oscar FIRE, jeune pompier volontaire, Los Angelès, le 25/10/07

Le jeune pompier de Los Angelès, suite et fin

Voici la réponse d'un lecteur à la chronique du jeune pompier de Los Angelès, parue dans la revue NEW WORLD UNFORMATED…

… … … Pour un pompier, mon cher monsieur, vous la foutez mal ! Au lieu de neutraliser les foyers encore actifs, vous faites repartir l'un d'eux et y jetez dedans des livres !
L'on n'avait pas vu cela depuis Hitler ! Quel sacrilège ! Et de quel droit vous pouvez décider de la valeur d'un livre sous le prétexte fallacieux que ce livre vous semble, je cite votre propos « indigne de l'humanité » ?
De plus vous vous réjouissez de la mort du propriétaire de la villa, dont vous avez retrouvé les ossements dans la cendre…
Vous méprisez ces gens « importants et fortunés » dont vous recueillez les souvenirs sous forme d'écrits intimes que vous jetez dans des brouettes avant d'en faire un feu de joie.
La mort de tous ces gens ne vous choque nullement et vous êtes, monsieur, d'une vulgarité et d'une grossièreté inadmissibles lorsque vous déclarez avoir pissé tous ensemble sur le livre réduit en boulettes de ce milliardaire que vous exécrez et qui n'est pas plus prédateur qu'un autre prédateur de la même envergure.
Vous prétendez, à vous lire, éliminer les œuvres de ces prédateurs mais leur existence sur cette planète est une nécessité car ces prédateurs et leurs œuvres sont la loi du monde, la loi de la jungle,

la loi de l'être vivant (et donc de l'être humain) le mieux adapté à survivre, à dominer les autres êtres par sa force, sa férocité et son intelligence.
Votre poète des rues, ce Gaye Thenbuck, dont vous récupérez les écrits dans une valise abandonnée sur un trottoir, n'est qu'un illuminé, un fada, un va-nu-pieds de la littérature, un illustre inconnu dont les propos ont sans doute exaspéré les gens qu'il pensait, cet imbécile à l'âme de guimauve, séduire avec sa voix et sa philosophie de merde… Et vous prétendez le déifier, lui donner une vie éternelle au Panthéon de cette culture mondiale qu'est la DAPPMC, une organisation de fêlés, d'intellectuels soit disant humanistes mais qui n'en sont pas moins eux aussi, élitistes… Et fanatiques des références universitaires, des prix littéraires et des salons en vogue ?
J'ai la ferme intention cher monsieur, de vous dénoncer aux autorités afin que vous soyez condamné pour avoir activé un feu lors d'une mission de surveillance.

Nike CREWTYN, of Département Armament and Weapons Corporation.

Et voici la réponse du jeune pompier à Nike Crewtyn...

... Je ne puis laisser passer vos propos inadmissibles, monsieur. Vous êtes un parfait crétin, un crétin dangereux de surcroît… Ainsi que tous les gens qui pensent comme vous (ou à peu près).
Tous ces documents, livres et journaux intimes que nous avons brûlés sont des horreurs, des inepties et leur contenu n'a strictement aucune valeur, ne mérite aucune reconnaissance.
Vous évoquez ces autodafés d'ouvrages proscrits sous le régime d'Hitler, mais ces ouvrages là, monsieur, étaient assurément des œuvres de très grande valeur qui furent exclues du patrimoine de l'humanité et honteusement détruites par le feu sur la place publique au nom d'une idéologie raciste, élitiste et prédatrice…
Ce sont les gens de votre espèce, convaincus par les vertus du pouvoir et du droit du plus fort ; ou consentants et rampants comme des chiens à la vue d'un gros os, imbus de leur personne, de leur Ego, de leurs valeurs axées sur l'argent, le profit, les apparences, les modes et le confort égoïste, qui font le monde tel qu'il est, ce monde auquel je n'adhère pas et que je méprise…
Vous savez… Ce crâne du milliardaire pédophile… Eh bien je l'ai écrasé à coups de pieds. Et vos propos, monsieur, je les écrase aussi, avec la même férocité, de toutes mes tripes…

Oscar FIRE

Ces sources maudites qu'il faudrait obturer à jamais

Ces sources maudites qu'il faudrait obturer à jamais, ouvrent de longues plaies qui ruissellent jusqu'à l'océan dans lequel elles crachent les boues acides et ennemies de la vie, portées par delà les paysages traversés…
Il faudrait les boucher une à une, toutes ces sources maudites, et si elles sont trop cachées, trop inaccessibles, trop bien protégées par les roches et par les ronces qui les enferment, arrêtons au moins le cours dangereux des ruisseaux naissants venus de ces sources qui déjà, dévalent le long des pentes avant de devenir rivières puis fleuves…
Au nom de la liberté d'expression et de la démocratie, au nom de ce qui fut, nous outragea et que l'on ne veut plus revoir, au nom d'une « pensée nouvelle » et d'un « nouvel ordre du monde » ; l'on a cependant laissé prospérer toutes sortes d'idéologies.
Je pense en particulier à ces groupes ou organisations d'extrême droite, néo-nazies et autres fanatismes ; tous aussi racistes, aussi élitistes, aussi sectaires, aussi violents et aussi dangereux les uns que les autres ; et qui de toute évidence, ne peuvent en aucune manière contribuer au progrès de

l'humanité…
Ce sont ceux qui prônent de telles idéologies, ainsi que leurs partisans, avec les « consentants » parfois silencieux et hypocrites, qu'il faudrait réduire, dénoncer, exclure, mettre derrière les barreaux… Ou même éliminer. Ceux là même qui, de toute évidence, s'ils étaient au pouvoir ou protégés, excluraient les « indésirables »… S'il y a, oui, des « indésirables », c'est bien du côté où « tape injustement et arbitrairement le bâton » contre des personnes « venues d'ailleurs » ou qui résistent à l'oppression…
Pour prendre un exemple, celui de l'antisémitisme ; il n'y a presque plus personne en France qui aujourd'hui, ose proclamer ouvertement et publiquement son antisémitisme (Il serait poursuivi et condamné)… Ces gens là se cachent tous, agissent dans l'anonymat, dans la nuit ou dans l'ombre, pour souiller des cimetières et des lieux de culte ou barbouiller les murs de graffitis.
Vingt années de célébrations, de commémorations autour de lieux de tragédies et de monuments, et cela autant sous des gouvernements de droite comme de gauche ; ne sont en vérité que brassées de fougères pour tenter de boucher les sources maudites, ou trois bâtons en travers du ruisseau…
L'antisémitisme et tant d'autres discriminations raciales, religieuses, idéologiques, culturelles, sociales, politiques, économiques ; sont encore et toujours bien présents en notre beau pays de France.
N'existe à l'état latent, que ce qui officiellement, juridiquement, n'a plus « droit de cité » (en principe)…
Mais je le répète, au nom de l'expression libre, de la démocratie et de la diversité culturelle, l'on ne bouche pas les sources maudites avec du béton, on n'empêche pas les ruisseaux empoisonnés de couler… Et de parfaits scélérats au portefeuille bien garni, décorés et « bêtes à salons » ; et des cohortes de « monsieur et madame mademoiselle mondemoiseau Lambda » de tous horizons, ont « droit de balcon », « droit de porte à porte », droit de murmurer, et même droit de former des associations.
Le « Grenelle de l'Environnement » pour laisser aux générations prochaines un ciel et une Terre propres, c'est aussi cela : un combat sans merci contre les discriminateurs, contre ce silence des abrutis, des complices ou des consentants, duquel pourrait surgir les nouveaux holocaustes… et revenir les anciens pogroms.

Le regard de l'enfant devant la tragédie qui se noue

« L'innocence avec ses yeux tout ronds devant la tragédie qui se noue, c'est bien le privilège de l'enfance…
Le premier vrai chagrin est déjà un chagrin de grande personne. On se lève toujours trop tôt pour apprendre la méchanceté des hommes.
Et tous ces coups de bâton dans les reins arrachent le même cri mille fois répété : pourquoi ?
Quand on cesse de se demander pourquoi, c'est peut-être parce que l'on fait partie de ceux qui donnent les coups de bâton. » [juin 1983, premiers carnets, Yugcib]

L'innocence dans un certain sens « assez profond » pour moi, serait donc un privilège et une force. Une sorte de « Connaissance » dans ce qui, dans l'enfance, ne peut être qualifié de « Connaissance » au sens où nous entendons la Connaissance en tant qu'adultes…
Et cette innocence là, il ne faut pas y toucher, il faut la protéger, il ne faut en aucun cas la souiller, la dénaturer, la piétiner, lui faire subir les outrages de l'orgueil, de l'égoïsme et de la dureté des hommes.
Et il faut aussi, pouvoir entrer en communication avec cette innocence là, marcher avec elle, dialoguer avec elle, l'accompagner tout au long de ces chemins qui ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux de la Connaissance du monde, des gens, de la vie, sur lesquels nous avançons en tant qu'adultes…

Le vieil homme

Ce vieil homme ressemblait à un mendiant. Mais il ne tendait jamais la main et ne demandait rien. Il n'était ni plus riche ni plus pauvre que bon nombre des habitants de son village. Il marchait tout droit sur la route, allant sans cesse de l'avant. Il voulait voir le soleil en face de lui sans se retourner mais la route qu'il suivait, filait en direction du nord… Imaginant que tous ceux, avançant comme lui tout aussi droit, recevaient la lumière du soleil dans leurs yeux ; il savait bien cependant, que chacun suivait en réalité son propre chemin… Ou quelque autre chemin qui lui avait été indiqué ou suggéré…

Le prenait-on pour un mendiant ce vieil homme fagoté comme un chemineau, que l'on s'empressait de courir vers son champ, vers sa maison, vers son ouvrage à réaliser afin d'éviter de croiser son regard… Mais de quoi semblait-il si « mendiant » ? Lui qui ne tendait jamais la main et ne demandait rien à personne ?

Ne cessant d'avancer tout droit vers le nord du pays, lorsque venait le soir, c'étaient les lumières de la nuit qui lui venaient devant ses yeux… Les lumières des étoiles, les lumières des maisons des hommes dans les villages.

Et la nuit était froide comme la glace de l'hiver à la surface des étangs quand souffle la bise. L'on s'y sentait très seul dans le milieu profond et comme prisonnier du temps de cette nuit éclairée des hommes et des étoiles.

Sous une voûte grisâtre aux fluorescences électriques, dans la traversée de ces villages aussi urbanisés que les banlieues des grandes mégapoles, c'était le jour dans la nuit…

Un jour, il n'y eut plus ni matin, ni soir… Et toujours cette route, ces routes, ces espaces sans horizon au dessus desquels apparaissait un disque pâle et informe à travers un rideau de verre dépoli : c'était peut-être le soleil.

Alors le vieil homme, lorsque ses yeux étaient trop fatigués, marchait à côté de la route ; en bordure des champs et des jardins entre les villages urbanisés, le long des entrepôts, des hangars et des parcs à autos dans la traversée des « ZAC » et des « ZI »…

Dans les jardins, il lui arrivait de marcher sur les salades ; dans les champs il écrasait les jeunes pousses et dans les « ZAC » et les « ZI » il donnait des coups de pied dans les détritus éparpillés au sol…

Du jour où il n'y eut plus ni matin ni soir, et encore et toujours cette route, ce soleil gommé ou ces fluorescences électriques, le vieil homme avançait mais le sens de ses pas lui paraissait absurde, irréel… Il se souvenait d'un pays où il était né et qu'il ne pouvait situer, un pays où le soleil était chaud, le ciel sans poussières, la nuit sans fils de lumières bleues ou rouges et les yeux jamais fatigués…

Drôle de camping-car…

Il était là, au beau milieu de la place du village, en attente de quelque nouveau « client », le « fourgon à viande froide »…

Et il n'avait pas l'air d'un camping-car, ce véhicule mortuaire apprêté pour conduire en sa demeure éternelle, quelque « mémé » ou « pépé » du pays…

Tiens, ça serait une idée de racheter un vieux camion des Pompes Funèbres et de le bricoler en camping-car ! Deux ouvertures rectangulaires à percer dans la tôle de chaque côté pour les fenêtres, un coup de peinture verte pour faire écolo et hop ! Basta sur la côte Méditerranéenne… Peut être pas « à fond la caisse », ni par l'autoroute mais la vitesse on s'en moque !

De toute manière en perspective de la seconde et dernière extrémité de notre vie, l'on joue perdant quoique l'on ait déjà gagné ou quoique l'on gagnera encore demain… Alors les terreurs ancestrales, les superstitions, le « bien fondé » convenu et normalisé d'une « pompe » en chic et en noir et en chêne ou en sapin… Font que nous n'osons pas imaginer quelque farce saugrenue à faire, à

Madame la Mort… Et pourtant ! Un peu de sacrilège, d'ironie, d'insolence et de dérision, puisque le « rafiot » coulera, cela n'empêche pas la traversée de mauvaises mers ni l'arrivée dans le dernier port mais cela aide tant soit peu et c'est somme toute, une forme de « résistance »…
Et la « mémé » ou le « pépé » que l'on allonge dans un beau cercueil verni aux ferrures dorées, le beau caveau de famille pour lequel on se « fend » du contenu d'un livret A de la Caisse d'Epargne, la pompe dont on entoure le mort , les paroles de compassion à la sortie de l'église, les costumes sombres, le petit verre, le café et la brioche au bistrot du coin, les conversations genre « il était ceci, il était cela… » et, en garde ou tapis en silence au beau milieu de ce carnaval de gens endimanchés, dont certains feraient penser à des corbeaux ou même à des vautours, l'espérance du petit héritage qui dès le lendemain des obsèques, fera pousser des crocs à de belles bêtes humaines…
… Madame la Mort, dont le visage et la robe ne me font guère bander, épargne moi je t'en prie, les signes de la Religion, la messe ou l'absoute, la pompe et le caveau de famille et les discours inutiles… Dans le jardin du Souvenir, je ne rirai plus, je ne pleurerai plus et je serai là, dans la terre, sans voir ce que devient la Terre…

Petite marmelade littéraire hasardeuse, premier tableau…

Petits anchois sucrés dans le panier des poux dragueurs de mantes religieuses. Gros bérets jaunes piqués de plumes de geai dans la baignoire bleue de la reine des pissenlits homologués.

Ciseaux, couteaux, bobos, caca pot, yaourts à la noix de cajou, fanfreluches féminines soldées et coccyx cassés.
Pété dans le seau à champagne, roté dans le bidet et bu toute la bouteille de white spirit. A bas les anchois sucrés sacralisés et les barbarismes préfacés.
La vieille rombière aux mille sortilèges, un canard gigotant entre ses cuisses, sirote lentement son jus de trique, secoue silencieusement ses fesses molles. Il pleut des frites sans moutarde ni ketchup, et couac ! Le veau à l'eau, cent kilos de fraises pourries dans le plumard, une caille dans un chausson de singe savant, quarante mégots sous une couche de suppositoires…
Trois enfoirés muets dans un champ de queues, mille pastèques écrasées sur le tapis bleu des culs-de-jatte en caleçon long…
Le beau p'tit orgue électrique arrosé de sirop d'orgeat, les quatre fers en l'air.
T'as pas vu passer un buffle devant le tas de tuiles émiettées du grand basané ?
Hardie coccinelle, les ploucs aux chapeaux pointus ont ramé les petits pois, flytoxé les doryphores !
Il n'y avait rien d'essentiel à ajouter après les discours véreux des fossiles pensants et les discus philorasoir…
Et la Conne rit, et la Nonne hennit, et le baudet s'accroupit. Pipi de mal en pis, le robinet miro visant le pis, tant pis mouillant l'épi…

Petite marmelade littéraire hasardeuse, deuxième tableau…

Saugrenu, il s'offre nu aux incongrues…

Sot mont de piété culturelle, intelligent trou, frais minet/sec toutou, bébé grenouille dans le bocal de cervelles d'agnelles Chiliennes, pépé grenaille et sa pétoire en trompette…
Bikini sur la plage oui, bique dans le salon nenni.
Veni vidi vici, pénis vidéo whisky rateau vélo business man rat de feu vêle veau buse inepte manpower horrible cul vérolé hors cible cuvée rollerball papier pape hier papy-y est (sur le pot) hôtel terminus terminal en panne bip be bop kaho kapout… Tout est faussé, court circuité, TILT, merde, adieu la valise !

Le comte de Troussalé

Il mourut assis sur la cuvette de ses WC, le froc au bas de ses chevilles, son chapeau sur la tête, en chemise cravate et veston, le comte de Troussalé en son manoir craquelé…
Il avait brassé des millions d'euros et de dollars, réalisé de très grosses affaires, mordu les seins de ses maîtresses, joué au bridge et volé en jet privé d'une capitale à l'autre…
Au jour de sa mort sur son trône à caca, les yeux grands ouverts, abandonné de ses enfants et de sa servante, il commençait ce voyage dont jamais l'on ne revient… Il n'avait pas même pu saisir la chaînette d'alarme à proximité, pour appeler au secours, ni d'ailleurs la chaînette de la chasse d'eau…
On meurt où l'on peut, pourvu que l'on meure vite et sans souffrance et surtout sans angoisse…
De tous les continents et fuseaux horaires débarqueraient demain les petits enfants, les nièces et les neveux, pour se disputer le yacht de plaisance dont il n'était point fait mention sur le testament…

Les deux dinosaures

Il n'était pas « une fois au temps du Crétacé… »
Il était une fois… De nos jours. En un temps, celui de la fin du tout dernier siècle, où deux petits dinosaures, Racistax et Judalosaure, n'étaient pas plus gros que deux fourmis rouges de jungle équatoriale, quoique déjà très dangereux…
Ils appartenaient l'un et l'autre à l'une de ces espèces particulièrement voraces et en voie de développement.
Un beau jour, ils atteignirent la taille d'un âne. Ils étaient déjà réputés, dans le monde des autres dinosaures, tous resurgis des profondeurs des civilisations, pour être de grands prédateurs…
Comment pouvait-on désormais empêcher Racistax et Judalosaure de grossir encore, de gravir si rapidement les échelons de la hiérarchie des dinosaures ?
Les ancêtres de ces monstres régnèrent jadis en de nombreux pays où se creusèrent d'immenses charniers, et les témoins du temps de ces monstres puant la mort, le feu et le sang ; ont encore dans leurs oreilles le cri de ralliement des bêtes féroces…
Et le cri de ralliement aujourd'hui retentit, jusque dans la cour des écoles, et par toutes les marques scélérates, obscènes et profanatrices qui se font sur les murs, par les mots et par les images…
Aucune créature sur la Terre, aucune espèce vivante, aucun peuple des hommes, aucun pays, n'est responsable du malheur du monde. Parce que le malheur du monde ne vient que de cette crainte de l'Autre que nous avons tous en nous depuis le fond du Paléolithique… Cette crainte de l'Autre en laquelle certains d'entre nous que l'on écoute nous entraînent à leur suite et dans les actions qu'ils mènent… Et lorsque les temps sont durs et troublés, que les civilisations vacillent et que les guerres et bruits de guerre se généralisent, et que le ciel de surcroît s'emmêle, alors revient en force le temps de ces « fauteurs de troubles », de ces « indésirables », de ces « responsables » qu'il faut circonscrire, identifier, appréhender, regrouper, parquer, guetthoïser, et pour finir… exterminer !
C'est cela, le grand malheur du monde : lorsqu'on commence à désigner, insidieusement puis plus précisément, des « fauteurs de troubles »…
Faudrait-il aussi, et en toute logique, en toute justice ; dire de ceux qui discriminent, appellent au meurtre, à la délation, à l'exclusion, à l'élimination, à l'enfermement, à l'isolement… Ou qui en sont les complices ; que nous devrions tous les éliminer, eux ?
Faut-il répondre à la guerre par la guerre, à l'injustice par la cruauté de la vengeance, à l'arbitraire par l'arbitraire ? Par la désignation de nouveaux coupables (qui le sont certes mais par qui ont-ils acquis leur pouvoir) ?
Le combat, le seul, naturel, légitime et vrai combat, c'est celui que l'on mène directement et dans une situation précise contre ce qui met notre vie en danger, d'où que ce danger vienne et quelque visage qu'il ait au moment où il s'avance vers nous pour nous détruire ou nous réduire en

esclavage… Alors seulement là s'impose la violence.
J'ai dans l'idée que les animaux se gouvernent, s'organisent et se gèrent entre eux, toutes espèces confondues, bien mieux que ne le font les humains entre eux…

Ces forces qui bouillonnent en nous…

Dans ce qui constitue leur personnalité, et en particulier leur sensibilité et leur émotivité ; et dont l'arrangement est aussi complexe qu'un écheveau de fils reliés entre eux ou emmêlés en pelotes ; les êtres humains portent en eux des « champs de force » dont ils se servent, ou n'exploitent pas, ne maîtrisent pas ou méconnaissent…
Ces « champs de force » sont assez souvent de natures contradictoires et lorsqu'ils apparaissent ou se manifestent selon ou au gré de leur nature, ils surprennent toujours, ils déconcertent, ils horrifient même parfois…
L'un de ces « champs de force » peut être par exemple une combinaison faite d'intelligence, de connaissance du monde, de connaissance scientifique ou littéraire…
Un autre « champ de force » sera, lui, la combinaison d'une sorte de sensibilité ou de « voyance en soi », d'un don ou d'un talent particuliers associés à un regard, une « vision du monde », une conception intéressante du relationnel…
Il va de soi que de tels « champs de force » puissent être si bien accueillis dans la communauté humaine.
Mais il en est d'autres de ces « champs de force », qui ont le même effet que les éruptions de lave ou qu'un souffle brûlant surgis des entrailles de la Terre… Ou comme un front d'air glacial qui brusquement pétrifierait un paysage…
L'un de ces « champs de force » là, peut être par exemple une combinaison de violence soudaine et irréfléchie, et du sentiment que l'on a en soi de ne pas avoir été perçu ou reçu…
Cela peut être aussi une combinaison faite de « nombrilisme » et de surestimation de son Ego ; associés à une crainte que l'on peut avoir de l'Autre, ou à une remise en cause arbitraire et exprimée publiquement de cet Autre…
Ce sont tous ces « champs de force », dans leur ensemble et dans leurs contradictions, que nous portons en nous plus ou moins accentués, en perpétuelle opposition…
Il est en effet paradoxal que l'intelligence, la connaissance du monde, la connaissance scientifique ou littéraire ; que le talent, le don particuliers et la sensibilité associés à ce talent ou à ce don ; puissent coexister avec ces « forces éruptives », ces réactions révélatrices de « nombrilisme », de peur ou de contestation de l'Autre… Et parfois même de cette bêtise, de cette cruauté à l'égard d'une ou plusieurs personnes en particulier… alors que tout cela même est en totale contradiction avec ces autres « champs de force » si bien accueillis et qui font l'unanimité.

Dans cette tragédie qui se noue chaque jour par l'apparition et la manifestation de tous ces « champs de force » en perpétuelle contradiction… je n'ai trouvé qu'un seul « antidote » possible… Celui de l'image et du propos littéraire dans toute leur charge, leur forme et leur portée possibles d'une part… Et, une certaine bienveillance sans compromission ni hypocrisie à l'égard de bon nombre de mes semblables d'autre part…

Ce ne sont jamais les êtres en particulier, personnellement et frontalement, que je vise en privé ou en public ; c'est cette part d'eux-mêmes en laquelle d'ailleurs l'on se reconnaît tous plus ou moins, cette part d'eux-mêmes dont ils ont une certaine conscience ou qu'ils ignorent… Mais qu'ils accepteraient de réduire à sa moins virulente expression possible sinon à faire disparaître…
Quant à ces parts irréductibles de l'Etre, faites de dureté, de cruauté et d'absolutisme, il n'y a plus qu'à les combattre de front avec énergie et détermination…

Ce que les gens SONT…

J'aspire à la venue d'une société en laquelle les gens sont reconnus davantage pour ce qu'ils sont, plutôt que pour ce qu'ils font…
Non pas qu'il faille négliger ce que les gens font, parce que c'est utile et paraît-il « pour le bien commun »…
Mais ce que les gens sont chacun d'entre eux et qui est UN et unique entre tous, n'a « droit de cité » dans le monde où l'on vit ; que s'il sert, se soumet, se conforme…
Et je n'appelle pas cela « Etre »…

Au cœur même du réacteur

C'est en allant au cœur même de ce qui vit à l'intérieur des gens, sans aucune arrière pensée, sans profit pour soi même et sans dessein particulier ; que l'on parvient à démêler l'écheveau… Et peut-être à comprendre.
Tant que l'on n'a rien démêlé de tous ces fils enroulés et aussi reliés entre eux qu'ils le sont… Aimer ou haïr, ou tous ces sentiments qui leur sont associés tels que l'estime, la considération et par opposition la méfiance, le dédain ; ainsi que l'idée que l'on se fait des personnes… Tout cela n'a plus de sens.

Liberté chérie

De tous les exercices auxquels se livrent les humains, l'exercice de liberté est assurément le plus difficile, le plus périlleux et le plus imparfaitement réalisé. Parfois même cet exercice confine à l'assassinat pur et simple dans la mesure où il s'apparente à une œuvre de destruction ou d'une contestation systématique et permanente au nom d'un idéal, d'une vision du monde ou d'un engagement… Ou de « certaines préférences »…
J'ai osé imaginer et rêver la liberté sous un angle radicalement différent. Mais pour cela, il me paraît nécessaire de faire « table rase » de bien de jugements, de conformismes de masse, de modes qui « dépersonnalisent », d'à priori et surtout de cette tendance que nous avons souvent les uns et les autres, à surestimer ce à quoi nous croyons, à dévaloriser ce qui nous semble marginal et à nous servir davantage de ce qui séduit et trompe le monde plutôt que de ce qui en nous, pourrait faire l'éloge et l'expression épanouie de la liberté…
La liberté telle que nous en usons hélas en ce monde, construit des prisons, définit des « zones urbaines sensibles », rassemble des gens dans des camps, ouvre des déserts relationnels, fait des exilés, des victimes, de l'innocence blessée, pousse au crime, à la trahison, et dans la vie que nous vivons, ne cesse de multiplier les malentendus et de semer la discorde… Et tout cela dans l'intelligence perverse avec laquelle elle se manifeste, comme un vent que rien ne retient… Alors qu'elle devrait s'ouvrir devant nous tel un ciel immense et si riche de tout ce qu'il y a à découvrir, à apprendre, à aimer et à vivre en vol libre…
L'exercice de liberté est le travail d'une vie entière. Une « œuvre d'art » dirais-je. Sans doute une œuvre majeure, que l'on peut réaliser par la littérature, la poésie, ou toute forme d'art… Ou même dans l'humble condition d'une vie résumée en deux ou trois phrases par des gens de sa famille et par quelques amis sur une plaque funéraire…

L'œuvre d'écriture

L'œuvre d'écriture puise ce qu'elle produit dans la vie et dans ce qui est observé, vécu, ressenti, rêvé, pressenti, espéré…
L'œuvre d'écriture finit toujours par avoir un impact, à partir du moment où elle commence à voyager avec ce qu'elle porte en elle…

Ta maison ne brûlera qu'une fois, ou jamais…

Ta maison ? Elle ne brûlera peut-être qu'une fois dans ta vie… Deux fois si vraiment tu n'as pas de chance. Jamais, probablement…

Mais si elle brûle, sans doute parviendras-tu à sauver des flammes ce à quoi tu tiens le plus : des photos, quelques souvenirs, un certain cahier… Du moins tu essayeras.

Ainsi, si tu fais œuvre d'écriture, que cela soit d'abord de ta main, en des carnets, sur des cahiers ou sur des feuilles de papier rassemblées… Et si possible tu en réaliseras des copies que tu confieras à quelque ami sûr.

Ton ordinateur, qu'il s'appelle Cassiopée ou Archibald, est un être d'intelligence artificielle. Et les intelligences artificielles tiltent, se brouillent, ne savent pas vieillir et encore moins devenir des esprits…

Le petit univers que tu as créé de tous tes rêves, de tout ton imaginaire, de tout ce que tu as vu et vécu ; sous la forme d'un blogue ou d'un site… Est, certes, un être immense, mais fragile. Il peut être hacké, avalé, copié, perverti, volé… Et disparaître plus vite qu'un flocon de neige dans l'haleine qui monte de la terre… Et cela en dépit des « verrous » ou des « clefs » dont tu le sécurises.

Il n'y a ni dieux ni anges ni démons au sens de ce qui se croit universellement depuis les civilisations du Néolithique…

Ou plutôt si, il y en a ! Ce sont les Humains eux-mêmes ! Parce que certains d'entre eux ont réussi l'alchimie, et que par l'alchimie ils mènent le monde, leur monde, les gens que leur alchimie a sorti de l'ombre où ils demeuraient afin qu'ils accèdent à la lumière… Mais cette lumière n'est qu'une forme de lumière, une illusion peut-être… Une illusion que seule la dérision si illusion il y a, peut dénoncer.

Il n'y a ni dieux ni anges ni démons… Il y a toi et toi seul. Toi selon toi, contre tous les narcissismes, les nombrilismes ou ce que l'on te dit de faire, de ne pas faire, de croire, de ne pas croire…

Et toi selon toi, tu dois te sauver toi-même : c'est la seule possibilité que tu as de sauver les autres et en particulier ceux que tu aimes.

Si tu as des « trésors », ne confie à ta banque que les copies conformes à l'original…

Lettre ouverte à des tas de gens…

Quel que soit ton niveau culturel, ton âge, ton sexe, ta profession, ton caractère, ta sensibilité, le visage que tu as, tes idées, tes choix, tes loisirs, ta religion si tu en as une, tes goûts, tes préférences, ta personnalité, la couleur de ton ciel ou la couleur de ta voiture…

…Même dans le bleu le plus pur de ton ciel en ces instants où il se laisse surprendre, il manque une toute petite nuance de « bleu »… Une nuance essentielle cependant… Mais ce n'est pas de ta faute, tu n'y peux rien : cette nuance là est peu commune à l'espèce humaine, n'existe vraiment que dans le bleu du ciel de très rares êtres, ces êtres dont l'esprit a pu conserver tout au long de la vie, une certaine « pureté originelle »…

Et cette « qualité » là ne confère à vrai dire aucune supériorité et son pouvoir réel n'est autre que celui de son rayonnement. Elle ne confère aucune supériorité car elle ne rend pas celui qui a cette qualité, plus puissant ni plus dominant… Ce serait même le contraire puisqu'elle marginalise par rapport aux valeurs essentiellement matérialistes de la société humaine.

Elle n'a pas non plus de pouvoir réel parce que depuis que le monde des humains existe, nous vivons au quotidien, comme nous vivons depuis toujours et cela en dépit des progrès technologiques et scientifiques…

Elle rend les êtres différents c'est tout ! Elle n'a qu'un pouvoir de rayonnement. Et que représente le rayonnement d'une étoile dans un univers si vaste dont on ne peut jamais atteindre des confins

encore et toujours plus éloignés, plus inaccessibles ?
Cette nuance de bleu là, s'il s'avérait possible de la définir et de la décrire, ressemblerait je crois, à l'un de ces innombrables visages de l'amour, mais en beaucoup plus beau encore que l'amour…
L'on y discernerait, dans ce visage de l'amour, comme un regard d'émerveillement tel que seuls, de très jeunes enfants peuvent avoir et exprimer en toute spontanéité. Et l'on percevrait également dans un tel regard, une très grande humilité…
Tout ce qui nous lie aux êtres les plus proches de nous, en l'absence de cette nuance essentielle de « bleu », se fait et se défait au gré d'une brise aussi capricieuse qu'imprévue venue balayer cet horizon qui entoure toutes nos croyances.
Tant que la relation entre les êtres n'est pas affectée par un accident imprévisible mettant cette relation en péril, tant que les influences extérieures à cette relation n'exercent qu'une pression modérée, que les intérêts des uns et des autres demeurent communs et liés… Le bleu habituel du ciel suffit, avec toutes ses nuances.
Ce n'est point l'amour qui manque, sur la planète des Humains ! Il y a en effet ce « cocon » de certitudes, d'affections, d'émotions partagées, de souvenirs et de projets, que les êtres ont, ensemble… Pour un temps… Ou pour une vie entière.
Mais sans l'émerveillement perçu ou exprimé, sans la pureté originelle de l'esprit et sans l'humilité ; vient un jour où la relation doit subir l'épreuve de l'absence de cette nuance essentielle de « bleu ». Alors la forteresse que l'on avait édifiée contre l'adversité et contre l'absurdité, s'écroule… Des amitiés de vingt ou trente années se diluent comme une sauce fine dans une eau de vaisselle ; des reconnaissances, des préférences et des vénérations disparaissent ou deviennent des refus, des rejets, des antagonismes ou sombrent dans l'indifférence…
En somme, toi et bon nombre de personnes autour de toi ; vous aimez sans avoir au fond de vous l'essentiel de l'amour…
Il n'y a que les enfants, les vieillards, les « simples » et les agonisants… Qui ne « flambent pas »…
Les enfants parce qu'ils n'ont pas encore la connaissance et l'expérience ; les vieillards parce qu'ils ont perdu leur intégrité physique et n'ont plus le pouvoir de la séduction ; les agonisants parce qu'ils n'ont plus rien à perdre ; les « simples » parce qu'ils sont comme les enfants…
Par tout ce que tu sens en toi de fort, par tout ce qui vient de ton apparence ou de ta position sur l'échiquier de la vie et qui te conforte, par le rayonnement de tes idées et de tes créations, par ce que tu fais et par ce que tu es « dans le monde » et dont tu jouis en retour… Tu « flambes » à ta manière… Et sans en avoir l'air même !
C'est pour cela qu'il n'y a jamais… Ou si rarement, l'essentiel de l'amour. Et que tout passe…

Hollywood minou

As-tu déjà été à Hollywood minou ? C'est encore mieux qu'Alice au pays des merveilles !

A Hollywood minou d'abord, la petite fille a un visage de rêve… Elle ressemble à un petit chat très affectueux dont chaque miaulement est un point d'interrogation musical… Mais il n'y a jamais de réponse « vraie » à ce point d'interrogation…
Hollywood minou c'est aussi « Bagdad Café » et l'on y fait des folies ! Mais des folies comme un regard bleu qui ne danse qu'au rythme de l'amour.
Hollywood minou n'est pas un pays pour les hommes en costume avec des petites serviettes en cuir sous le bras…
Hollywood minou c'est difficile à atteindre dans le monde d'aujourd'hui : il ne suffit pas d'avoir un billet d'avion et une Master Card pour y arriver.
Mais tu peux quand même essayer de cueillir des visages du bout de tes doigts, par tout ce qui vient de ton ciel… Et indiquer à ta manière le chemin de Hollywood minou.
Je sais : on ne décolle pas comme cela, de « Black City in the Iron World »…

Bérénice à la maison de retraite

Bérénice à la maison de retraite se laissait pousser les ongles et remuait la terre d'un massif de fleurs chaque fois qu'elle propulsait son fauteuil roulant dans la grande allée du parc.
Autrefois en ce lieu l'on exploitait une mine de fer à ciel ouvert et la terre était noire, lourde, imprégnée de poudre de minerai.
Les ongles de Bérénice devinrent durs, métalliques, crasseux, noirs, pointus et recourbés comme des griffes, tant elle remuait la terre de ses doigts…
Bérénice autrefois, avait été une star, une étoile du monde, avec une chevelure flamboyante et un visage ravissant… Et aujourd'hui âgée de 92 ans, pensionnaire en maison de retraite médicalisée ; déchue de son pouvoir, elle faisait caca sous son fauteuil quand on l'embrassait, s'enhardissait de grimaces, de noires œillades et de pincements furtifs auprès des filles de salle, du jardinier, du cuisinier et des infirmières de nuit.
Lorsque l'on évoquait sa gloire passée, que l'on lui parlait des gens qu'elle avait rencontrés, de ses succès et de ce qu'avait été sa vie ; elle pétait bruyamment, lançait un rot caverneux ou levait un doigt en l'air, les autres doigts repliés… Si on lui montrait la couverture d'un magazine qui la représentait alors, elle vous arrachait des mains le magazine et le déchirait en petits morceaux, avec rage…
Un jour, elle ouvrit la cage du canari, dans le hall d'entrée de la maison de retraite, se saisit de l'oiseau, le serra comme pour le broyer dans sa main et l'embrocha avec une aiguille à tricoter.
Un autre jour, elle creva de l'un de ses ongles recourbés, l'œil d'un enfant de six ans venu lui apporter un bouquet de fleurs…

Le petit chat

C'était un petit chat tigré, couché sur le dos au milieu d'un grand lit. Ce petit chat avait un ventre dur et enflé comme un ballon, avec une longue plaie ouverte et suintante.
Tout le milieu du lit depuis le traversin, était imprégné d'un liquide visqueux et graisseux qui traversait le matelas et coulait goutte à goutte sur le plancher.
Depuis plusieurs jours le petit chat allongé suait en abondance de sa plaie abdominale et son ventre continuait d'enfler.
Un homme entra dans la chambre tenant à sa main une grosse serviette de cuir… Cet homme était le gérant d'un magasin de tondeuses et de tracteurs de jardin, et faisait office de vétérinaire voire de médecin… Le petit chat en fait, était comme un enfant malade.
L'homme s'approcha du petit chat, palpa son ventre, sortit de sa serviette un petit canif dont il passa la lame à la flamme d'un briquet. Il écarta les lèvres tuméfiées de la plaie, agrandissant ainsi l'ouverture et appuya très fort avec ses poings refermés sur le ventre du petit chat.
Une matière incolore, gluante, chargée de débris noirs et de morceaux d'organes en décomposition, s'échappa en abondance de la plaie largement ouverte.
Une femme qui se tenait là, près de l'homme, avait tendu une cuvette qui fut très vite remplie.
Et par l'ouverture démesurément élargie de la plaie, l'on pouvait voir tout l'intérieur du petit chat : les intestins, le foie, les reins, la cage thoracique… Tout cela paraissait illuminé comme dans une grotte éclairée de puissants projecteurs.
Le petit chat n'était pas mort… Il fixait les personnes présentes de part et d'autre du lit, bien étrangement, d'un regard étonné d'enfant malade, et ne gémissait pas… Il demeurait allongé au milieu du lit, avec ses petites pattes recourbées et dressées, au poil huileux… Le ventre était

maintenant dégonflé.
L'homme repartit, ainsi que la femme qui avait tendu la cuvette et toutes les autres personnes venues là, on ne savait pourquoi…
L'on n'a jamais su s'il mourut, s'il guérit ni ce qu'il devint, le petit chat…

Visage caramélisé

Ce qu'il y a, sans doute, de plus sincère dans le monde présent, c'est l'hypocrisie : avec quelle candeur et quel naturel les hommes et les femmes du temps présent font œuvre d'hypocrisie !
Autrefois, cela finissait par se voir, dans les salons, dans les dîners, dans les bals, dans les fêtes, aux mariages et aux enterrements… Et même dans les affaires.
Mais de nos jours, c'est à qui paraîtra le plus crédible… Et les vessies sont vraiment des lanternes ! Et les visages, plus caramélisés que jamais !

Les grosses bagnoles

Je disais il y a quelques années déjà : « L'Audi A4 avant est une voiture de riche »… Aujourd'hui, je pense, bien que n'y connaissant rien en voitures et ne suivant jamais la sortie des derniers modèles… Que l'on doit certainement faire bien mieux, bien plus « maouss » que l'Audi A4 avant…
Dans ce genre de voiture, « l'on n'y tire pas un coup dedans, l'on y fonde une famille »… Dis-je !
Le problème je crois bien, c'est qu'après y avoir fondé une famille, l'on y tire un coup dedans à l'occasion…
Je déteste les grosses bagnoles, surtout celles dont l'arrière évoque un cul bien bombé, agressif, « riche et gras »…
En général, au volant de ce genre de bagnole, tu ne vois pas très souvent un type (ou une typesse) de la première jeunesse… A moins que le papa du mondemoiseau ou de la demoiselle soit une « huile » de la Finance ou un « gros ponte » d'une multinationale…
Tu y vois des « hommes mûrs », taillés comme ces anciens « forts des halles » (mais en costard cravate)… Ou des « députains » (de droite ou de gauche), des mecs du « Show Bizz »… Avec, sur le siège du passager, quelque jeune femme…
En principe… Et même de « notoriété publique et déclarée haut et fort », je suis contre les « A priori »… Mais j'avoue que quelques uns de ces « à priori » (en général ils sont assez récurrents et tournent toujours autour du même pot)… Me « collent à la peau » quoique je m'évertue à étriller sous la douche, de ce cuir de « clodo littératoque »…
Que voulez vous ! On peut bien après tout, avoir ou se sentir « une belle âme »… Mais être aussi ce « citoyen lambda comme tout le monde »… Qui intéresse tant les sondeurs.
Ah les compètes, les bagnoles, le cul et la gueule, le pèze et l'esbroufe, c'est ça qui mène le monde « tambour battant » ! Et y'a d'la joie, comme dirait Charles Trenet ! Putains d'autoroute à péage ! Le manège, il me gonfle ! Vive le vélo !

Dans mon ciel tu ne t'éteindras jamais

Je ne sais ni le bien, ni le mal, ni le vrai ni le faux… Je ne sais qui tu es ni où tu vas… Je sais seulement que tu es entré dans mon ciel et que tu n'en sortiras jamais… Pourquoi es-tu entré dans mon ciel ?
…Parce que tu es toi et que j'ai vu que je pouvais t'accueillir dans mon ciel…

A la noce, Talgy…

-Tu vas à la noce, Talgy ?

-Non, Tale Caffard, cela me rappellerait trop mon enterrement !

-Quoi ? Ton enterrement ? Mais tu es bien vivant !

-Oui, Tale, j'ai organisé mon enterrement mais je ne mourus point !

-Et comment as-tu fait, Talgy ?

-J'avais un sosie : c'est lui qui est mort ! Moi, je me suis pointé déguisé et méconnaissable, sous une fausse identité, à l'enterrement… Je m'appelais Firmin Hémémin.

-Il était bien cet enterrement ?

-Oh oui, super ! Y'avait des filles et des jeunes femmes chic, et j'ai eu tout debout à l'église, serré entre deux ravissantes féminités, le plus grand régal de ma vie, lorsque l'on chantait « cela est juste et bon »…

-Alors tu devrais aller à la noce, Talgy ! C'est pareil qu'aux enterrements ! Il y a des filles et des femmes chic.

-Oui, mais le problème c'est que depuis l'été dernier, soit un an après mon enterrement, suite à une « opération délicate » on m'a mis une prothèse de kiki… Tiens, regarde…

[Talgy déboutonne sa braguette et exhibe l'œuvre de la science médicale : un appendice constitué d'une matière flexible]

…Comment veux tu qu'avec cet « engin » je puisse « arquer » ?

-Mais dans ta tête, Talgy, tu ne t'en fais pas des fêtes, de toutes ces jeunes femmes en chic et en noir ?

-Dans ma tête, Tale ? Tu rigoles ! Si tu crois ce que raconte ce Youssibe… Tu sais, cet illuminé qui prétend qu'on peut « radadadiser » rien qu'avec de la pensée ? Oh, purée ! Même si la « pensée » est sublime, ça vaudra jamais « au vrai de vrai » ou tout au moins sans prothèse phallique… Alors tu vois la noce, Talgy… Autant qu'on m'enterre pour de bon, parce que le défilé de femmes et de filles chic me filerait plutôt le bourdon… de ne point me mouiller tout debout à l'église, serré entre deux féminités…

Le culte de la différence

Dans toute la confédération des Planètes Autorisées, l'on dénombrait environ cent mille races différentes de cette espèce dominante appelée les Humanuscules, sur la plupart des mondes également habités par plusieurs centaines de milliards d'autres espèces vivantes.

Le groupe central des galaxies reconnues et explorées effectuait sa révolution autour d'un noyau de particules qui semblait se condenser à l'infini. Depuis une durée de 3000 révolutions, les Planètes Autorisées formaient une confédération née d'un mouvement socio culturel généralisé. Le Culte de la Différence alors, fédéra cent mille races d'Humanuscules sur des milliers de planètes.

Sur certains mondes l'on dénombrait jusqu'à 40 races différentes. Comment d'aussi innombrables cultures, de langues écrites et parlées, de modes de vie si divers ; avaient-ils pu former cette mosaïque de peuples sur les planètes de douze galaxies, comme autant de vitraux illuminés de cent mille cathédrales par le feu des étoiles ?

C'était bien là, le secret du Culte de la Différence, cette nouvelle idéologie apparue au bout de cinq milliards de révolutions et d'une somme d'expériences traversées par des milliards de générations d'Humanuscules.

Dans le Grand Livre de la Connaissance Universelle, il fut un jour écrit par un Humanuscule habitant une planète appelée La Terre : « C'est par l'observation de tous petits êtres, les fourmis, que finit par germer dans l'esprit de quelques chercheurs une idée très simple : l'idée selon laquelle devant le pire danger ou les pires difficultés qui soient et affectant la communauté toute entière, les

êtres vivants (en l'occurrence les fourmis) pouvaient se regrouper, s'organiser, assurer leur survie et donc la continuité de leur espèce… »
En effet un groupe de biologistes avait noté la réaction immédiate des survivants d'une colonie de ces petits insectes après l'incendie de leur « cité »… Un Humanuscule venait par jeu de brûler une énorme fourmilière, après en avoir d'ailleurs brûlées plusieurs autres dans le même espace boisé où il se promenait habituellement. C'était là un geste gratuit qui n'avait eu d'autre motivation que le plaisir de détruire.
Parfois il arrivait qu'un incendie naturel se déclare. Mais l'un des chercheurs du groupe de biologistes s'était aperçu que les fourmis ne réagissaient pas de la même manière selon la cause de l'incendie. Lorsque l'incendie n'avait pas une cause naturelle reconnue de la communauté, que la destruction survenait rapidement, de manière très violente et imprévue ; que la disproportion était plus importante entre la brutalité de l'évènement et l'insignifiance des moyens de défense ; alors plus les perceptions sensorielles, la transmission de messages visuels ou olfactifs semblaient ouvrir à ces insectes un espace de communication leur permettant de se « relier » entre eux. En fait ce qui les « reliait » s'apparentait à une nouvelle forme « d'intelligence »… Et très vite, les fourmis reconstituaient la base d'une nouvelle « cité ».
Il arriva un jour que des fourmilières résistèrent aux flammes et notamment aux flammes provoquées par l'explosion de gaz ou de substances volatiles toxiques.
Les Humanuscules, ceux de la Terre et ceux des autres mondes en ce temps là, et durant des milliers d'années encore, vécurent dans l'ère de la Non Différence, subissant la diversité comme une calamité universelle qui jamais selon leur entendement, ne serait en mesure de les unifier.
Cependant, les idées développées par quelques chercheurs, intellectuels, scientifiques, biologistes, suite aux découvertes faites sur le comportement des insectes, firent leur chemin en traversant plusieurs générations d'Humanuscules jusqu'à ce grand bouleversement socio culturel, philosophique et scientifique qui s'appuya désormais sur le « Collectivisme Eclairé » et le Culte de la Différence.
Mais depuis 3000 révolutions quelques groupes d'Humanuscules demeuraient farouchement opposés au Culte de la Différence et se régénéraient sans cesse sur presque toutes les Planètes Autorisées sans jamais cependant constituer une force capable d'inverser le nouveau mouvement universel.
Tous ces partisans de la Non Différence prétendaient que plus grande était la diversité, et donc plus généralisé et dominateur le Culte de la Différence, moins la maîtrise de l'univers connu serait possible dans l'avenir… Pour réduire la diversité selon eux, il fallait la briser, la concasser dans l'uniformité, en éliminer les éléments les moins assimilables, et à cette fin, revenir à l'ordre qui prévalait il y a plus de 3000 révolutions…

Au-delà des dernières galaxies répertoriées, à la périphérie des lointaines « banlieues » de l'Amas Principal et de ses galaxies satellites, s'étendait l'incommensurable, l'inconnu… Peut-être un ou plusieurs univers…
L'on savait déjà que « là-bas », toutes les lois de la mécanique céleste n'avaient plus cours – Y avait-il seulement des lois ?- Qu'en était-il donc de la gravitation universelle ; de la naissance, de l'évolution et de la disparition de la vie végétale ou animale sur des mondes qui n'étaient plus des mondes mais plutôt de gigantesques pulsations de cœurs alternativement sombres ou lumineux palpitant en un rythme irrégulier… Est-ce que tout cela avait un sens ? N'était-ce pas absurde ?
Comme si un « Dieu » inexpérimenté, une espèce de « créateur » féru de connaissances incomplètes et aussi maladroit qu'un apprenti alchimiste ayant trop tôt quitté son maître ; avait créé cet univers « avorté »…
C'est là ce que ressentaient les Humanuscules lorsqu'ils s'aventuraient au-delà des dernières galaxies.
Et il y avait ces « Planètes Non Autorisées », ces mondes inidentifiables en perpétuelle mouvance désordonnée, qui pulsaient comme des cœurs de pieuvre, au sol mouvant, à l'atmosphère changeant

de couleur en un instant, à la rotation saccadée…
Des formes de vie s'y seraient paraît-il développées ? Mais quelles formes de vie ? Selon quelles lois dans une telle instabilité ? Sur ces mondes, si la vie était venue, elle aurait en fait « avorté ».
Ce que l'on savait par les rares sondes spatiales revenues à leur base, c'était que ces formes de vie décelées, micros ou macros organismes, semblaient se comporter sans aucune autonomie, évoluant au hasard de rencontres fortuites, ou vivant par procuration, utilisant ou reproduisant des cellules d'autres organismes… Etaient-ils, ces « êtres », comme des virus ? Mais des virus encore plus étranges que ceux que l'on avait tout récemment répertoriés sur les Planètes Autorisées ?
Ces organismes étaient de toute évidence incomplets, peu adaptés à l'environnement dans lequel ils évoluaient, et totalement dépendants de l'existence d'autres organismes. Une dépendance d'ailleurs, qui n'obéissait à aucun principe logique. Se reproduisaient-ils par division ou par multiplication du noyau cellulaire ? Si toutefois l'on pouvait appeler « noyau », ce « solénoïde » microscopique pulsant comme les anneaux d'un ver, se divisant en anneaux plus petits ou se multipliant à vitesse variable, empruntant une partie de la substance d'un autre « noyau » tout en rejetant lui-même une partie de sa propre substance !

Alors les Humanuscules, toujours plus nombreux et encore plus diversifiés sur leurs « Planètes Autorisées » se posèrent une question qui devint de jour en jour plus préoccupante dans leur vie : « Existe-t-il des limites au-delà desquelles le Culte de la Différence n'est plus envisageable ? Le concept de diversité peut-il intégrer aussi ce qui est situé au-delà de tout ce qui entre dans cette diversité ? L'apprenti alchimiste doit-il retrouver son maître qu'il a quitté ou perdu… Ou peut-il devenir lui-même son propre maître par ses « élucubrations créatrices » ?

Le meilleur du Web… Soit disant…

Encore une fois en consultant des revues de Web à la maison de la presse du coin, j'ai pu constater que dans le « Best of Web » du mois présent, qui répertorie 500 « meilleurs sites » ; qu' Alexandrie Online ne figurait pas en rubrique lecture/littérature…
A mon sens, (et je le dis sans détours et sans fioritures à la manière d'un « pilier de bistrot qui gueule tout le temps)… Je trouve scandaleux, injuste et arbitraire que l'on référence sur un magazine « grand public » dédié aux « meilleurs sites » du Web en rubrique lecture/littérature, des sites qui me semblent choisis comme des « enfants gâtés par le Père Noël »…
« Toujours les mêmes, ces enfants gâtés ! dis-je…
Nos concitoyens ne seraient-ils que des personnages « lambda » universellement formatés à ce qui doit se croire et se savoir ? A ce qui est défini comme « l'arbre sacré » que l'on se doit de saluer ?
Foi de Yugcib, cette sélection établie par la presse médiatisée, ne fait nullement référence dans mon esprit et dans mon cœur. Et j'affirme qu'Alexandrie devrait figurer sur le « podium » ! D'ailleurs, s'il existait un « grand vote » auquel serait conviés nos concitoyens, un vote par « clic » ; je crois que j'écumerais les cybers et les médiathèques (qui ont tous une adresse IP différente) et que sous nombre de pseudos, je voterais pour Alexandrie de manière à faire « tourner le compteur » des « clics » en faveur d'Alexandrie !
Bien qu'au fond de moi en vérité, je me moque des podiums, des paillettes et de tous ces « mythes » que dans ma tête je réduis en miettes…

Je savais…

Je savais déjà parce que je l'ai perçu, ce qui motivait les gens selon leur sensibilité, leurs inclinations, leurs idées, leurs espérances et tout ce que l'on dit être de leur égo…
Je savais de quel bois ils étaient faits ; je savais de quelles racines ils s'enfonçaient dans la terre et avec quelles branches ils envisageaient d'atteindre le ciel…
Oui je savais tout cela…

Je savais quels mythes certains d'entre eux pouvaient être dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui les avaient écoutés, lus et rencontrés…
Mais je ne savais pas encore bien que je l'eusse pressenti… et craint ; que ces mythes là qui avaient perduré en dépit de quelques séismes, puissent un jour devenir des chrysalides… Des chrysalides peut-être à jamais figées dans des cœurs et dans des esprits chagrinés qu'ils soient devenus des chrysalides…
Et je ne savais pas non plus, à quel point les gens, aussi dépendants qu'ils soient de leur sensibilité, de leurs croyances et de tout ce qu'ils voyaient ou apprenaient… puissent un jour oublier ou tirer un trait sur ces œuvres passées… Ces œuvres qui furent et dont chaque manifestation fut acclamée…
Je ne savais pas cette fragilité des mythes, des amitiés et des liens relationnels…
Je ne savais pas le désert qui s'ouvrait lorsque l'arbre sacré n'avait pas été salué comme il se devait…
Je ne savais pas l'absence de ces bergers miséricordieux chargés d'outres emplies d'eau auprès du voyageur mythique contraint de regagner assoiffé sa maison…
Je ne savais pas la poursuite à travers les jungles, les savanes ou les autres déserts ; de ces caravanes chargées de richesses mais avançant désormais privées de leur mythe…
Non je ne savais pas encore…
Alors je sus que je méconnaissais la nature humaine…

Les mythes

Les mythes aujourd'hui ne sont plus seulement attachés à des personnes ou à des œuvres mais sont devenus des miroirs réfléchissant des images ou des représentations sous forme de symboles, de ces personnes ou de ces œuvres qui autrefois étaient les mythes (en chair et en os et en livres et tableaux)…
Ainsi ces mythes d'aujourd'hui sont-ils des éclairs ou des flashs lumineux émanant certes de personnes ou d'œuvres, mais ne fédérant les gens que dans le moment de l'impact de la fulgurance…
Et l'impact lui-même se fait par induction d'une force déployée par les « artificiers » et leurs « machineries ».
Les mythes aujourd'hui sont fulgurants mais inconsistants. Il ne se trouve personne dans les foules absorbées par leur rayonnement, pour les démystifier ou les contester autrement que par la négation de leur existence… Car si on les conteste, ces mythes, c'est parce qu'ils « font de l'ombre » au mythe que l'on deviendrait soi même si les forces induites par les artificiers pouvaient créer l'impact…
Autour du mythe vivait et se perpétuait la légende…
Mais la légende aujourd'hui est comme un tissu cellulaire de moindre qualité, qui se développe par à coups, par séquences ou par saccades, au détriment de ce qui constitue le tissu originel…
Ainsi la légende, tout comme le mythe, n'a plus de consistance et ne porte plus en elle le pouvoir de sa transmission, de sa durée…
Les personnes et les œuvres aujourd'hui peuvent rayonner dans un espace de communication plus élargi, plus universel… Mais le nombre des personnes et des œuvres par le pouvoir accru et dominateur des artificiers ; par le ralliement aléatoire des foules ; rend tout « podium », toute avant scène, toute affiche… dénué de sens…
L'on ne retrouvera jamais dans l'avenir ni le mythe ni la légende tels qu'ils étaient, autrefois… A moins d'inventer un mythe ou une légende qui soient un espace communautaire de personnes et d'œuvres…
Les mythes et les légendes d'autre part, s'ils sont encore ces personnes ou ces œuvres vraies ; ne résistent plus à la poussée des évènements relationnels qui les déchirent, les violentent ou les diluent… Parce que ce n'est plus dans leur esprit même que l'on s'est réuni, mais seulement pour ce

que l'on attendait d'eux… Et pour autant qu'ils ne cherchent pas à s'opposer au réfléchissement des images, des représentations et des symboles.

Dans le monde

Il en est de même et sans aucune exception, de tout ce que les Humains ont décidé ou choisi de réaliser en se réunissant entre eux : tout est dans le monde… Et du monde.
Or, j'ai une autre proposition à formuler : Etre dans le monde mais non pas… Du monde.
Et c'est bien là tout le sens de ma révolte… Toutes les révoltes en vérité, ne sont-elles pas contre le monde mais bel et bien… Du monde ?

Coffiots : la fin des casses… ? [par Bruno Leclerc du Sablon]

Voilà un livre qui aurait pu être écrit et présenté sous la forme d'une bande dessinée. En noir et blanc ou en couleurs ? Peut-être en noir et blanc !
L'on sent bien le côté « improvisation » mais cela ne nuit pas à la qualité de l'œuvre ni à la vraisemblance de l'histoire.
J'ai tout de même été un peu surpris par le style : ce Maurice, le personnage principal, qui s'exprime ainsi : « Tout s'passe comme j'voulais… » Et d'un bout à l'autre du livre j'avoue avoir été quelque peu dérouté par ce langage… Mais comme je le dis, en bande dessinée ou comme cela je crois est prévu en série télévisée, c'est tout à fait le langage qui convient.
L'univers du Bridge m'est totalement étranger, aussi n'ai-je pas perçu comme il se devait, cette stratégie du « Mort Inversé ». Cependant j'en perçois l'atmosphère, et tout ce que la technique du Bridge peut impliquer là dedans…
Finalement cette « farce policière » m'a beaucoup amusée et il ne m'a fallu que trois heures (en quatre ou cinq séquences de lecture) pour venir à bout de cette histoire drôle… Et originale.

Ego

L'on dit de certaines personnes qu'elles ont un égo très développé… Il me paraît nécessaire de « tempérer » cette affirmation ; non pas que je cherche à faire l'apologie de l'égo, loin s'en faut… Mais l'égo n'est qu'une réalité parmi tant d'autres ni plus ni moins.
Je pense que ces personnes là dont on dit qu'elles ont un égo très développé, sont à dire vrai des personnes qui ; soit par l'ensemble de leurs connaissances, soit par leur expérience vécue, soit par leur sensibilité ou par l'intensité d'une vie intérieure qu'elles extériorisent ; prennent forcément de la place dans leur environnement, ont besoin d'un espace relationnel. Et de ce fait, ces personnes là s'expriment, se font entendre et ne peuvent donc passer la plus grande partie de leur vie à se satisfaire d'activités plus ou moins solitaires…
Doit-on en conclure – un peu trop hâtivement à mon sens, et peut-être par crainte de se sentir dominé ou effacé – que ces personnes cherchent avant tout à satisfaire leur égo comme on dit ?
Reconnaissons plutôt les êtres selon leur nature, selon la réalité de ce dont ils sont faits. Et non pas en vertu de ce qui doit être ou ne pas être dans un monde « sur mesure » en lequel on définit, souvent arbitrairement, des règles, des principes, des codes de bienséance ou de morale…
Règles et principes qui d'ailleurs, alimentent toujours des discussions, des polémiques et des affrontements. Et la « jurisprudence » en la matière n'arrange jamais les choses… Car chaque « cas » évoqué au sujet de telle ou telle personne, ne l'est en vérité qu'en fonction d'interprétations diverses.
L'égo si égo il y a et quand réellement il est… C'est celui de ces gens dont l'expérience, le vécu, les connaissances, la sensibilité et la vie en eux ; ne justifient pas qu'ils l'aient « naturellement » et sans que cela soit gênant pour les autres… Quoi qu'il soit difficile et hasardeux d'en juger… Cet égo là,

celui de ces personnes là, oui l'on peut l'appeler égo au sens « vrai » en terme de critique.
Dans l'espèce humaine, les « grands prédateurs » n'en sont plus au stade de leur seul égo, mais d'une faim, d'une voracité, d'une brutalité et d'une cruauté sans aucune mesure. Et cela aussi est une réalité…
Je conclurai donc en disant qu'il y a :
-L'égo naturel (que l'on peut parfois déplorer lorsqu'il « prend trop de place »
-L'égo « outrecuidant » et forcément désagréable
-L'égo des prédateurs « humains » qui est démesuré, dangereux et que nous devons combattre…

Toutite, la petite chienne de Maurice

Ah, quels coups reçoit-elle, Toutite, la petite chienne de Maurice ! Et surtout… surtout, quels coups voit-elle tomber sur le dos de ses petits voisins Bébé, Caresse et Moustache !
Et pourtant… pourtant ! Elle l'aime bien son petit maître, Maurice !
Oh, elle n'irait tout de même pas le rejoindre dans son lit… Il aurait vite fait, le Maurice, ombrageux et broussailleux qu'il est, de la prier la Toutite, d'un coup de genou, de déguerpir illico… Alors se couchait-elle sur le tapis, en face du lit.
Toutite, la petite chienne, les coups elle connaît… Elle les voit surtout, tomber sur les petits chiens du voisin ; pour une pirouette de trop sur le paillasson de Maurice, pour une allée labourée dans le jardin de Maurice, pour le bout de caca ou la souris crevée avalés devant Maurice…
Et Maurice qui s'exclame : « Ah ce voisin ! S'il s'occupait un peu mieux de ses bêtes, s'il leur donnait à manger, ils n'iraient pas ainsi me salir mon paillasson ni courir dans mon jardin ! »
Toutite, la petite chienne de Maurice, il lui arrivait de vomir devant le paillasson, une partie de ses croquettes… Pour Bébé, pour Caresse, pour Moustache… Parce que jamais, au grand jamais, Maurice ne posait d'écuelle au dehors.
Elle eût pu se sauver, Toutite, ne plus revenir au logis… Il ne manquait pas de « bonnes maisons » dans le village !
Elle était une bonne ratière, Toutite. Et de surcroît elle n'aboyait pas inutilement. Et elle savait même faire des dessins par terre avec l'une ou l'autre de ses petites pattes. Oh, ce n'était point du « travail d'artiste » ! C'était du Toutite, tiens !
Ah, l'humble fidélité de nos animaux ! Vous leur balancez trois croquettes dans la gamelle quand bon vous semble, vous leur donnez le martinet ou vous leur criez dessus… Et ils vous aiment quand même !... A leur façon…

Colère d'un jeune homme

Il devait être âgé d'environ vingt ans, ce jeune là… Et cela se passait dans une forêt proche de la zone suburbaine où il demeurait sans doute.
C'était au croisement de plusieurs chemins forestiers, en un lieu peu fréquenté envahi de ronces et de grands arbres tordus dont le feuillage épais, luxuriant et étouffant de moiteur, était chargé d'odeurs lourdes… Ces chemins de terre et de cailloux s'enfonçaient sous les arbres tels de gros boyaux tourmentés, sombres, cannelés de plis de verdure et n'incitaient guère à s'y promener…
A ce croisement de chemins, il se trouvait assis à l'arrière d'une voiture en compagnie de trois autres personnes. L'une de ces personnes était âgée d'environ 50 ans, peut-être le père du jeune homme. L'autre était une femme du même âge, peut-être la mère du jeune homme. Et la troisième était une femme beaucoup plus jeune, peut-être la jeune amie de celui qui semblait être le père…
La voiture, une puissante cylindrée, était très grosse et elle avait une carrosserie massive, des roues de tracteur aux pneus très larges.
La femme qui pouvait être la mère du jeune homme ne disait rien et se tenait assise près du jeune

homme : elle était bien là, mais elle avait l'air absente, comme sans existence…
La jeune femme était vraiment très jeune, coiffée court, le visage rond, un regard vif et noir, petite, un peu rondouillarde, vêtue d'un tricot léger style débardeur avec de grandes rayures en travers, et d'un pantalon moulant qui mettait en valeur un fessier plantureux. Cette jeune femme paraissait vulgaire, maquillée d'un rouge à lèvres pétant et de paillettes en becs de perroquet…
L'homme, le « père », riait très fort avec sa petite amie et tous les deux se moquaient du jeune homme, en particulier la « poulette »… Les plaisanteries étaient de très mauvais goût et heurtaient la sensibilité de l'adolescent à peine parvenu à l'âge adulte.
Brusquement la jeune femme se saisit du volant de la grosse voiture et, de seulement deux doigts de chacune de ses mains, elle le fit tourner très vite dans tous les sens… Alors la voiture tournoya, patina, fit des « têtes à queue » à n'en plus finir, tout en restant sur place. Et c'était impressionnant de voir ce lourd véhicule tourner ainsi sur lui-même à toute vitesse à la croisée des chemins, arrachant et propulsant d'énormes mottes de terre et aboyant de toute la fureur de son moteur en surchauffe.
« Fais-en autant, c'est très facile, vas-y, tu verras, avec les deux doigts là ! » s'exclama la jeune femme s'adressant à l'adolescent… Et elle força ce dernier à s'installer sur le siège avant du conducteur, lui maintenant les doigts serrés autour du volant, le moteur ronflant déjà.
Le jeune homme eut peur et ne voulut rien faire… La jeune femme insista puis se fâcha : « bougre d'imbécile ! Va, t'es pas foutu de faire bouger cette bagnole ! Pauvre con ! »
Alors le jeune homme explosa d'une colère noire, une vague de violence aussi soudaine que sauvage l'envahit d'un seul coup, il saisit la jeune femme au cou avec ses mains et serra très fort en la secouant, lui donnant des coups de genoux dans le ventre…
« Saloperie ! Tu vas me foutre la paix, oui ? Puisque c'est comme ça, je me barre, vous ne me reverrez plus… Foutez vous cela dans la tête une bonne fois pour toutes et surtout ne l'oubliez jamais : j'ai pas besoin de vous dans la vie, je peux vivre sans vous ! »…
Ces derniers mots, le jeune homme les avait criés de toutes ses forces, avec une rage démesurée d'une violence inouïe… Et il s'enfuit en courant, au milieu des bois, suivant l'un de ces chemins dont on ne savait où il pouvait mener. Et peu lui importait où il allait désormais, puisqu'il était en premier lieu libre… Libre avant d'être seul.

Les rêves aux ailes parfois coupées… Ou réduites.

Combien d'êtres retiennent les êtres qu'ils aiment dans leurs élans, dans leurs affections, dans leurs aspirations et dans leurs projets ?
Combien de mères, de pères, de maris, d'épouses ; ne se dressent-ils pas en travers du chemin des êtres qu'ils aiment ? Ou ne mettent-ils pas des barrières à l'entrée de quelque pré ou champ afin que ces êtres qu'ils aiment ne prennent point la « poudre d'escampette » vers quelque rêve estimé trop fou, trop singulier, trop irréalisable ?
Combien de rêves vivent-ils ainsi, les ailes coupées ou réduites, traversant des vies entières et ne laissant d'autres traces que celles qu'ils griffent le long des barreaux de leur « cage » ? Et tous ces rêves ; tous ces élans du cœur, de l'esprit, de l'imagination ; peuvent-ils par la volonté des êtres qui les portent en eux, relâcher leur étreinte ?
Non, je crois qu'il faut apprendre à les gérer dans toute la difficulté qu'il y a à les gérer, ces rêves et ces élans… Dans cet environnement parfois hostile ou peu propice en lequel on vit, contre ce qui les empêche d'être et de s'exprimer, contre toutes ces « déraisonnables » raisons évoquées par ceux qui disent nous aimer d'une part ; et que l'on porte en soi comme des « garde-fous » d'autre part…

NOTE : Je me sens être de ces êtres aux élans, aux affections, aux aspirations si profondément ancrées… Qui ne peuvent que s'exporter et donc s'exprimer, vivre de ce feu qui les anime…

Aussi le seul « vrai conseil » si je puis dire, que je puisse donner aux êtres qui me ressemblent, c'est d'apprendre à gérer au mieux tous ces élans, toutes ces affections, toutes ces aspirations, et cela dans la difficulté qu'il y a à les gérer… Parce que l'on ne peut aller de soi même contre ce qui brûle en nous et que si l'on s'y essayait, et pire si l'on y arrivait… Ce serait une sorte de « suicide »…

La citadelle

Etre du monde c'est comme être de la citadelle où l'on demeure, se déplacer dans les rues de la citadelle, suivre les indications affichées sur les panneaux, se sentir citoyen de la citadelle, être « bien dans sa peau » à l'intérieur de ses murs…
Mais l'on peut être dans le monde, dans les murs de la citadelle, sans cependant être du monde ou de la citadelle…
De ceux qui ne sont pas de la citadelle, il y en a qui vivent à l'intérieur de ses murs mais ne lisent pas les panneaux et n'élisent aucun parti…
Il y en a qui vivent aux pied des murs extérieurs, sur les terrains aux alentours ; soit parce qu'ils ont été exclus de la communauté, soit parce qu'ils ont souhaité quitter la citadelle alors qu'ils n'avaient pas la possibilité de s'en éloigner vraiment…
D'autres ont établi des campements, à quelque distance de la citadelle : ceux là s'apprêtent sans doute à construire une autre citadelle…
Et il y a enfin, très loin de la citadelle, ceux qui marchent, sont sur toutes les routes et ne sont d'aucune citadelle… De ceux là, de ceux qui marchaient et bivouaquaient, j'en ai rencontré qui me disaient : « La citadelle est située vers le Grand Sud… » Ou : « C'est vers le Nord qu'il faut la chercher »… Ou encore : « La citadelle est de l'autre côté de cette montagne là »…
Et je leur répondais à tous ces gens, que je ne cherchais pas la citadelle, mais des visages…

Le jour/la nuit…

Pour une femme c'est comme pour un homme. Mais ce qu'une femme vit, elle le vit en tant que femme.
Pour un homme c'est comme pour une femme. Mais ce qu'un homme vit, il le vit en tant qu'homme.
C'est pourquoi les femmes et les hommes sont des êtres égaux… Et peut-être sont-ils un même être « recto/verso »… [Et dans cette éventualité « probable », le côté « homme » est vécu en tant qu'homme, et le côté « femme » en tant que femme]…
[Pour les homosexuels hommes ou femmes cependant, cela me semble « un peu plus compliqué » dans la mesure où ce qu'une femme vivrait, elle le vivrait soit en tant qu'homme soit en tant que femme ; et où ce qu'un homme vivrait, il le vivrait soit en tant que femme, soit en tant qu'homme… Et de surcroît, dans l'homosexualité, les êtres peuvent aussi être « recto/verso »]
Mais… Pour simplifier, regardez la nuit et le jour : c'est différent par la couleur du ciel, mais l'air de la nuit n'est-il pas le même que l'air du jour ?

Voyage, voyage…

Hememene m'a dit [Et pour une fois il ne tenait aucun bâton brandi à la main ni caché derrière son dos]…
« Dans tous ces univers à travers lesquels tu voyages, et dans lesquels tu fais halte ou séjournes, tu

as certainement observé que ces univers ne devaient pas forcément avoir entre eux de passage, ou de porte de communication… Et qu'ils devaient demeurer bien séparés les uns des autres. Et que, par conséquent, tu ne devais pas tenter d'ouvrir un passage entre eux, bien que l'un ou l'autre de ces univers soient pour toi comme un havre, un refuge, un monde familier avec des repères culturels ou de sensibilité… Il y a entre ces univers comme un écran mouvant, en fait une sorte de continuum en couloir ou en courant peu aisé à traverser. Et l'idée pourtant si belle qui vit en toi, que ces univers là puissent se rapprocher et s'unir ; ne doit pas cependant s'imposer dans ton esprit… Tu ne peux que la rêver cette idée, tu peux même la dessiner si le cœur t'en dit sur les pages de ton carnet de voyage… Mais tu n'as pas le pouvoir de la faire exister. Aucun être au monde, nulle part, n'a ce pouvoir là !
Et c'est vrai aussi, et heureusement pour toi, qu'il y a de ces univers entre lesquels existe un passage, des univers qui communiquent entre eux… Ou même des univers entre lesquels le continuum en couloir est traversable, sans frottements de fuselages ou autres objets célestes émis et reçus entre les mondes de ces univers…
Et tous ces univers dans lesquels tu voyages, ont chacun, pour toi, cette beauté à laquelle tu demeureras toujours fidèle, cette beauté que tu as perçue… Et tu garderas en toi sans peut-être jamais la crier dans tous les univers, cette beauté qui t'a, toi, convaincu et ému…
Si des passages doivent s'ouvrir un jour entre les univers séparés, ils s'ouvriront d'eux-mêmes par le seul et immense pouvoir de la connaissance… Et du dénouement de tous ces fils enchevêtrés autour du cœur de la chrysalide… »

NOTE :

Je ne savais pas que Hememene pouvait « ne pas avoir de bâton à la main » … Et encore moins qu'il puisse se montrer « poète »…

Plage et visages

Quitter la plage, se retourner vers l'océan une fois, deux fois, trois fois… Sans pouvoir se décider à hâter le pas, comme l'on se retournerait pour regarder encore une fois, deux fois, trois fois, un joli visage…
C'était avant, lorsqu'une fois l'an, au dernier jour des congés d'été, je quittais la plage de Contis ou de Saint Girons dans les Landes…
Et aujourd'hui, hiver comme été, je me retourne une fois, deux fois, trois fois… Avant de quitter la plage ; alors que je n'en suis séparé de la plage, que par deux heures de vélo…
Et à la vue de ces jolis visages, de ces ravissantes silhouettes féminines qui passent, sur la plage ou ailleurs dans la rue, l'été, l'hiver, sous la pluie ou le soleil… Je me retourne une fois, deux fois, trois fois…
Et quel rêve aussi, par la grâce de Cassiopée* et de la route des étoiles ; ces visages à étreindre de mots et qui ont de l'océan dans leurs yeux.

* Cassiopée : ordinateur portable de Yugcib…

Entre nous… Et à cœur très ouvert

Depuis le temps que je visite, que j'ai participé ou que j'interviens sur les forums, littéraires ou non, j'ai pu constater à quel point les gens, même s'ils s'expriment sur divers sujets ayant un rapport avec l'esprit, l'objectif ou la finalité du forum en question… « dérapent » quelque peu… [Et ils n'en sont pas toujours très conscients]…
Soit qu'ils développent à un certain moment un Ego assez marqué, soit qu'ils investissent leur capital de sensibilité dans des affections, des préférences de personnes, des aspirations personnelles… Et soit encore qu'ils ne « draguent pas » purement et simplement !

Tant que cela demeure « bien gentil », que cela « ne fait pas de vagues », que cela ne suscite que quelques « belles émotions » de ci de là au gré de ce que les gens peuvent ressentir en lisant parfois « de si belles choses »… C'est, disons, « convenable »…
Mais là où ça ne va plus, c'est quand ça commence à « friter », autrement dit, à se balancer les uns les autres toutes sortes d'arguments « anti/anti », sinon des noms d'oiseaux et autres violences, insolences, intolérances… Sans compter toutes les petites jalousies mesquines, toutes ces luttes féroces entre gens d'un même univers pourtant, au sujet de quelque reconnaissance particulière dont ils désirent bénéficier … Avec bien sûr tout ce que cela implique d'hypocrisie, de lâcheté, de tromperies…
Du temps de Voltaire et de Rousseau, certes, c'était déjà « coton », les « milieux littéraires » ! Et dans les salons des belles duchesses du 18ème siècle, on en entendait de raides ! Mais aujourd'hui, le monde de la littérature est tout aussi, sinon plus cruel encore ! Et avec tous ces « Prix » actuaux [pardonnez moi l'incorrection grammaticale] dont nos paysages littéraires en France tout particulièrement sont « totemnisés » à l'excès, cela n'arrange guère les choses… Et ne fait guère évoluer l'esprit humain… Dans un sens qu'il me siérait de voir enfin commencer à se développer…
Il est aussi une « politique », à mon sens assez scabreuse, qui consiste comme on dit à « ménager la chèvre et le chou »… [Ou à faire comme la chauve souris qui dit aux souris en montrant les dents « je suis une souris » ; et aux oiseaux en montrant les ailes « je suis un oiseau »]
… A ce train là, qui à dire vrai se révèle un enfer parce qu'il faut sans cesse « essayer de peser juste » au risque d'être totalement décrédibilisé ; l'on court inévitablement à la catastrophe !
Il vient forcément un moment où, lorsque certains évènements surviennent, et que certains comportements se manifestent « au grand jour »… Il faut avoir le courage de dire « Non, cela suffit » et selon le cas, pencher pour la chèvre ou pour le chou… Mais pas pour les deux en même temps…
C'est un peu étonnant de le dire [Mais je m'en suis aperçu lors de quelques «visites de curiosité »] c'est encore sur certains forums de rencontres ou de drague pure, que l'on trouve disons, une « forme de gentillesse », une communication authentique, sans détours et sincère (qui certes, n'a d'autre but qu'un « éclatement de régal entre deux êtres »)…
Il ne faut pas croire systématiquement que tous ces forums de « drague » sont des univers de pervers, de détraqués, de vicieux et de gens ne cherchant qu'à assouvir toutes sortes de fantasmes. Il en existe, de ces forums, de très sympathiques, de très conviviaux et, oserais-je dire bien que cela fasse un peu sourire… de « parfaitement convenables »…
Après tout, cela n'a jamais été un « péché » (à mon sens) que deux êtres ayant eu un échange (photos, blog, messages), et qui se sont profondément plu, puissent se rencontrer, se jeter l'un sur l'autre, et éventuellement se revoir ou envisager une relation durable… Et même si ce n'est qu'une seule fois, sans lendemain, cela reste une « expérience », un moment d'émotion, un moment de vie intense, de partage… [La vie est faite autant de ce qui dure, que de ce qui ne dure pas, et en ce sens personne ne peut ni n'a le droit de juger de la « valeur » d'une relation (selon un sens « moral » ou autre]… Et de toute manière, les êtres sont libres (enfin ils doivent l'être)…
Donc, pour en revenir à tous ces forums que j'ai fréquentés depuis bientôt quatre ans, dont 17 littéraires et sans doute une vingtaine « assez généraux ou d'expression publique ; j'y ai rencontré (à peu de choses près) les mêmes « problèmes » (plus haut évoqués)… Et plus il y a du monde, plus les forums sont fréquentés par de nombreux internautes (n'oublions pas qu'il en est de dizaines de milliers d'inscrits) plus les « problèmes » reviennent souvent, et d'une manière récurrente…
Je ne vais pas ici me lancer dans un « cours de psychologie relationnelle »… Loin s'en faut (D'ailleurs je ne suis pas « spécialiste » et n'ai aucune formation universitaire de Sciences Humaines)…
Mais… Tout de même !... Au lieu de « rentrer dans le lard des gens » (même très littérairement parlant), au lieu d'assener des argumentations (même très pertinentes), au lieu de poursuivre au « pas de charge » d'épuisantes polémiques… (Qui de toute manière ne résoudront ou ne

trancheront rien)… Il me semble qu'un peu d'exploration (du sujet, du thème, ou de la personne qui s'exprime sur ce thème si l'on connaît plus ou moins cette personne) pourrait être une « bonne base de départ » pour une discussion « conviviale »…
Et si d'aventure il s'avère que l'expression d'un tel ou d'un tel soit « un peu raide », un peu « à côté de la plaque », un peu « chargée d'Ego », un peu « imbuvable » ou de tout autre défaut plus ou moins préjudiciable… Alors là, à mon sens, ce serait bien (ou tout au moins certainement mieux) de trouver le moyen pour que la personne d'elle-même ait le désir sincère de « changer » ou de « voir autrement »… [Utopique, m'objectera-t-on…] Mais bon, on a le droit de « rêver »… Et de se donner les moyens d'un tel « rêve » à force d'y croire et d'œuvrer en ce sens…
Se donner les moyens ? Tout le fond de la question est bien là : dans la faculté que nous avons en nous de mettre en œuvre un projet relationnel qui, tout en donnant la possibilité à l'Autre d'exister, nous donnera aussi la possibilité d'exister nous-mêmes. Et je pense que l'écriture en particulier, et toute forme d'art ou de création, reliés à une pensée, à un regard que l'on porte sur le monde et sur les gens, mus et propulsés par une énergie, une volonté en soi ; peuvent tout au long d'une vie, édifier un projet relationnel, contribuer à une évolution de l'esprit humain…
Je conclue mon propos en disant que je préfère éviter de le poursuivre… Car j'en aurais en effet pour des pages et des pages, sur cette lancée… Cela d'ailleurs deviendrait lassant et perdrait en crédibilité dans la mesure où le « discours » finirait par paraître « déconnecté » du réel qui lui, nous « rattrape sans cesse » et « remet toujours les pendules à l'heure » (Pas forcément pour nous décourager)…

CONTEMPLATIF, a dit mon fils, de moi...

.. Mon fils Tanguy a un jour écrit au feutre bleu sur une ardoise blanche accrochée au mur dans sa cuisine :
"Mon père est un contemplatif"...
Oui, contemplatif, c'est vrai : je le suis. je confirme et signe...
Et j'ai des moments de "recul", de silence, d'introspection (mais jamais ou très rarement de "repentir")... "Méa culpa" : NIET!... Se repentir, n'est-ce pas se "re-pendre"? Comme si cela ne suffisait pas de s'une fois pendre!... Quant à se "pré-pendre"... N'en parlons pas!
Il parait que "se pendre" ça fait bander! (pour autant que l'on prenne du plaisir à se « pendre »)... Alors qu'est-ce qu'on doit doublement bander en se repentant!
... On pourrait dire aussi que réfléchir serait "fléchir une seconde fois"... Donc ça serait "se foutre par terre" que de réfléchir... Mais heureusement il y a l'accent aigu sur le premier "e" de réfléchir... Vive l'accent aigu! (Je peux donc réfléchir sans fléchir... Même si mes "détracteurs" ou autres "flytoxeurs" de Yugcib voient dans ma réflexion une "chute"...

... Une précision cependant :
Lorsque j'écris dans mon message (voir plus haut) "s'une fois pendre", j'emploie le verbe "se pendre" dans un sens assez différent de "se pendre" soit "se pendre en s'accrochant aux barreaux d'une échelle horizontale ou se pendre au cou d'une personne aimée qui ne nous aime pas autant qu'on l'aime...
"Se pendre", ici dans mon texte, c'est "se fustiger"(ou se "flageller") avec le sentiment exacerbé de se reprocher ou pire, de se punir soi-même de ce que l'on a fait, de ce que l'on a dit ou écrit... C'est une sorte d'exil que l'on s'impose à soi-même.
Et un tel "exil" à mon sens, peut être pire que l'exil lui-même : l'exil en un de ces coins ou recoins du monde où l'on se sent étranger et "inaccueilli"... Car "étranger" ou "inaccueilli", il te reste toujours, même si c'est aléatoire ou difficile, la possibilité de finalement être accueilli... Tout au moins. (Mais de là à être vénéré... Ne demandons pas la lune!)
... Il m'arrive d'employer des mots de la langue Française dans un autre sens que le sens précisé dans

le dictionnaire. Cet autre sens est, disons, "Yugcibien". D'où la difficulté qu'il y a parfois à me comprendre... Et les "coups de bâton" des "flytoxeurs" de yugcib (qui tapent, que ce soit de roseau ou de canne plombée, avant d'actionner la bombe "fly-tox")

Note : Excusez moi pour la présentation de ce texte : espaces blancs.

LIVRES ET AUTEURS VRAIS OU FICTIFS

AUTEURS ET LIVRES VRAIS

Voici dans cette rubrique intitulée **Auteurs et livres vrais,** quelques commentaires de ma part…
Ces livres et ces auteurs vrais sont ceux que l'on peut lire dans la bibliothèque d'Alexandrie Online (www.alexandrie.org)

Et voici, par la même occasion, mon « échelle de valeurs » :
-Zéro : aucun livre n'étant TOTALEMENT ARCHI NUL, je ne mets jamais Zéro…
-UN : « littérature de gare » très bas de gamme, avec beaucoup de fautes d'orthographe, une écriture médiocre et maladroite…
-DEUX : « littérature de gare » bas de gamme, « amour raté », eau de rose, roman midinette, autobiographie sans originalité, écriture « passe partout » et plus moins truffée de fautes…
-TROIS : toujours « bas de gamme » mais avec un petit effort d'écriture…
-QUATRE : suscite un léger intérêt…
- CINQ : moyen, honorable et relativement « bien écrit »
-SIX : ça commence à devenir intéressant, belle écriture, il y a « de l'âme », déjà…
-SEPT : Beau, profond, original, très bien écrit, belles images, intéressant…
-HUIT : Œuvre méritant d'être reconnue, et susceptible de toucher un public « averti » dans un premier temps, puis un public plus large après une promotion justifiée…
-NEUF : Très grand chef d'œuvre, assez novateur, digne d'être immortalisé…
-DIX : Chef d'œuvre absolu, « messianique », immortel, vraiment novateur, tel qu'il n'y en a qu'une dizaine ou même un ou deux par siècle !

La sagesse des Fouch, de Jérôme Nodenot

Dégustant un « Bourbon Jack » avec son voisin et l'épouse de ce dernier, et s'entendre dire par son voisin « Cela t'intéresserait-il de faire l'amour avec ma femme ? » est d'emblée, dès la première page, « assez suffocant » !
Mais je crois qu'il faut s'en tenir uniquement à ce que peut ressentir le lecteur, et ne surtout pas entrer dans quelque argumentation, quelque « jugement de valeurs » que ce soit… C'est ainsi que l'histoire commence, par cette situation relationnelle… Il n'y a « rien à dire » ! Tu ressens, tout simplement, selon l'être que tu es, toi et personne d'autre…
Par contre ce qui me paraît intéressant (et sans doute émouvant) c'est la possibilité, avec son propre regard et en dépit de son propre regard, d'entrer dans le ressenti de chacun des protagonistes de l'histoire…
L'épisode d'Amélie « à quatre pattes sur le lit, son joli corps entièrement dénudé », avec l'invitation au « Moulin Toulousain » et tout ce qui suit… Ne m'a guère particulièrement ému, ni émerveillé, cependant.
Mais j'ai aimé la manière dont le livre est écrit : bien plus qu'un récit (ou un roman) c'est un ensemble de réflexions sous la forme de dialogues et d'échanges d'idées, et de développements bien argumentés sur des sujets de société, de vie de notre temps…
Ainsi à la page 90 :
« J'ai moi-même, dans mon travail d'écrivain, le sentiment d'avoir du commencer par imiter les autres pour me construire ma personnalité littéraire…….. Je pense que Fouch a raison : il faut commencer par imiter avant de pouvoir se créer soi même en tant qu'individu…….. Nous sommes tous des moutons les uns envers les autres ; d'ailleurs, toutes ces vedettes, à la Télévision, ne sont-elles pas finalement là pour se donner en modèles ? »
Lorsque j'ai lu ce passage, il m'est venu d'emblée la réflexion suivante :

Imiter qui ? L'Autre ou cet être qu'on est en soi et que l'on aspire à être ? Dans la mesure bien sûr, où « cet être en soi » est bien le « vrai être », celui que l'être « social » a « muselé »…
Je ne m'imagine pas en vedette de la Télévision, me donnant, (ou m'offrant) en modèle… Par contre je m'imagine très bien (et sans aucun complexe, le plus naturellement du monde quoique avec une « certaine émotion) en personne invitée sur un plateau de télévision, et déclarer avec une « certaine conviction » « S'il y a bien un être à imiter, cet être est assurément celui que vous êtes, dont vous rêvez l'existence et qui aspire à être de tout son être »…
C'est clair, sans concession, irrémédiablement, pour toujours et à jamais : « Je ne veux pas être un espèce de « clone » (au sens de l'imitation d'un « modèle ») je veux être MOI et personne d'autre, et toi, tu dois demeurer TOI et personne d'autre… Et il va de soi que ce « MOI » ou ce « TOI », doit nécessairement exister, s'exprimer, vivre, sentir, toucher, regarder, évoluer…
En ce sens, j'en viens aux dernières pages du livre « 20 juin 2005, 3h du matin, le réveil en sursaut juste après le « cauchemar sur Fouch…
« L'écrivain transformé en momie » (Fouch) présidant une communauté : cette communauté est un symbole représentant notre monde (tel qu'il est, tel que l'on nous le fait être) en « modèle réduit »… Des gens identiques par la taille, « coulés dans un moule » (le lit de Procuste)…
J'y vois là, par cet épilogue, un « message » de l'auteur qui me paraît absolument évident, révélateur, et d'une telle importance, avec de telles répercussions et conséquences possibles, qu'il y va « du devenir de l'humanité », du « devenir » en fait, de chacun de nous, êtres de ce monde, êtres humains…

CAMILLE, de Bernard Fauren, dit « Becdanlo »

Si un auteur tel qu'il est au fond de lui-même, tel que nous l'avons rencontré et tel que nous l'avons perçu dans sa sensibilité ; se découvre à la lecture de l'un de ses livres ou de son œuvre toute entière ; nous sommes sûrs que cet auteur là est vraiment celui de son livre, celui de son œuvre…
Parce que la découverte alors, rend évidente cette ressemblance qui existe entre l'auteur et son livre (ou son œuvre)
Ainsi CAMILLE ne peut être que le livre de notre très cher ami Bernard Fauren, dit « Becdanlo », Pierre de son petit nom…
Tout Becdanlo est déjà dans l'écriture de CAMILLE. Et tout Becdanlo c'est sa délicatesse, sa gentillesse, sa discrétion, sa simplicité, la fluidité et la mesure de son propos lorsqu'on l'écoute, et son honnêteté.
L'écriture est donc simple, émouvante, fluide, d'une pureté qui nous surprend.
Nous n'avons guère l'habitude, lorsque nous lisons tant de livres d'auteurs contemporains, d'une telle écriture aussi dépouillée de ces « emberlificotements », de ces développements ou de ces formulations qui « sentent à plein nez » la formation universitaire ou l'expérience acquise au fil d'un travail d'écrivain demeurant avant tout un travail (et parfois rien d'autre qu'un travail)…
Une telle écriture, celle de notre très cher ami Becdanlo, ne peut qu'être reconnue avec une profonde émotion, par l'auteur que je suis moi-même et qui ose dire : « Une autre écriture, un autre langage » en sous-entendant que la littérature d'aujourd'hui a peut-être besoin justement de cette « autre écriture »…
Que dire en particulier, de l'histoire elle-même ? De cette histoire dans laquelle Becdanlo nous convie entre Camille et Pierrot en cet univers médicalisé et formaté ?
Que dire sinon que l'histoire est très belle, très émouvante… et « très de notre temps » ?
Je cite, page 78 du PDF :
« *Que sommes nous ?*
Tu le sais bien ! Des marginaux, des décalés, des frontaliers. Voilà, des frontaliers du monde de la

folie. Et le long de la frontière il y a des douaniers, des policiers, eux non plus n'ont pas choisi ces métiers par hasard. Il y a les frontaliers et puis les autres. Les autres sont les gens qui ont quitté le monde de la raison, les délirants. »
… Ce qui me fait dire : « Où est la folie, où est la raison ? Et qu'est-ce que folie ou raison ? »
Alors je ne comprends plus très bien ces « frontaliers » et ces « autres », ni le sens de ce monde, comme le sens de tournoiement d'un manège qui autrefois, avait des chevaux de bois, et aujourd'hui a de drôles de suppositoires à ailerons de requin et des guirlandes de lumières clignotantes et colorées sur ses flancs.
Chers, très chers lecteurs de ce livre merveilleux, de ce livre si émouvant, faites comme moi (si vous ne l'avez déjà fait après l'avoir lu en PDF) : achetez-le en vrai livre. (dans la bibliothèque d'alexandrie, il vous suffit de cliquer sur « acheter le livre »)… Et écrivez dans votre testament : « Je demande à mes héritiers de ne jamais mettre ce livre dans un vide grenier »…
Pour la note que je donne à ce livre, voici comment je procède :
Je prends deux échelles de valeurs :
-La mienne (celle que je vous ai présentée dans l'un de mes derniers fils)
-Et l'échelle Alexandrienne.
Je rapproche les deux échelles, je les fais « sœurs siamoises » et je fixe un neuvième barreau commun aux deux échelles…

VIRTUALODROME, de Denis Juanola

Déjà pour commencer, ce raid meurtrier dans le métro parisien, de trois énergumènes tout de cuir noir vêtus, bottés casqués, armés de pistolets mitrailleurs, appartenant à un groupe terroriste d'extrême droite, liquidant presque à bout portant des miséreux, SDF et autres marginaux pouilleux sur le quai d'une station… Et comme par hasard, ce toutou cagneux (mais pas méchant du tout) dont on « caressait vicieusement les roustons », réchappant de ce carnage…
Faut-il voir là, dans la survie de cet animal famélique, un symbole ? Une signification particulière ? Et dans l'évènement lui-même, un avertissement donné par l'auteur, de ce que pourrait être ce monde de 2022, dans un futur très proche de nous, donc ?
Un peu plus loin, mais assez vite tout de même et cela ne me surprend guère, nous avons droit à une scène de baise virtuelle « des plus classiques » à mon sens : tout y est, le décor paradisiaque (une plage tropicale, du soleil, une fille de rêve…). Cela ne m'a point percuté et encore moins émerveillé outre mesure… Je n'ai pas « bandé comme un étalon » à la lecture de cet épisode de « baise virtuelle » !
Par contre j'ai particulièrement apprécié l'intrusion du pirate dans le serveur de « Hawaïan Dream », même si l'issue est fatale pour la jeune femme Californienne. Et plus loin encore, cette formidable explosion au Ghana, faisant plus de 400 000 victimes à la suite du minage d'un terrain pollué de vieux déchets toxiques et nucléaires.
Avec les tueurs de la VREC, on entre dans un thriller de série noire… Mais un thriller fort bien troussé et dont le déroulement alterne avec des développements et des analyses sur ce monde archi pourri qui est celui des années 20 du 21ème siècle… Les descriptions de lieux et les évocations de faits divers sont truculentes et retiennent l'attention du lecteur par leur côté à la fois tragique, caricatural et comique parfois… Notamment ce passage concernant l'élection de « Miss Troud'balle » dans une boîte hyper branchée, retransmise sur les chaînes de télévision, où l'on voit se pavaner un jury de personnalités censé représenter le « top » de la nouvelle culture émergente…
L'idée de ces crimes réels, perpétrés par un pirate grâce aux prouesses technologiques de ces combinaisons « bio-rétractables », est déjà originale… Mais ce qui est encore plus intéressant, c'est le message que l'auteur a voulu faire passer, en mettant en évidence la finalité de cette série de

crimes. Ce Mike Foster donc, l'un des personnages les plus actifs des membres d'une association mondiale pour l'élimination de la pourriture du monde et la promotion d'un « Monde Merveilleux », souhaite que la VREC dont le pouvoir et les bénéfices sont immenses, prenne désormais une place décisive dans le monde entier, pour que le monde change dans le sens de ce que les nombreux militants de l'association « régénératrice » souhaitent…
Dans un tel dessein, l'on ne recule pas devant le crime, l'exploitation faite par les médias de ces crimes, et l'on fait admettre dans l'opinion publique, que seule, une « élite » d'humains peut régénérer et reconstruire le monde… Et par conséquent, pour que survive et évolue l'humanité, il faut éliminer dans un premier temps tous les indésirables, petits prédateurs, miséreux, clochards, pourvoyeurs d'une culture du sexe et des plaisirs « malsains » ; et ensuite, par une sorte d'épuration, les « non élus » jugés soit trop mous, soit plus ou moins complices…
Un tel message est d'autant plus prémonitoire, d'autant plus d'actualité, et d'autant plus sujet à réflexion dans le monde présent où l'on assiste à une montée en puissance des extrémismes et des fanatismes.
A la lecture de l'épisode relatant l'action de Mike Foster contre les dirigeants de la VREC, puis du récit de l'intervention du célèbre commissaire Lipinsky et de ses lieutenants qui éliminent le gang de Belleville, je pense que l'auteur a intentionnellement surdimensionné les images qu'il nous donne de cette intervention. En effet, toutes ces têtes qui éclatent, ces explosions, ce déluge de feu, ces massacres… Et ces reportages télévisuels avec du matériel hyper sophistiqué, cette retransmission en direct d'un aussi colossal déploiement de forces de police, cette résistance acharnée des membres de ce gang de jeunes du squatt de Belleville ; tout cela n'est pas sans rappeler l'exploitation faite par nos Médias actuels, de faits de guerre et d'actions violentes… L'on pense également à toutes ces courses à l'audimat, à ces compétitions féroces que se livrent les principaux acteurs de l'économie de l'information, à cette profusion de messages publicitaires dans un monde inculturel et niveleur de sensibilités, essentiellement marchand et constitué de réseaux et d'alliances opportunistes.
Par ailleurs, j'ai noté dans cet ouvrage quelques développements qui m'ont paru assez didactiques, parfois un peu « indigestes » par leur contenu, la longueur de certaines phrases… Mais à vrai dire, le lecteur que je suis moi-même en particulier, n'a pas été trop gêné par ces longs développements… que j'ai trouvés intéressants voire passionnants… Disons que je me pose la question de savoir comment un lecteur « lambda », un lecteur préférant plutôt des récits où de tels développements sont absents ou très brefs, va « ingurgiter » toute cette « philosophie »…
L'on m'a reproché, notamment dans mon livre « Au pays des guignols gris » d'être trop didactique, trop « cours de géographie », et de trop m'étendre dans des situations relationnelles entre mes personnages… A tel point que le récit devenait confus, disparate, décousu, perdait de sa clarté et de sa fluidité.
Alors, je me suis dit, en lisant Virtualodrome… et aussi en me souvenant d'autres lectures d'autres auteurs, que cela, finalement, pouvait être un « défaut » relativement courant… Mais pas forcément « invalidant »…
En fait, je suis de plus en plus convaincu que les « meilleurs livres » ne sont pas toujours les plus aisés à lire. Mais il est vrai aussi qu'il est difficile, hasardeux… et parfois intéressant de réussir (si l'on peut) de longues phrases, de longs développements, de longues descriptions, dans la mesure où le rythme, le ton, l'image, le souffle, la respiration dirais-je, et même l'émotion… sont au rendez vous.

En conclusion… et ce sera en quelque sorte mon « verdict », j'ai été enchanté et passionné par la lecture de cet ouvrage. A tel point que j'ai réussi le « tour de force » de lire ces 282 pages A4 de 40 lignes en seulement 6 jours, alors que normalement, pour un ouvrage d'une telle longueur, il me faut trois semaines au moins !
Allez, je ne « mâche pas mes mots » : c'est un chef d'œuvre !... Digne d'être diffusé « à grande échelle » et de « marquer notre temps »… Du moins dans le domaine de la « littérature populaire

moderne de première classe »… NEUF sur DIX !!! (échelle « Yugcibo-alexandrienne ») !

Embarquement indirect, de Mary-j-Dan, auteur d'alexandrie online

J'avoue avoir été dérouté et même bel et bien perdu, dans cet univers où les vivants et les morts communiquent entre eux. Et cela de la première à la dernière page de ce livre absolument étonnant… Mais aussi très émouvant.

Cet univers là, dans lequel existe une « passerelle relationnelle » entre les vivants et les morts ; m'est totalement étranger.

Dans l'expérience de la vie que je traverse, je n'ai jamais senti la moindre manifestation concrète, et donc crédible, de l'existence de cet univers.

Ainsi j'ai aimé ma mère, mon père, et bien d'autres personnes qui aujourd'hui n'ont d'existence que dans ma mémoire, sous la forme d'images et de souvenirs défilant tel un film sur un écran. Certes le film est précis, les images, les scènes, les paroles des uns et des autres, les évènements particuliers, les situations… Tout cela est aussi net, aussi animé, aussi perceptible qu'un paysage d'hiver, de printemps, d'été ou d'automne bruissant sous le vent, traversé de pluie ou de soleil, habité d'oiseaux, de gens dans des maisons… Aussi réel donc, que ce paysage déroulé ce matin devant moi, en ce moment même où j'écris ces lignes, assis sur le banc dans le jardin de ma maison à Tartas.

Cependant, ma mère, mon père et toutes les personnes que j'ai aimées ; je ne puis les toucher, ni poser ma main sur leur visage, ni sentir le petit souffle de leur respiration tout près de moi. Ma mère n'est pas assise sur le banc à mes côtés et je ne la vois que comme dans un rêve… Ou dans un film dont je me souviens par cœur.

C'est cela, la réalité de l'expérience de la vie que je traverse. Mais il est une autre réalité intensément vécue, qui me trouble. Et en ce sens, je puis dire de la relation entre les personnages du livre de Mary-j-Dan, par ce qu'elle a de « virtuellement vrai », de quasiment physique, entre, précisément, ces vivants et ces disparus ; que cette relation là me renvoie à tout ce que je ressens moi-même d'êtres qui ne sont pas physiquement présents à mes côtés, mais dont je perçois la respiration, le regard, l'odeur ; dont j'entends les voix et que je pourrais même toucher, étreindre, tant ce qui émane ou émanait d'eux me pénètre « non virtuellement »…

J'ouvre ici une parenthèse à propos du livre de Denis Juanola « Virtualodrome », dans lequel il y est évoqué une combinaison « biorétractable » tout à fait « miraculeuse »…

Pour dire qu'une telle combinaison, en ce qui me concerne, me serait totalement inutile puisque j'arriverais par la seule « vie » de mon esprit, à éprouver aussi intensément que dans la réalité vraie.

Mais il y a un « hic » ! Ma mère n'est pas assise sur le banc à côté de moi ; l'être qui me plaît, s'il est à mille kilomètres de moi, je ne puis l'étreindre et le sentir, et je vais aussi « toucher son absence »… Et, dans ce « toucher de l'absence, vient une émotion, un ressenti, une sorte de halètement intérieur, presque une frénésie, un délire, une « foudre de joie », enfin quelque chose d'infiniment agréable… Mais un peu désespérant !

Ainsi les Elus sont ou seraient ces êtres aimés que nous avons perdus par cet « accident de la vie » que l'on nomme la mort ; ces êtres que, dans l'espoir d'une « autre vie » après la mort, nous souhaitons tant retrouver et dont nous n'acceptons pas la séparation durant le temps qui nous est encore si aléatoirement imparti…

Et les Non Elus sont ou seraient ces êtres que nous avons méconnus, délaissés, oubliés, qui n'ont pas laissé de trace dans notre vie ; ou bien ces êtres dont l'existence nous paraissait banale, insignifiante, sans réalisations dignes d'intérêt ; ou encore ces êtres seuls, un peu égoïstes ou qui ont nui leur vie durant à leurs proches, à leurs semblables ?

Il y a dans cette différentiation entre les Elus et les Non Elus, quelque chose qui me gêne, qui me fait mal, et qui soulève en moi un certain nombre d'interrogations…

Je me dis que ces êtres là, les Non Elus, nous n'avons peut-être rien fait nous-mêmes pour les élire… Et pour les élire, il eût fallu je crois, les « exister » déjà ! Et par exister, j'entends que l'on eût existé ce meilleur d'eux-mêmes qui était en eux, ou tout au moins ce qui les différenciait des autres êtres et les identifiait…

Je te connais, Mary-j-Dan, par ton blog et par toutes tes contributions dans les forums d'alexandrie, quoique je ne t'aie encore pas rencontrée… Ce qui m'amène à dire qu'il est plus naturel et plus aisé de lire le livre écrit par une personne que l'on connaît, plutôt que de lire le livre d'un auteur que l'on n'a jamais connu ni vu, et dont les œuvres sont commentées dans les journaux, vendues en librairie.

L'histoire d'amour entre Prudence et Stéphane est, certes, à mon avis (et je ne dois pas être le seul à le dire) un peu « fleur bleue ». Mais ce n'est pas pour déplaire au « romantique » que je suis… Sans doute à l'excès.

Ces états d'âme, ces dispositions du cœur qui, au temps de George Sand et de Gustave Flaubert « faisaient florus » auprès d'un certain lectorat de la « bonne société » du milieu du 19ème siècle ; semblent de nos jours « passés de mode » auprès d'un lectorat qui, assez majoritairement, privilégie l'action, l'intrigue, la nouveauté, l'inédit…

Ton écriture, Mary-j-Dan, du moins dans Embarquement indirect, est, dirais-je « très littérairement correcte »… Et j'ajoute « sobre, classique et élégante », un peu comme ces robes de dame chic avec tout juste les volants qu'il faut, ceinturées au bon endroit de la silhouette, soit ni trop haut ni trop bas ni trop serré ; sans décolleté provoquant, niveaux genoux ou joliment déstructurées ; nuque et épaules nues… Et bien sûr, le visage qui va avec…

Je dirais de ce style qu'il me fait toujours « craquer » ! Et que je le préfère de loin à tout ce qui est « falbalique », « effet-spécialique »… Ou outrageusement voyareuriste.

Je déplore, mais cela ne m'a guère gêné dans la mesure où nous y sommes tous assujettis, quelques formules trop couramment liantes (comme ces mêmes ingrédients habituels que l'on utilise dans la plupart des préparations culinaires). J'en cite quelques unes :

« Attends voir…Inconnu au bataillon celui là ! » page 86
« Toujours sur mon petit nuage » page 88
« La nuit porte conseil » page 91
« Avaient laissé échapper, tel un compte gouttes » page 131
« Allez-y, jetez vous à l'eau » page 134
« A côté de la plaque, le toubib ! » page 144
« Stéphane était aux petits soins pour moi, j'étais follement amoureuse » page 146
« Taratata ! Laisse la vivre sa vie de jeune fille » page 91

… Quoi que, prises dans le contexte et surtout dans l'atmosphère du récit, de telles formules en vérité sporadiques, soient plutôt assimilables au grain de sel, au clou de girofle, jeté dans le « bon pot au feu »…

En conclusion ma note sur alexandrie est HUIT sur DIX, pour cette œuvre…

J'ajoute, à titre tout à fait personnel (et cela n'engage que moi) que, selon mon échelle (l'échelle « Yugcibienne ») ma note est SEPT…

Ce qui, en clair, veut dire, que le 7 de Yugcib, est peut-être plus « honorifique » si j'ose dire, que le 8 amplement mérité selon l'échelle d'alexandrie (qui est, rappelons –le, une vraie référence)…

Ishtar Terra, de Carine Geerts

Ce qu'il me parait essentiel de dire dans mon commentaire, c'est qu'Ishtar Terra est la toute première œuvre littéraire de Carine Geerts…

Et, quel que soit l'auteur, un premier livre est toujours un premier livre… Ecrit « de toute son âme, de tout de son cœur et de tout son esprit », c'est-à-dire avec cette volonté en soi de produire un roman ou un récit le mieux écrit possible… En somme, c'est comme un rêve que l'on porte en soi,

qui prend forme, qui se construit, avec des personnages que l'on « voit », un film qui se déroule… Et alors l'on se met à écrire ce rêve. Il y a presque toujours, dans une première œuvre, une émotion, une idée… Je dirais même une vision du monde, du monde que l'on porte en soi, sans doute depuis son enfance, de ce monde qui est confronté au monde, le vrai monde…
Je dis, j'affirme qu'il y a dans cette démarche tout à fait personnelle (et qui peut être nouvelle dans la vie d'une femme ou d'un homme), de par cette émotion, de par cette volonté, de par cette motivation à écrire… Mais aussi de par le travail de recherche et de documentation effectué ; quelque chose qui mérite d'être considéré, reconnu et surtout encouragé.
Je te connais, Carine, (j'emploie ici les mêmes termes que lors de mon commentaire du livre de Mary-j-Dan), par ton blog, par tes nombreuses contributions dans les forums d'Alexandrie… Et à ce titre j'ai pu maintes fois apprécier ton style, tes réparties, tes argumentations, ta profonde humanité, ta gentillesse, ta mesure, ta discrétion et ta délicatesse… Et je n'oublie pas non plus ce « bagage littéraire » que tu as, et que tu as acquis au fil de tes nombreuses lectures…
La seule différence avec Mary-j-Dan, c'est que toi, je t'ai déjà rencontrée… Cette rencontre ayant conforté ce « ressenti » que j'avais de toi, je n'en suis que plus ému encore à la découverte de ta toute première œuvre…
Cependant, il n'en demeure pas moins qu'un premier livre reste un premier livre… (Il en faut bien un, dans la mesure où l'on envisage d'en écrire un second, puis un troisième…)
Et j'en sais quelque chose, chère Carine, avec mon premier livre à moi qui fut « Au pays des guignols gris »… J'ai tout reconnu là dedans, dans cette Ishtar Terra. Et j'ai encore en mémoire, gravés et inaltérables, les corrections à l'encre rouge, les observations, les propos, les avis, les conseils… Et parfois la sévérité (mais aussi, heureusement, les appréciations encourageantes) de ma conseillère littéraire de l'époque, Edwige Fournier…

Ishtar Terra est à mon sens, plutôt un livre de Science Fiction qu'un roman Fantasy… Je n'ai pas, à dire vrai, été beaucoup gêné par le vocabulaire scientifique et technique, ni par certains développements du même ordre, même si ce vocabulaire m'est « passé au dessus de la tête » (mais venant de toi, m'a un peu amusé)…
Vu ce que j'ai déjà lu ma vie durant, comme livres de Science Fiction, je peux te dire qu'Ishtar Terra, somme toute, se situe (à mon sens) « dans une bonne moyenne » (ce qui n'est vraiment pas si mal que cela pour un premier livre d'auteur)…
Le « gros problème » du roman Science Fiction (mais peut-être pas ou moins, celui du roman Fantasy) c'est la crédibilité : on veut bien rêver, inventer d'autres mondes, d'autres créatures, mais il faut, pour l'émerveillement et la réflexion qu'il y ait tout de même, tout au long de l'histoire, un « petit air de vraisemblance » possible (même limite)… Car dès que l'on entre dans des histoires abracadabrantes de sorcellerie, de pouvoirs occultes, de « dieux vengeurs » ou de démons féroces à terrasser, avec toujours cette même philosophie de lutte entre le « Bien » et le « Mal » (et tout ce qui va avec)… « Rien ne va plus ! » (à mon sens).
Cette chère, très chère et très émouvante Ishtar, évidemment amoureuse à en crever d'un astronaute Américain très « moral » cependant, puisqu'il est marié, a deux charmantes petites filles et ressent ce terrible tiraillement entre la valeur sacrée de la famille et du mariage, et l'amour irrésistible qu'il éprouve pour la belle Ishtar –d'un autre monde de surcroît- ; me renvoie à tous ces thèmes littéraires de la passion, du rêve, du dilemme, du conflit intérieur…Qui ont toujours de tous temps à jamais, « fait plus ou moins florus » auprès d'un lectorat qui de siècle en siècle, n'évolue guère…

Cette « Terraformation » de Vénus, que tu nous décris avec intelligence et sensibilité, je tiens à le souligner, aurait cependant gagné à mon avis, davantage de « crédibilité » si tu avais intégré dans ton exposé « exogéographique » une caractéristique essentielle de la planète Vénus :
Cette planète en effet, tourne autour du soleil en 225 de nos jours terrestres… Mais il lui faut 243 de nos mêmes jours terrestres pour effectuer une rotation complète sur elle-même ! Ce qui veut dire que chacune de ses faces se trouve tour à tour exposée au rayonnement solaire durant environ 120 jours terrestres, et bien sûr, confinée dans l'obscurité durant 120 jours terrestres… De surcroît,

Vénus dans sa rotation sur elle-même, tourne dans un sens rétrograde par rapport à celui de la plupart des autres planètes du système solaire (il n'y a je crois, qu'Uranus qui « tourne » comme Vénus)… En conséquence, les « jolis matins » de Bab Ili, avec la porte fenêtre de la chambre où ont dormi Matthew et Ishtar, qui s'ouvre sur un jardin féérique, et le ravissant et émouvant visage d'Ishtar noyé dans le regard émerveillé de Mathew, sont un peu « anachroniques » si j'ose dire… Par rapport à la réalité du mouvement de la planète Vénus… Mais bon, ce n'est pas bien grave !
A noter toutefois que les ingénieurs ayant édifié le Dôme de Bâb Ili, avaient peut-être résolu le problème afin qu'une alternance plus conforme à celle régnant sur la Terre puisse se produire : « Ce dôme était composé d'une structure en éléments d'acier recouverts de lentilles hexagonales en verre. Les lentilles fonctionnaient comme des moucharabiehs mécaniques qui s'ouvraient et se fermaient en fonction de l'intensité du soleil ; cela permettait de diminuer le rayonnement solaire… » (L'on pourrait ainsi imaginer que, les panneaux s'ouvrent et se referment totalement, recréant ainsi le jour et la nuit… Mais alors comment rendre possible dans le mouvement de fermeture du « soir » ces « ombres mauves descendant sur Bâb Ili » ?-A moins que la fermeture soit progressive ?-)
Enfin, pour conclure, il faut croire que ces Terriens (des scientifiques, des biologistes, des gens d'une « certaine culture » ; sont (ou semblent) assez bien intentionnés à l'égard de ce monde qu'ils découvrent… Et qu'ils ne vont donc pas « faire quelques conneries »…
… J'aurais joué assez mal, je pense, dans une adaptation pour le cinéma ou le théâtre, de cette œuvre, le rôle de Pamela… Si j'eus été une femme… Ah, ces mecs ! Sans aller jusqu'à dire qu'ils sont « tous les mêmes », ils ont souvent le « beau rôle » aussi bien en littérature que dans la vie « tout court » ! (Mais les femmes les y aident bien, dans ce rôle, je crois, et elles aussi, elles sont « morales »… de tout leur être, de toute leur peau, de tous leurs arrangements, de tout leur cœur…)

Ma note pour cet ouvrage est SIX sur DIX… Aussi bien dans l'échelle Alexandrienne que dans l'échelle « Yugcibienne »…

RUDEVAL, de Marc Fenek

L'on ne s'attarde pas, dans ce roman, en de longues discussions philosophiques ni en développements de pensée ou en interminables descriptions... Sinon quelques interrogations exprimées de ci de là par Marc, Mona, et autres personnages lors d'affrontements particulièrement violents et déterminants ; du ressenti, des sentiments, des questions précises, des comportements en des situations très sensibles et assez souvent tragiques...
L'écriture est précise,sans fioritures ; les phrases sont courtes, l'auteur n'est dans ce roman, que dans l'action, ou presque...
Sur le plan purement littéraire, ce roman est bien de notre temps ; et sa lecture aisée... Ce qui, à mon sens, lui donne un avantage certain en vue d'une diffusion assez large, et peut-être je l'espère, un avenir prometteur.
Peu de fautes d'orthographe (ce serait dirais-je, des fautes de frappe uniquement?) pas de lourdeurs, d'adjectifs inutiles, ni de longueurs, ni de répétitions. Des phrases simples, bien articulées, un vocabulaire précis et d'une certaine richesse. Pas d'invraisemblances non plus...
Marc Fenek nous prouve dans ce roman, qu'il est un authentique jeune écrivain de ce début de 21ème siècle.
L'on dépasse ici, le stade de l'amateurisme, et l'on se situe assez largement au dessus du niveau d'un premier roman d'auteur, dans la mesure où un auteur qui se lance doit encore tendre vers un travail plus accompli.
Je salue donc la précision, la clarté et en même temps la simplicité de l'écriture de Marc Fenk.
Et que dire de l'histoire elle -même? Est-elle crédible? Si ces évènements, si cette actualité dramatique d'une guerre civile en France s'étaient déroulés en des années moins proches que celles

de 2005/2006, par exemple vers 2020 ou 2030, cela aurait-il été plus pertinent, plus logique? Je ne le pense pas...
La situation politique, économique et sociale de la France en ce printemps de l'année 2002 où les partis traditionnels attiraient vers eux moins d'électeurs, et où les « exrêmes » en revanche, avaient davantage d'audience notamment auprès des citoyens les plus démunis ou les plus exclus du système économique...Ou les plus déçus par des promesses sans aucun résultat concret ; était assurément une situation inédite en France, une situation à risques susceptible de dégénérer en manifestations violentes et batailles de rue, si une certaine sécurité, un certain ordre établi, et un retour des « valeurs traditionnelles » ne se réalisait pas dans un proche avenir...
Certes, l'auteur, dans son roman, a surdimmensionné l'évolution que pouvait prendre une telle situation politique et sociale en France. Mais il l'a fait, je crois, volontairement et en se référant à une période sombre de l'histoire de notre pays : celle de la seconde guerre mondiale avec la résistance, les maquis, les combats, la peur, la traque, les lois d'exception, les différentes mesures prises par le gouvernement, notamment dans l'éducation nationale, visant à exclure de l'école un certain nombre de jeunes. Ainsi nous avons, en parallèle, en 1942 les rafles de juifs étrangers, et en 2005, la loi d'exclusion de jeunes de 16 ans jugés inaptes à la poursuite d'une scolarisation... Parce que ces jeunes n'ont pas eu la moyenne requise pour le passage dans une classe supérieure.
Et, de même que durant ces « années noires » de la 2ème guerre mondiale, l'on retrouve au début du 21ème siécle dans ce combat et dans cette résistance contre un pouvoir autoritaire et injuste, des comportements humains identiques. Et aussi la même barbarie, la même folie meurtrière.
N'oublions pas qu'aujourd'hui en 2007, seulement 65 années se sont écoulées depuis l'époque de « l'Etat Français » et du gouvernement de Philippe Pétain et de Pierre Laval.
Et n'oublions pas non plus toutes ces autres guerres en Algérie, puis aux portes même de l'Europe, jusque dans les dernières années du 20ème siècle. N'y -a-t-il pas dans cette dramatique continuité de guerres civiles, ethniques, religieuses, internationales ; dans cette situation permanente de conflits entre peuples, entre factions rivales, entre partisans irréconciliables, la même barbarie, la même folie meurtrière, les mêmes déviances, les mêmes crimes et génocides perpétrés de part et d'autre?
Alors oui, l'histoire que nous raconte Marc Fenek est parfaitement crédible... Malheureusement!

L'histoire, telle qu'elle est écrite par les historiens, les écrivains, les chroniqueurs... Nous dit toujours qui sont les assasssins, les tyrans, les victimes, les terroristes, les héros, les résistants... En somme, les « bons » et les « mauvais »... Mais, pour prendre un exemple bien possible, en 1940 lorsqu'un citoyen de la France de Vichy tuait d'une balle de revolver ou d'un coup de couteau, un Allemand en uniforme de la Werhmacht dans le métro parisien, l'on qualifiait ce citoyen de terroriste... Et, en 1944, ce même citoyen, s'il n'avait pas été pris et certainement condamné 4 ans plus tôt ; aurait peut-être participé à la tonte de l'une de ces femmes « ayant couché avec des Allemands » après avoir un mois plus tôt, participé à l'attaque d'une troupe de miliciens en fuite. Ce citoyen aurait alors été, en 1944, qualifié de résistant...

Il y a, en vérité, une réalité historique : la réalité des faits tels qu'ils se sont enchaînés et produits, tels que les personnes témoins ou acteurs de ces faits, ont existé, ressenti, agi, au moment où ces faits se sont produits.
Et en ce sens, je pense que le devoir de connaissance de ce qui s'est réellement passé dans toute sa précision et par l'existence de documents, d'écrits signés et identifiés, d'images d'archives, de coupures de presse, de livres d'auteurs, ou de témoignages authentiques ; est aussi nécéssaire sinon plus que le devoir de mémoire.
Le devoir de mémoire, qui est pour l'essentiel, entretenu par des commémorations, des anniversaires, des célébrations, des messes, des rendez vous de personnalités politiques autour de monuments et de vestiges ; peut amener (et il l'amène bien effectivement) à cette idée de repentance qui n'est jamais à mon sens, un facteur décisif de l'évolution de l'esprit humain. Car c'est souvent au nom de cette « repentance » que l'on prépare d'autres injustices et d'autres excès dans les comportements, les idéologies, et les différentes « visions du monde » (qui rappellons le, tournent

sempiternellement autour des mêmes « valeurs sacrées » du Pouvoir et de l'Argent)...
Par contre, la connaissance brute et précise, sans falsification, non dénaturée à dessein, des faits, des évènements et des actes tels qu'ils se sont enchaînés et produits ; que ces faits, ces évènements et ces actes soient d'hier ou d'aujourd'hui, voilà l'explication, le sens réel de l'histoire, le « pourquoi » et le « comment » jusqu'à la source même... Et par l'explication, par la connaissance, vit et évolue l'expérience, se construit le présent et l'avenir.
Pourquoi nous repentirions nous de ce que les générations qui nous ont précédées, ont perpétré et dont nous ne sommes pas responsables?
Ce qui compte dans notre vie c'est ce que nous mêmes nous accomplissons aujourd'hui et dans quel dessein nous l'accomplissons... Vers le progrès pour le bien être de chacun et de tous... Ou vers l'obscurantisme et l'élimination d'une partie de nos semblables?

Ma note pour cet ouvrage est HUIT sur DIX...

Les voleurs d'anges

De Mary-j-Dan, auteur et écrivain d'alexandrie

Shana et Lou-Anne ainsi que d'autres personnages féminins de ce roman, tels qu'ils nous sont si agréablement présentés par Mary-j-Dan, écrivain et auteur, correspondent bien à une certaine définition de la féminité qui me ravit, et dont je suis fou…
-Page 12 : « Shana apprit très vite comment user de ses charmes et faire succomber son papa en le prenant dans les mailles de ses filets faits d'une féminité gracieuse et enchanteresse. »
-Page 16 : « C'était flagrant, tout, jusqu'à sa silhouette gracile et sa façon de rejeter cette mèche capricieuse du bout de ses doigts… » (lorsque Romain aperçut Lou-Anne assise, « un châle négligemment posé sur ses jambes croisées »)
-Page 76 : « Surpris, Romain observa Prudence. Très jolie jeune femme métisse, gracile et gracieuse. Ses yeux bruns dévoilaient une douceur subtile… »

Assurément, entre ces jeunes femmes si ravissantes, au si joli visage révélateur d'une belle âme et d'une intelligence du cœur et de l'esprit, d'une part ; et l'auteur elle-même d'autre part ; il doit y avoir un lien, une ressemblance, une correspondance. Et j'en suis fort ému. Je me sens, dans l'atmosphère dégagée par ces personnages féminins, si je m'écoute un peu trop en tant qu'homme de ce monde, comme un ver qui se tortille de régal dans la pulpe d'un fruit délicat et savoureux à l'extrême…
Au-delà cependant, de cet appel aussi fort et aussi impérieux, aussi violent même, j'arrive avec un ravissement et une émotion plus souverains encore, à ne plus tout à fait être comme le ver qui se tortille de régal, mais comme le nageur évoluant dans la caresse d'une onde douce et électrique, n'osant étreindre cette silhouette d'eau au visage délicatement aquarellé par un artiste de génie…
Merci donc, chère Mary-j-Dan, pour l'évocation que tu fais, de ces personnages féminins… Et merci pour ce que je ressens de toi, en lisant ce que tu écris…
Il ne me vient à l'esprit qu'un seul auteur qui, comme toi, évoque de cette manière là, des personnages féminins, c'est Mary Higgins Clark, célèbre auteur de romans policiers.
Ah, ces jeunes femmes ! Elles sont toutes « très chic/très classe », intelligentes, ravissantes, élégantes… Et d'une certaine simplicité cependant ! Et fort sympathiques, attachantes de surcroît !

Dans « Embarquement indirect », j'avais trouvé l'idylle entre Prudence et Stéphane, un peu « fleur bleue », voire « eau de rose » même, dans l'écriture de son développement… Après réflexion, et à la lecture de ces « Voleurs d'anges », et connaissant un peu mieux Mary-j-Dan à travers ses écrits sur son blogue ; je n'ai plus la même impression…
Ces passages que je trouvais un peu « fleur bleue », révèlent en fait un côté émouvant, profondément attachant, digne d'intérêt, à ne pas prendre à la légère… De cette femme sans aucun doute à nulle autre pareille qui, par sa délicatesse, son esprit et son cœur profond, exprime ainsi ce qui lui tient le plus à cœur…

Nous lisons sur la 4ème de couverture : « Lucifer ou autres démons, existent-ils ?... Peut-on imaginer un monde sans nos anges ? Serait-ce là le prélude au déclin de l'espèce humaine ?... »
Bien que n'ayant ni la formation scientifique d'un Hubert Reeves… ou d'un Bruno Leclerc du Sablon (Jardinier sur Alexandrie)… Il n'en demeure pas moins que, bien que poète et rêveur, et de surcroît interpellé par tout ce qui a trait aux phénomènes inexpliqués ; je me sens assez proche de la pensée ou de la réflexion d'un scientifique…
Et en ce sens, je n'ai jamais adhéré de ma vie entière, depuis mon enfance même, au monde des anges, des démons et autres personnages surnaturels…
Je ne puis donc me rallier à l'idée selon laquelle des êtres surnaturels, tour à tour visibles et invisibles, dotés de pouvoirs « spéciaux », puissent intervenir dans notre vie, dans nos choix, dans nos décisions…Que ce soit afin de nous conseiller ou de nous protéger.
J'imagine donc pour ma part, un monde sans anges et sans démons mais aussi sans « à priori » quant au sens de l'évolution de l'espèce humaine (déclin ou progression).

Mary-j-Dan est sans doute le (ou l'un) des rares auteurs (dans cet univers de fiction où apparaissent des anges) dont j'ai pu lire entièrement un livre…
Il y a quelques années, j'avais tenté de me lancer dans l'œuvre de Tolkien « Le seigneur des Anneaux », mais j'ai déclaré forfait au bout des cinquante premières pages !
Quant à Harry Potter en six volumes de 500 pages chacun… N'en parlons pas !

A la lecture de ce livre « Les voleurs d'anges », je me suis souvenu de « Embarquement indirect » et j'ai pensé que nous étions là dans « la même veine »… En fait, pas tout fait ! Puisque dans « Les voleurs d'anges », j'y ai entrevu la possibilité d'une réflexion plus approfondie…
Ces « voleurs d'anges » sont des sortes de mercenaires engagés par Lucifer et ayant pour mission de voler les anges protecteurs des gens… Mais sans la volonté (ou la liberté) des personnes mêmes que leurs anges protègent, les mercenaires n'ont pas de pouvoir réel… C'est pourquoi ils doivent « employer les grands moyens » c'est-à-dire appréhender et emprisonner les gens accompagnés de leurs anges…
De sensibilité plutôt « philosophique » et « scientifique », je discerne à travers ces « voleurs d'anges », un principe qui me semble fondamental et universel : celui de la volonté, de la liberté dans l'action, dans le choix… L'être vivant et donc l'être humain en particulier, est libre. Et parce qu'il est libre, il peut tout concevoir, entreprendre, autant qu'il en a ou en acquiert la possibilité.
En conséquence, tout ce qui pourrait s'opposer à ce principe fondamental ou tendrait à l'invalider (le principe de liberté de choix), n'a d'autre possibilité que celle de « forcer » (c'est-à-dire de priver de liberté).
Dès lors, la différence entre le « Bien » et le « Mal » me semble évidente : le « Bien » n'est autre que la liberté de faire le « Bien » et le « Mal » dans le sens du monde… Et le « Mal » n'est autre que l'empêchement organisé de liberté, liberté de faire le « Bien » ou le « Mal » dans le sens du monde.
Il ressort de ce principe universel qu'il faut de l'opposition en toute chose existante… Puisque c'est par l'opposition que les forces en présence peuvent se développer et avoir entre elles une relation qui évolue dans un sens ou dans un autre…

En général (c'est du moins ce que je pense)… La plupart des critiques ou commentaires de livres dont j'ai eu connaissance et que j'ai pu lire dans ma vie ; que ces critiques ou commentaires soient ceux de journalistes littéraires, de jurys, comités de lecture ou de lecteurs… Me semblent plutôt « d'un sens commun » (ou habituel), dans la mesure où ils ont tous ou presque les mêmes caractéristiques se différenciant en gros, de deux manières :
-Soit l'on émet une appréciation favorable ou relativement favorable parce que l'auteur est plus ou moins lu et connu ; soulignant toutefois quelques points particuliers…
-Soit l'on émet une critique objective, argumentée quant à la forme, à la structure, au sens, au style, à l'écriture… Et cela quel que soit la personnalité, la notoriété ou la nouveauté de l'auteur.
Pour ma part, je ne suis pas cette voie habituelle (qui me semble tout de même assez logique et que

je reconnais d'ailleurs)…
Je ne suis donc pas, dans le sens habituel, selon les repères communément définis et approuvés, un « commentateur fiable »…
Dans un livre il y a toujours à mon sens, un élément dominant qui nous sensibilise en particulier, et cela beaucoup plus que tous les autres éléments. Et plus cet élément est dominant ou ressenti comme tel, alors moins ce qui a trait au sens, à la structure, à la forme, à l'écriture, à certains points essentiels ou de détail, me devient évident ou visible… Nous entrons bien là, tout à fait directement, dans le domaine du ressenti, de l'émotion et de cet imaginaire vécu en soi…
En ce qui me concerne, cet élément dominant dans un livre, auquel je suis si sensible, quand bien même il ne représenterait qu'une toute petite partie du livre, va forcément orienter mon appréciation et je vais dire de ce livre « C'est un bon livre »… Sauf, si de toute évidence, l'écriture en est médiocre ou difficilement lisible…

En conclusion, je dis du livre de Mary-j-Dan, « Les voleurs d'anges », que « C'est un bon livre »… Pour deux raisons :
-J'ai ressenti à l'évocation des personnages féminins de ce livre, quelque chose qui me révèle le côté émouvant de la féminité de l'auteur, et qui rejoint de fort près la conception que j'ai moi-même, depuis mon enfance, de la féminité…
-L'écriture est, du début jusqu'à la fin, non seulement « honorable », mais fort belle, agréable et sans aucune « fatigue »…
J'ai bien relevé (parce que cela « sautait aux yeux ») trois ou quatre fautes d'orthographe… (Mais j'ai envie de dire : ce sont des fautes d'impression)…
J'ai, je l'avoue, eu « un peu de mal » à suivre le déroulement des faits, dans les 50 dernières pages… Sans doute parce que je suis peu familiarisé et peu enclin aux « choses surnaturelles »… je crois.

Les vivants et les morts, de Gérard Mordillat

"Les vivants et les morts", de Gérard Mordillat... Voilà un livre que toute personne salariée d'une entreprise privée ou publique, devrait lire.

L'auteur ne "fait pas dans la dentelle" par ce livre de huit cents pages pouvant se lire en trois jours ou même moins...
Nous sommes là dans une réalité crue et nue, du monde du travail. Il me paraît bien difficile de contester, ou de ne pas être d'accord avec ce que présente Gérard Mordillat dans ce récit, tant la vérité s'impose d'elle même.

Nous savons tous, en fonction de notre expérience personnelle ce qu'est le monde du travail, de l'entreprise, des affaires... Mais en lisant "les vivants et les morts" de Gérard Mordillat, c'est comme si l'on pénétrait dans la salle des machines de ce "bateau-planète" qui emporte femmes, hommes et enfants dans ses flancs et sur ses ponts, puis finit par rejeter les êtres tels des ballots dont les capitaines n'ont que faire, le long de rivages nus et rocheux d'îles perdues...

Absolument effrayant... Et vrai, ce qui se passe dans la salle des machines! Et les commandes n'y sont pas! Les commandes sont ailleurs, très loin des ballots déchirés ou crevés abandonnés sur les rivages rocheux des îles perdues! Les commandes sont sur d'autres îles, des îles-forteresses bâties de résidences somptueuses, de casinos et de palaces, creusées d'abris coffres-forts...

Comme nous sommes loin, avec "les vivants et les morts", des productions mélodramatiques et sirupeuses de toutes ces "collections de littérature de gare", ou même de

ces auteurs “amusants, gentillets et émouvants” de romans de terroir!... Qui eux, ne parlent jamais de ce monde de finance obscène et de prédation à grande échelle!

Le temps des seigneurs du moyen âge, le temps des aristocrates et des prélats possédant d'immenses domaines, le temps des « deux-cents familles », le temps des grands patrons d'industrie des 19ème et 20ème siècles... Est désormais dépassé : ce sont les fonds de pension américains, les banques et les géants de la finance mondiale, qui gèrent, achètent et vendent les usines, les bureaux, les groupes d'entreprises industrielles, commerciales ou immobilières... L'on achète « tout le lot » ou tout le groupe... et l'on « fait le ménage » afin de dégager le plus de rentabilité et de bénéfices possible, au seul profit des actionnaires... Ainsi s'écroulent des pans entiers de l'industrie d'un pays, ainsi « survivent » en situation de surchauffe et de pression accrue, de licenciements de salariés et de « restructurations », de déménagements de machines et de personnes, d'aménagements de temps de travail, d'objectifs à atteindre... oui ainsi « survivent » - un temps indéterminé mais forcément assez court- quelques « boîtes » de ci de là...

… Et c'est dans ce contexte là, dans cet environnement économique et financier, dans ce ballet infernal de transactions entre grands empires de banques, d'assureurs et de sociétés immobilières... Que le gouvernement de la France décide de réformer les retraites... et bientôt la sécurité sociale !

Le film de télévision en huit épisodes, sur France 2, une adaptation du livre de Gérard Mordillat « Les vivants et les morts », ouvrira peut-être les yeux de tous ceux et celles d'entre nous (en France et ailleurs) qui pensent encore qu'avec « de l'huile de coude », une ou deux heures par jour en plus, ou en venant le dimanche et en arrêtant à 62 – ou pourquoi pas 70 ans- on s'en sortira !

Les gouvernements, les syndicats, les partis politiques, les élus locaux ou régionaux... Et les « petits chefs », « jeunes loups » et autres « costard-cravate »... tout comme les salariés de diverses qualifications... Ne sont que des marionnettes ou des mouchoirs jetables en face de ces hordes anonymes de seigneurs de la finance mondiale !

… Alors que faut-il faire? Que peut-on faire ?

Ce ne sont pas seulement les manifestations de rue – quand bien même elles seraient de dix millions de gens en 300 cortèges dans un pays tel que la France – qui font les révolutions... Les révolutions se font sur les lieux même où s'exerce le pouvoir (le pouvoir politique, ou le pouvoir financier, ou le pouvoir de ceux qui possèdent et décident)... Ce sont donc ces lieux là où est barricadé le pouvoir, qu'il faut investir et prendre d'assaut !

Les révolutions ne se font pas par des bris de vitrine dans une rue commerciale ni en brûlant des voitures sur le parking d'une cité ni en arborant des drapeaux de syndicats sur le fronton d'une préfecture... Ni en menant des actions (de « casse » ou de protestation) sans envergure n'ayant d'autre effet que d'exprimer du simple mécontentement ou de la lassitude...

L'intermédiaire – si je puis dire – entre la manif « un peu musclée » et la prise d'assaut des lieux du pouvoir... C'est peut-être par exemple, le blocage des péages d'autoroutes (autour précisément des bretelles d'entrée-sortie des croisements d'axes importants), le blocage des raffineries, le blocage des dépôts des grands transporteurs routiers...

Affaiblir par des actions efficaces et déterminées, le pouvoir de la finance, réduire ces marchés insolents et toute cette surconsommation, à un champ dénudé où par la désertion,

par la fuite d'une population entière, presque plus rien ne pousse... Le risque c'est que cessent les approvisionnements, que s'instaure une pénurie généralisée par laquelle nous aurions tous à souffrir dans notre vie quotidienne... Et c'est sans doute là, le prix à payer dans le présent... pour ne pas avoir à payer durant des dizaines d'années sous la forme d'une « traite » régulière, croissante et implacable, un prix plus élevé encore !

La finance, les actionnaires et le pouvoir, alors étranglés et acculés, n'auraient d'autre choix que de négocier, de céder du terrain et de se voir désormais privés en grande partie des moyens leur permettant de se « refaire » comme avant...

Les révolutions se font – en partie – sur le modèle des révolutions qui se sont faites dans l'histoire (récente ou ancienne)... Mais sans en reproduire les effets indésirables ou pervers... Une révolution c'est une expérience ancienne et nouvelle : ancienne parce qu'elle se fonde sur des principes, sur des bases et sur des agissements passés ; et nouvelle parce qu'elle se fonde aussi sur une connaissance du réel et du présent, sur des événements et sur une actualité qui n'ont pas de précédent dans le passé, du moins pas le même précédent...

Amour noir, de Dominique Noguez

Nous sommes loin, très loin, dans « Amour noir », ce roman de Dominique Noguez, des sirupeuses ou parfois même insipides histoires d'amour raté produites par des auteurs auto-édités du Net, et aussi – il faut le dire- par des auteurs connus du « grand public » dont les livres sont lus sur la plage ou dans le train...
L'on ne peut pas dire – c'est du moins ce que j'ai ressenti tout au long du livre – que cet amour fut « raté » au sens où l'un des deux « aime plus que l'autre » et où l'on voit se déchirer deux êtres qui tout de même en dépit de situations explosives ou dramatiques, se voient et se revoient, vivent ensemble épisodiquement durant deux ans... Pas « raté », donc... Mais « noir », oui, cet amour !

Page 20 : « **Quand j'étais revenu, elle était nue sur le lit, dont elle n'avait pas ôté le dessus »...**
Banalité de la situation, qui me surprend, après les premières pages qui précèdent et dans lesquelles l'auteur évoque dans le détail et dans une dimension littéraire peu commune, toutes ces phases d'approche de la femme aperçue : « **Elle n'avait d'abord été qu'une silhouette blanche surmontée d'un buisson de boucles sombres, dans la pénombre de la promenade du casino de Biarritz un soir de juin »...**

Page 21,22 et 23 : Eric revoit la cassette du Cheval Bleu, de Laeticia... Une cassette « **odieuse »** ***que l'auteur nous décrit en quelques phrases d'une dimension d'écriture tout autre que celle , par exemple, de la prose « innocente » d'un Yugcib faisant le procès de la pornographie...***

Page 34 et 35 : **« Je faisais ainsi grande consommation d'épigrammes grecques ou de « lettres » de samouraïs. Les poèmes d'amour arabes me retenaient aussi beaucoup, avec leurs « joues de rose » et leurs « yeux de gazelle ». (De toute façon, c'est cela ou les mots crus. La littérature amoureuse navigue toujours entre la métaphore un peu trop**

riche et le *con-cul-bite* ; je préférais la métaphore.)
*… **Je dis aussi pour ma part, que je préfère la métaphore bien que je soupçonne cette dernière de barder de fine dentelle une approche puis un « choc d'intimités » bien baveux, bien cracheux et bien « contondants »...***

… Dans l'ensemble (et j'ai lu aussi quelques unes des historiettes de « Oeufs de Pâques au poivre vert ») j'aime l'écriture de Dominique Noguez dans laquelle je découvre dimension littéraire, vocabulaire riche et imagé, poésie, réflexion... Certaines de ses phrases assez longues sont néanmoins fort bien construites, bien articulées et rythmées, et « coulent comme des ruisseaux de montagne qui chantent »...
Par comparaison -si je puis dire- j'ai commencé à lire, de John Michael Coetzee, « Scènes de la vie d'un jeune garçon »... et j'ai trouvé que l'écriture de cet auteur était plus « épurée » (moins imagée, moins « poétique ») avec des phrases courtes, sans effets inutiles... des phrases cependant, d'une « grande et nette correction de ton et de langage »... (et aussi d'une grande sobriété).
Personnellement, j'ai une préférence pour l'écriture de Dominique Noguez... Mais ce que j'appelle « dimension littéraire » (poétique, imagée – au risque d'effets purement émotionnels - au vocabulaire riche et aux longues phrases rythmées... Est-ce une nécessité ? Est-ce vraiment « de notre temps »? Est-ce que cela peut avoir une « portée »? … Je pense par exemple au sujet de cette « dimension littéraire » à laquelle je suis personnellement attaché et dont je me sens proche d'esprit et de sensibilité, à des auteurs tels que Dominique Noguez que je découvre dans « Amour noir », ou tels encore que Jean Marie Le Clézio ou Alice Ferney dans leurs ouvrages...
Je pense à ces « jeunes générations » de lecteurs et à celles qui vont suivre durant ce 21ème siècle et au delà ...Comment s'établira la relation entre la littérature et les « nouvelles générations »?
AUTEURS ET LIVRES FICTIFS

Je présente ici quelques auteurs « fictifs » ayant écrit des romans ou des récits « fictifs »… Comme s'il n'y avait pas déjà suffisamment de « vrais » auteurs ayant écrit de « vrais » livres !

Voici pour commencer l'auteur d'un premier livre : Claire SOFT

Quelques mots de l'auteur :

Claire est née le 17 juillet 1981, elle publie chez Lemanchot son premier roman.
Claire enseigne le Français dans un lycée de banlieue et vient de terminer sa première année scolaire.
Elle a financé elle-même ses études grâce à des emplois à temps partiel dans la restauration, sans aucune aide de ses parents, et après une année sabbatique passée en Australie, revenue en France, elle obtient son CAPES… Mais elle est nommée comme beaucoup de jeunes enseignants dans un établissement « difficile » de banlieue…
Dans son livre le personnage central est un homme : Victor Pussot.

Résumé du livre :

Victor est un jeune professeur de Lettres Modernes, dont le premier poste est une classe

particulièrement difficile dans un établissement « sensible »… Néanmoins, en dépit des confrontations permanentes, d'une indifférence quasi-totale à tout ce qui touche à la littérature en général, et au niveau intellectuel moyen, très bas, des élèves ; un dialogue peu à peu s'instaure entre le professeur et sa classe…

Et voici un extrait de la première partie du livre :

LES AVENTURES DE VICTOR PUSSOT, le professeur de Français à Crétigny les Rombières…

« ZOB » ! Eructa, du fond de la classe, Moustafa, le crieur du Lycée, de sa grosse et grasse voix…
« ZOB » ! Reprirent en chœur les zazous de la classe…
Victor se retourne, sa craie tombe, il hagarde les zazous hilares, un instant, puis se gratte le lobe d'une oreille, et se retourne de nouveau face au tableau…
« ZOB » ! Scande cette fois toute la classe…
« Reprenons », annonce Victor… « L'irréligion au 17ème siècle »
« ZOB » ! Scande de nouveau la classe, irréligieusement.
Le Censeur, avec son imper vert et sa maladie de foie sur son visage, ouvre brusquement la porte de la classe et entre, un paquet de copies à la main… « Voici les résultats du Bac blanc »
« ZOB » ! Encensèrent zazous et trublions, d'un même chœur.
« Vous êtes tous collés », bile le Censeur, un filet d'écume caca d'oie sur le col de son imper vert…
« ZOB ! ZOB ! ZOB ! » crièrent plus fort que jamais, les irréligieux… Tapant des pieds, des poings…
« Premier, Monsieur Lenoeud, onze sur vingt… » commence le Censeur.
« ZOôhozob' heu » moururent les crieurs, surpris de la performance de Monsieur Lenoeud.
« Alerte à la bombe » ! Vociféra le Zou, le surveillant général.
« Aux abris » ! tonna Moustafa,
« Quel abri ? », répond Bequedecinge
« Comment, crétin, t'as pas vu sous le plancher, sous la quatrième table du fond, la galerie qu'on a creusé à petite cuillère des heures, des jours durant ? On va tous passer par là… » explique Moustafa.
Victor fut ce jour là, très heureux parce qu'il n'y eut pas bataille de chaises…
Il y eut même un débat, après le passage du Censeur.
« De la nécessité ou de l'inutilité du débat politique »…
Il en avait « causé » à sa Victorine, le cher Victor, la veille au soir…
« Voyons un peu, messieurs… » entreprit Victor, « qui veut prendre la parole, sur ce sujet ? »
Yug Robinerik se lance, barytonnant « Je propose que chacun de nous scie un barreau de sa chaise ! »
« Et que feriez vous d'un barreau de chaise, messieurs ? » demanda Victor.
Yug Robinerik extrait alors un morceau de bois, de son sac à dos…
« Je vais vous faire une démonstration », déclare Robinerik, « vous voyez ce morceau de bois ? C'est un barreau de chaise ! »
« Mais quel est le rapport avec notre sujet ? » répond le professeur, « oui, quel rapport avec la nécessité ou l'inutilité du débat politique ? »
« Justement… » dit Robenerik, « regardez ! »
Et Robinerik enfonce le barreau de la chaise dans sa bouche…
Il tente d'articuler une phrase de Ségolène Royal sur l'ISF…
Un étrange et grave miaulement enroué se perdit entre les rires fusant par toute la classe…
« Voilà », déclare Robinerik, ôtant de sa bouche le barreau de la chaise, « c'était la langue de bois ! »
Et la cloche sonna…

Commentaire d'un lecteur :

Lorsque je vous ai rencontrée au dernier salon du livre de Panamo, vous étiez toute souriante et enjouée, vous aviez l'air d'une petite fée dans votre jolie robe déstructurée et vous répondiez aimablement et sans réserve aux questions que l'on vous posait…
Mais j'ai lu votre livre et par la suite, j'ai eu l'occasion de rencontrer quelques uns de vos amis. J'ai remarqué que vous étiez en fait, comme on dit « assez branchée dans l'air du temps » c'est-à-dire appréhendant avec une certaine sérénité le monde d'aujourd'hui, sans catastrophisme exagéré, sans

sentimentalisme inutile, sans nécessité d'engagement personnel… Vous êtes très à l'aise dans votre univers relationnel de copains/copines mais au-delà de cet univers qui est le vôtre et qui semble vous suffire, vous ne vous intéressez pas vraiment au monde ni aux gens qui ne sont pas de votre univers… Y compris des gens proches de vous avec lesquels vous ne concevez que des relations très épisodiques et superficielles… Autrement dit, ce qui pour vous n'a pas d'intérêt ne vaut qu'une considération de base…
A travers votre livre, on sent tout cela…
En conclusion je dirais que vous êtes « soft » (Vous portez bien votre nom de famille), mais… Inconsistante.
C'est d'ailleurs cette inconsistance qui fait votre force, dans un monde où de nos jours il faut se barder d'apparences et éviter de se laisser fragiliser par une consistance du cœur et de l'esprit n'ayant plus guère cours sur un marché mondial implacable et déshumanisé. Votre inconsistance du cœur et de l'esprit est habillée d'une consistance intellectuelle, littéraire, universitaire…

Le deuxième livre (présenté par yugcib) est celui de Bernard Rastacaire, un étudiant en Philosophie, né à Paris le 10 juin 1982, et qui présente aux éditions Albinos, son premier roman « Une vie de livre »…

Résumé

C'est un livre de Flaubert, qu'un jeune homme achète dans une brocante, et qui raconte, de sa voix aussi usée que ses pages jaunies, ses aventures, depuis le jour où il sortit de l'imprimerie…

Dans l'épisode de la rencontre avec le jeune homme, un jour gris et pluvieux…

… Oui, juste à ce moment là, au moment où mon jeune homme s'éloignait des étals de cette brocante qu'il venait de visiter, gagnant la sortie, indifférent je crois bien aux secrétaires Louis XV et aux belles armoires en chêne massif ; je me sentis vraiment très bien, blotti dans la poche douillette de son manteau, et, de toutes mes pages jaunies et usées, je tremblais doucement sous la pression de sa main chaude, je jouissais littéralement dans la chaleur humaine de cette main qui me semblait aussi caressante que la main d'une jeune fille…
J'oubliais Raskolnikov, cet assassin, mais pas ces petites vieilles qui jadis tournèrent mes pages et frémirent d'émotion à me lire, se souvenant peut-être de ces dimanche après midi de leur jeunesse en robe chic sur une piste de danse, ces petites vieilles d'aujourd'hui en robes noires et aux yeux si clairs, que je préfère aux jeunes filles en paillettes, tutus et peinturlus, ou pantalons moulants et petits blousons étroits et courts, qui ne lisent jamais de livres…
Je rêvais, je rêvais, heureux, à dire vrai fou de joie, dans la poche douillette du manteau de mon jeune homme. J'eus comme un orgasme de vieux livre… Un froissement brusque mais intense, aussi sec qu'une déchirure de feuille…
Mais seulement voilà ! Il y eut très vite au dehors dans la rue, des cris, des bruits métalliques, un cliquetis de chaîne… Mon jeune homme perdit l'équilibre et je chutai brusquement, projeté sur le pavé mouillé car il pleuvait. J'avais mal, je saignais d'encre diluée, mon jeune homme enroulé dans son manteau, à terre, ne bougeait plus…
Une voix s'éleva alors : « Ah, putain ! Ce con ! Il n'avait qu'un bouquin dans ses poches ! »
S'ensuivit une galopade… et des pas qui s'éloignaient, les pas de quelques badauds indifférents. Et moi, de mes pages froissées, mouillées, je pleurais sur le pavé, comme un enfant qui a fait un beau rêve mais s'est réveillé tout seul dans la rue au milieu d'une foule bruyante…

Dans l'épisode du rendez vous avec la jeune fille, chez le jeune homme, le même jour…

… Elle vient, elle arrive, elle entre, la jeune fille… Je la vois, je la regarde, je la scrute… Mais elle n'a pas l'haleine de moi, l'haleine d'entre mes pages fines, sur son visage… Un visage qu'elle n'a pas tendu ni même approché. M'a-t-elle vu ?
Et mon jeune homme lui prend la main, l'embrasse, la serre contre lui. La jeune fille est encore sertie de son vêtement de pluie, toute ceinturée, toute mouillée… Elle est comme une petite pierre de lumière bleue serrée dans sa robe de cuir.
L'embrassement n'en finit plus, et je suis là, ouvert, parcouru d'un frisson, ma première page offerte…
La jeune fille enfin, défait son imperméable et le pose sur le dossier d'une chaise toute proche…
Un cahier tombe. Le jeune homme ramasse le cahier.
« C'est ma dernière nouvelle » dit la jeune fille. « J'en ai cent autres, et je ne sais combien encore dans ma tête »…
« J'ai trouvé ce livre tout à l'heure, dans une brocante » dit le jeune homme…
La jeune fille raconte sa dernière nouvelle.
Je me suis refermé… Sans doute quelque courant d'air…
Je me suis senti très seul tout à coup !
Je regrettais presque le froid, l'humidité et la poussière de mon étagère, dans la brocante…
Je regrettais ces casquettes de marlou ou de rappeur, ces jeans troués, ces trench tendance, ces voiles, ces turbans, ces blousons étriqués, ces déstructurés affriolants et ces jolis pulls qui passaient devant mon étagère, me regardaient et me touchaient même, parfois…

Commentaire de mademoiselle Burstner, directeur de publication chez Albinos

Cher monsieur Rastacaire,
Je ne serai jamais pour vous, cher monsieur, cette visiteuse en votre logis, mais votre livre qui parle vient d'entrer dans mon cœur, et je puis vous assurer que le voyage qu'il fit, de votre logis à mon bureau sera son dernier voyage incertain…